

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ÉTUDE EXPLORATOIRE SUR LES RELATIONS DE L'HUMAIN À LA NATURE : UN REGARD  
PSYCHANALYTIQUE DE LA PASSION DU JARDINAGE ET DU JARDIN

THÈSE  
PRÉSENTÉE  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DOCTORAT EN PSYCHOLOGIE

PAR

MARIU JOSEFINA ROMERO

JANVIER 2026

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

À celles et ceux qui ont semé, nourri et fait fleurir cette thèse, j'exprime ma gratitude la plus profonde.

Je remercie d'abord les personnes qui ont généreusement accepté de participer à cette recherche. Par votre confiance, votre disponibilité et la richesse de vos récits, vous avez donné vie à ce travail. Sans vous, cette thèse n'aurait tout simplement pas existé.

Ma reconnaissance va à ma directrice, Irène Krymko-Bléton, pour m'avoir accueillie dans ce programme doctoral, pour sa confiance, sa rigueur et sa patience tout au long de ce parcours sinueux.

Je remercie chaleureusement les membres du jury, dont les lectures attentives et les commentaires éclairants ont élargi la portée de ce travail et contribué à son épanouissement.

Ma gratitude s'adresse aussi à mes chères collègues Marie et Joëlle, avec qui j'ai partagé les premières étapes d'analyse. Ces heures de réflexion, de questionnements et de fous rires ont constitué un socle précieux. Marie, ton enthousiasme et ta constance ont été une vraie lumière. Merci pour ta fidélité.

Je remercie de tout cœur celles et ceux qui ont accompagné mon cheminement clinique.

Un merci tout particulier à Isabelle Senécal, dont le regard soutenu, l'empathie, la finesse clinique et la confiance tranquille ont été des appuis aussi solides qu'inspirants.

Ma gratitude va également à Véronique Leroux et Rachel Jones Cadieux, pour leur accompagnement à différentes étapes, chacune avec bienveillance, délicatesse et générosité.

Je souhaite remercier l'équipe de pédopsychiatrie de la Clinique infantile de l'Hôpital Albert-Prévost pour son accueil chaleureux, la qualité des échanges et l'humanité de ce lieu. Ce terrain a été un véritable terreau de formation : vivant, exigeant et profondément nourrissant.

Je salue particulièrement Mme Danielle Côté, pour son écoute précieuse et son soutien indéfectible dans les moments plus fragiles ; votre présence attentive m’a profondément portée.

À ma famille et à mes amis, merci pour votre présence, vos encouragements et vos silences pleins de compréhension.

À Jean-François, merci pour ta présence constante et apaisante, soutien discret du fil de ce parcours.

À ma fille chérie, merci pour ta douceur, pour l’accueil généreux de mes absences et pour ces longues heures patiemment partagées.

Une pensée émue enfin pour celles et ceux qui ne sont plus de ce monde mais continuent d’habiter le mien :

à ma sœur Irania, qui a trouvé un apaisement dans la danse des feuilles et la poussée silencieuse des plantes ;

à mon père, dont la curiosité et le goût de l’aventure ont nourri les racines de mon esprit ;

à José Luis, pour les instants partagés, porteurs de beauté et de musique ;

à mon grand ami Giovanni, compagnon de fragments de jeunesse et de vie adulte, entre poésie et longues promenades.

Vous demeurez à jamais présents dans le sol fertile de cette œuvre.

À toutes celles et ceux, visibles ou discrets, qui ont contribué, de près ou de loin, à faire germer cette thèse, je dis simplement et profondément : merci.

## AVANT-PROPOS

Comment pourrais-je parler de la passion pour la nature, et travailler autour de ce qu'elle incarne, sans être moi-même habitée par cette passion ?

Avant de m'installer à Montréal, j'ai grandi à Upata, une petite ville nichée près de l'Amazonie, au Venezuela. Ce cadre rural a nourri dès mon plus jeune âge une affection profonde pour la nature. Elle a toujours exercé sur moi une étrange fascination : paysages, jardins, forêts ont été pour moi des sources constantes d'émerveillement.

Parmi mes souvenirs, le jardin de ma grand-mère occupe une place particulière. Cet espace magique représentait un refuge où le temps semblait suspendu. Le jour, il devenait terrain de jeu, d'exploration et d'aventures inventées. Mais à la tombée de la nuit, il se transformait en un lieu mystérieux, teinté de crainte enfantine, nourrie par les récits de ma grand-mère sur des voleurs d'enfants et des sorcières rôdant dans l'ombre.

Ce jardin était aussi un lieu d'interdits et, par conséquent, de découvertes audacieuses. Je me souviens d'avoir arraché des feuilles pour « cuisiner », d'avoir grimpé sans peur aux branches vertigineuses d'un manguier, ou encore d'avoir goûté, à mes risques et périls, aux fruits défendus d'un arbre, expérience qui me valut une hospitalisation pour empoisonnement à l'âge de neuf ans. Mais il y avait aussi la douceur des mangues et des goyaves cueillies pour préparer des confitures avec ma grand-mère, et les disputes fraternelles autour du chaudron encore chaud après la mise en pot. Ces souvenirs demeurent imprégnés de parfums, de rires et d'une simplicité que je chéris encore aujourd'hui.

À l'adolescence, ma relation à la nature s'est transformée. Sensibilisée aux questions environnementales, j'ai rejoint un groupe engagé dans la protection des espaces verts de ma ville. Nous luttions contre la pollution, défendions des lieux fragilisés par l'activité humaine et organisions des activités de jardinage. À cette époque pourtant, le jardinage n'était qu'une tâche parmi d'autres. Ces engagements ont néanmoins renforcé mon sens des responsabilités envers la nature et éveillé en moi des interrogations éthiques sur la manière dont les êtres humains se positionnent face à leur environnement.

Cette recherche, qui explore un champ encore peu étudié du point de vue psychodynamique, m'a conduite à m'interroger sur la passion du jardinage. Quels en sont les ressorts profonds ? Quels rôles et quelles valeurs les jardins et le monde végétal, si intimement enracinés dans nos cultures, jouent-ils dans la vie de celles et ceux qui s'y consacrent ? Quels enjeux se cachent derrière cet amour du jardin ?

L'étude repose sur l'expérience de cinq passionné-e-s de jardinage. En leur donnant la parole, j'ai cherché à comprendre comment cette activité, en apparence simple, révèle des dynamiques intrapsychiques et interrelationnelles qui touchent au fondement de notre humanité.

Ce travail se veut aussi une tentative soulever le lien fragile et précieux entre l'humain et la nature, tout en nourrissant l'espoir qu'il ouvre des perspectives nouvelles sur la manière dont nous vivons, ressentons et rêvons notre jardin planétaire.

## TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                                      |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| REMERCIEMENTS .....                                                                                  | ii  |
| AVANT-PROPOS .....                                                                                   | iv  |
| LISTE DES FIGURES.....                                                                               | ix  |
| LISTE DES TABLEAUX .....                                                                             | x   |
| BRÈVE REMARQUE SUR LE VOCABULAIRE .....                                                              | xi  |
| RÉSUMÉ .....                                                                                         | xii |
| INTRODUCTION .....                                                                                   | 1   |
| CHAPITRE 1 PROBLÉMATIQUE .....                                                                       | 3   |
| 1.1 Le jardinage dans la littérature scientifique : apports et zones peu explorées .....             | 4   |
| 1.2 Le jardin comme espace symbolique, investi passionnément.....                                    | 5   |
| 1.2.1 Le jardin comme idéal de beauté et de continuité.....                                          | 5   |
| 1.2.2 Le jardin comme espace spirituel et sacré.....                                                 | 6   |
| 1.2.3 Le jardin comme espace de pouvoir et de politique .....                                        | 6   |
| 1.2.4 Les significations thérapeutiques des jardins .....                                            | 7   |
| 1.2.5 Le jardin comme espace polysémique.....                                                        | 7   |
| 1.3 La passion : entre usage courant et compréhension psychanalytique .....                          | 8   |
| 1.4 Choix de l'orientation de la recherche et formulation de la question.....                        | 9   |
| CHAPITRE 2 CONTEXTE THÉORIQUE.....                                                                   | 11  |
| 2.1 Explorer la passion du jardinage : pistes psychanalytiques pour penser un mouvement psychique .. | 11  |
| 2.2 Les racines affectives du lien à la nature : dispositions sensibles et expériences précoces..... | 13  |
| 2.3 Le jardin comme objet psychique : investissements transférentiels et scène transitionnelle ..... | 14  |
| 2.3.1 Le jardin comme espace transitionnel.....                                                      | 15  |
| 2.3.2 Le jardin comme Moi-peau.....                                                                  | 15  |
| 2.4 Symbolisation, figuration et élaboration psychique .....                                         | 16  |
| 2.5 Panorama psychanalytique de la passion : vers une clinique plurielle.....                        | 17  |
| 2.5.1 La passion pulsionnelle et narcissique .....                                                   | 17  |
| 2.5.2 La passion défensive et symbolisante.....                                                      | 18  |
| 2.5.3 La passion d'excès et de jouissance .....                                                      | 19  |
| CHAPITRE 3 MÉTHODOLOGIE.....                                                                         | 21  |
| 3.1 Contexte de la recherche .....                                                                   | 21  |
| 3.1.1 La chercheuse d'orientation psychanalytique .....                                              | 22  |

|                             |                                                                                                          |     |
|-----------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| 3.1.2                       | Émergence de la question de recherche .....                                                              | 24  |
| 3.2                         | Choix des participant.é.s et présentation de l'échantillon retenu .....                                  | 26  |
| 3.2.1                       | Modalités recueil et d'observation .....                                                                 | 28  |
| 3.3                         | Démarche d'analyse des données .....                                                                     | 29  |
| 3.3.1                       | Analyse du discours .....                                                                                | 30  |
| 3.3.2                       | Analyse thématique .....                                                                                 | 32  |
| 3.3.3                       | Analyse transversale .....                                                                               | 33  |
| 3.3.4                       | Écriture des portraits .....                                                                             | 34  |
| 3.3.5                       | Considérations analytiques et triangulation.....                                                         | 35  |
| 3.4                         | Considérations éthiques .....                                                                            | 36  |
| 3.4.1                       | Risques et avantages pour les participant.e.s .....                                                      | 36  |
| CHAPITRE 4 RÉSULTATS.....   |                                                                                                          | 38  |
| 4.1                         | Présentation et analyse des résultats .....                                                              | 38  |
| 4.1.1                       | M.G .....                                                                                                | 39  |
| 4.1.2                       | Rose.....                                                                                                | 46  |
| 4.1.3                       | Jasmine .....                                                                                            | 52  |
| 4.1.4                       | Lyse .....                                                                                               | 57  |
| 4.1.5                       | M. Fleur.....                                                                                            | 63  |
| 4.2                         | Analyse transversale .....                                                                               | 69  |
| 4.2.1                       | Aspects identitaires liés à la passion du jardinage : En quête identitaire .....                         | 70  |
| 4.2.1.1                     | S'approprier l'identité de passionné.e. ....                                                             | 70  |
| 4.2.1.2                     | L'expression de l'Identité à travers les plantes et le style de jardin.....                              | 80  |
| 4.2.1.3                     | La passion du jardinage comme ancrage identitaire .....                                                  | 87  |
| 4.2.2                       | Aspects relationnels liés à la passion du jardinage et du jardin : En quête de lien et de connexion..... | 92  |
| 4.2.2.1                     | Connexion au monde végétal .....                                                                         | 92  |
| 4.2.2.2                     | Résonances psychiques du lien au végétal .....                                                           | 94  |
| 4.2.2.3                     | Les figures symboliques du soin : entre enveloppement et mise en forme.....                              | 96  |
| 4.2.2.4                     | Le lien incorporé : sensation, geste, rythme et temporalité .....                                        | 99  |
| 4.2.2.5                     | Filiations et héritages.....                                                                             | 101 |
| 4.2.3                       | Fonctions du jardin dans la passion du jardinage .....                                                   | 104 |
| 4.2.3.1                     | Fonction interrelationnelle .....                                                                        | 105 |
| 4.2.3.2                     | Fonction identitaire .....                                                                               | 106 |
| 4.2.3.3                     | Fonction protectrice .....                                                                               | 108 |
| 4.2.3.4                     | Fonction créative .....                                                                                  | 110 |
| 4.2.4                       | La passion du jardinage : Intensité, ambivalence et dynamiques inconscientes .....                       | 113 |
| 4.2.4.1                     | La passion du jardinage comme tentative de réparation de soi .....                                       | 113 |
| 4.2.4.2                     | Intensité affective et ambivalences .....                                                                | 116 |
| 4.2.4.3                     | Héritages, filiations et substitutions .....                                                             | 119 |
| 4.2.4.4                     | Manque et relance : cabane, sanctuaire, campagne, chalet et paysage rêvé.....                            | 121 |
| CHAPITRE 5 DISCUSSION ..... |                                                                                                          | 127 |
| 5.1                         | Identité passionnée.....                                                                                 | 128 |

|                                                                               |     |
|-------------------------------------------------------------------------------|-----|
| 5.1.1 Le jardin comme scène de présentation de soi .....                      | 128 |
| 5.2 Modalités symboliques du soin.....                                        | 129 |
| 5.3 Les fonctions du jardin et leurs prolongements psychiques.....            | 131 |
| 5.4 Dynamiques passionnelles : entre excès, manque et relance .....           | 134 |
| 5.5 L'écologie affective : continuité, symbolisation et soin au végétal ..... | 137 |
| 5.6 Limites et ouvertures de la recherche .....                               | 139 |
| CONCLUSION .....                                                              | 143 |
| ANNEXE A FORMULAIRE DE CONSENTEMENT .....                                     | 145 |
| ANNEXE B CERTIFICAT D'APPROBATION ÉTHIQUE .....                               | 150 |
| BIBLIOGRAPHIE.....                                                            | 151 |

## LISTE DES FIGURES

|                                                  |     |
|--------------------------------------------------|-----|
| Figure 4.1.1 Passion jardinière de M.G .....     | 45  |
| Figure 4.1.2 Passion jardinière de Jasmine ..... | 56  |
| Figure 4.1.3 Passion jardinière de Lyse .....    | 62  |
| Figure 4.1.4 Passion jardinière de M.Fleur.....  | 67  |
| Figure 4.5 Fonctions du jardin .....             | 112 |

## LISTE DES TABLEAUX

|                                                                           |    |
|---------------------------------------------------------------------------|----|
| Tableau 2.1 Registres de la passion.....                                  | 20 |
| Tableau 3.2 Caractéristiques sociodémographiques des participant.é.s..... | 27 |
| Tableau 4.1 Récapitulatif de thèmes principaux.....                       | 68 |

## BRÈVE REMARQUE SUR LE VOCABULAIRE

### *Nature*

Dans cette recherche, la nature est entendue dans un sens large et inclusif, suivant Kaplan et Kaplan (1989) : elle englobe des espaces variés, proches ou lointains, façonnés ou spontanés, allant des parcelles cultivées aux prairies, champs, arbres urbains ou jardins privés. Ce concept inclut les formes végétales, les paysages et lieux où le vivant se déploie, qu'ils soient entretenus ou laissés à l'abandon. Cette approche prend en compte la diversité des relations humaines aux environnements naturels, façonnés ou non par l'intervention humaine, et s'inscrit dans la lignée des travaux soulignant la polysémie culturelle du terme (Hess, 2013 ; Descola, 2005).

### Jardinage

Ici, le jardinage désigne l'activité de cultiver des plantes dans un espace extérieur ou intérieur, exercée sans connotation professionnelle. Il s'agit d'une pratique amateur, motivée par l'intérêt ou la passion, et non par des impératifs techniques, économiques ou institutionnels. Cette perspective permet de mettre l'accent sur les dimensions affectives, identitaires et culturelles propres au jardinage non utilitariste (Bhatti et Church, 2001 ; Kiesling et Manning, 2010).

### *Jardin privé*

Le terme renvoie à un espace organisé, généralement clos, rattaché à une résidence privée, où sont cultivées des plantes à des fins utilitaires, décoratives ou récréatives. Le jardin privé, qu'il soit extérieur ou intérieur, possède une valeur affective singulière : il constitue un lieu intime, façonné par ses usagers, où se mêlent appropriation physique, mémoire personnelle et créativité. Ses éléments peuvent inclure végétaux, aménagements, zones de détente ou structures intégrées, contribuant à en faire un espace porteur de significations subjectives et culturelles (Marcus, 1995 ; Bhatti et Church, 2004).

### *Passion*

Dans cette recherche, la passion est comprise comme un investissement psychique intense et durable, mobilisant corps, fantasme et histoire subjective (Société Psychanalytique de Paris, 2002; Caplier, 2023). La passion se manifeste lorsque l'objet investi peut devenir central, engageant à la fois les sens et la vie psychique.

## RÉSUMÉ

L'être humain entretient avec la nature un rapport ambivalent, oscillant entre maîtrise et désir profond de lien (Kellert et Wilson, 1993 ; Roszak, 1995). Dans ce contexte, la passion du jardinage se distingue comme une pratique à la fois concrète et fortement investie sur le plan affectif. Si de nombreuses recherches en démontrent les effets bénéfiques sur la santé et le bien-être, elles s'appuient le plus souvent sur des approches quantitatives, laissant dans l'ombre la dimension subjective et symbolique du rapport au jardin (Milligan, Gatrell et Bingley, 2004 ; Adevi et Lieberg, 2012). L'horticothérapie, pour sa part, valorise ses effets thérapeutiques sans toujours saisir la complexité psychique et relationnelle de l'engagement passionnel envers le vivant (Detweiler et al., 2012 ; Kamioka et al., 2014).

Dans le but d'enrichir la compréhension des rapports entre l'humain et la nature et des processus associés au bien-être psychologique, cette thèse vise à mieux comprendre la passion jardinière comme un investissement psychique singulier, en mobilisant une approche psychanalytique. Trois objectifs la guident : 1) décrire le vécu subjectif des participant.e.s, 2) mieux comprendre les dynamiques intrapsychiques et interrelationnelles associées à cet engagement, 3) éclairer les fonctions que le jardin peut revêtir dans l'expérience vécue des passionné.e.s.

La démarche de recherche est qualitative et inductive. Le matériel d'analyse repose sur cinq participant.e.s s'identifiant comme passionné.e.s de jardinage. Quatre participant.e.s ont pris part à un entretien semi-dirigé unique, au cours duquel des visites de leurs jardins ont également été réalisées. Un participant a transmis un récit écrit en réponse au sujet de recherche. L'analyse utilisée pour étudier l'ensemble des données se compose de trois volets : une analyse du discours à l'intersection de la psychanalyse et de la pragmatique linguistique (Krymko-Bleton, 2016), une analyse thématique permettant de présenter les participant.e.s, et enfin, une analyse thématique transversale (Paillé et Muchielli, 2012). Ces choix méthodologiques visent à approfondir la richesse qualitative des expériences recueillies.

Les résultats mettent en évidence quatre axes majeurs : (1) la passion jardinière comme composante identitaire soutenant la continuité et la valorisation du Moi ; (2) le végétal comme partenaire relationnel et miroir projectif des émotions ; (3) les fonctions du jardin – protectrice, identitaire, interrelationnelle et créative – agissant comme supports de régulation et de symbolisation ; (4) une dynamique passionnelle ambivalente, faite d'intensité, de perte et de relance du désir.

Ces résultats conduisent à envisager la passion jardinière comme un espace psychique vivant, à la croisée du dedans et du dehors : un espace transitionnel (Winnicott, 1971) et un Moi-peau élargi (Anzieu, 1985) où les affects se déposent, se réorganisent et se relancent. À travers le jardin, le sujet semble se relier à lui-même, aux autres et à son environnement dans un mouvement d'accordage sensible. Cette dynamique ouvre sur la notion d'écologie affective (Schinaia, 2016 ; Morin, 2020 ; Drummond, 2022), entendue comme une trame de résonances entre le psychique et le monde vivant, où le soin du végétal rejoint le soin du lien et de soi.

Cette thèse met en lumière que, sans prétendre guérir, la passion jardinière peut constituer une relation structurante et sensible, capable de canaliser les mouvements intérieurs, d'apaiser certaines blessures et de soutenir, à travers le jardin et ses métamorphoses, un lien continu entre le sujet, son monde interne et son environnement.

Mots-clés : passion, jardinage, psychanalyse, investissement psychique, symbolisation, subjectivation, écologie affective, bien-être, recherche qualitative.

## INTRODUCTION

L'être humain entretient avec la nature des relations ambivalentes, marquées à la fois par des dynamiques destructrices et par un profond désir de proximité avec le vivant. Cette tension est décrite dans le champ de l'écopsychologie et de l'hypothèse de la biophilie, selon laquelle l'être humain posséderait une tendance innée à rechercher le contact avec le monde naturel (Kellert et Wilson, 1993; Roszak, 1995). Dans ce cadre, le jardinage passionné se distingue comme une pratique singulière, caractérisée par un investissement émotionnel intense et des interactions concrètes avec le monde végétal.

De nombreuses recherches empiriques ont documenté les effets bénéfiques du jardinage et de l'horticulture sur la santé mentale et physique, notamment la réduction du stress, l'amélioration de l'humeur et le renforcement du bien-être global (Soga, Gaston, et Yamaura, 2017; Bratman, Anderson, Berman, Cochran, et al., 2019; Spano, D'Este, Giannico, Carrus, et Elia, 2020). Plus récemment, une revue systématique et méta-analyse a confirmé ces bénéfices, avec une taille d'effet moyenne significative sur le bien-être psychologique (Păntiru, Astell-Burt, Feng, et Richards, 2024).

Cette recherche prend appui sur deux constats. D'une part, bien que ces travaux démontrent des effets positifs, ils se concentrent principalement sur des variables cliniques ou standardisées — stress, anxiété, cognition, qualité de vie — et laissent largement dans l'ombre la dimension passionnelle et intrapsychique de la pratique (Gonzalez et Kirkevold, 2016). D'autre part, il existe un écart manifeste entre les représentations sociales dominantes du jardinage — généralement conçu comme une activité récréative, apaisante ou productive (Kaplan & Kaplan, 1989; Bhatti et Church, 2001) — et le vécu subjectif de certain·e·s passionné·e·s, pour qui le jardinage constitue un engagement vital, porteur d'une charge affective et symbolique (Milligan, Gatrell, et Bingley, 2004; Adevi et Lieberg, 2012).

C'est à partir de ce double constat que s'inscrit la présente recherche, en mobilisant une approche psychanalytique afin d'explorer l'expérience subjective des passionné·e·s de jardinage et leur lien au jardin.

Dans une perspective psychanalytique, la passion désigne un état affectif intense et durable, où un objet est investi de manière centrale, sur un mode à la fois narcissique et objectal (Caplier, 2023; Société Psychanalytique de Paris, 2002).

La posture adoptée est exploratoire : il ne s'agit pas de définir a priori la passion jardinière ni les fonctions, usages et significations du jardin, mais de saisir ce que révèlent les récits, les gestes et les configurations subjectives des participant-e-s. L'approche psychanalytique sert ici de cadre pour interroger ce qui, dans ces expériences, peut relever de mouvements de processus de symbolisation ou de dynamiques intrapsychiques.

Sur le plan méthodologique, la démarche est qualitative et inductive. L'analyse des données s'articule en trois volets : d'abord une analyse du discours inspirée à la fois par la psychanalyse et la pragmatique linguistique (Krymko-Bleton, 2016), ensuite une analyse thématique permettant de dégager les portraits individuels des participant-e-s, et enfin une analyse transversale de type comparatif. La chercheuse, clinicienne en formation doctorale, adopte une posture impliquée et réflexive, attentive aux discours, aux effets de terrain, à la relation transférentielle et aux configurations singulières des jardins observés. Cinq personnes qui s'identifient comme passionnées de jardinage ont participé à l'étude : quatre à travers un entretien semi-dirigé accompagné d'une visite de leur jardin, et une par la transmission d'un récit écrit.

Cette recherche vise à éclairer ce que révèle la passion jardinière explorant l'univers intrapsychique et interrelationnel des participant.e.s. Les objectifs poursuivis sont : 1) décrire le vécu subjectif des participant-e-s, 2) mieux comprendre les dynamiques intrapsychiques et interrelationnelles associées à cet engagement, 3) éclairer les fonctions que le jardin peut revêtir dans l'expérience vécue des passionné-e-s.

La thèse est organisée en cinq chapitres. Le premier situe le contexte et la problématique, en soulevant l'écart entre représentations sociales et vécus passionnels ainsi que la dimension passionnelle et intrapsychiques peu étudiées. Le deuxième expose le cadre théorique psychanalytique, centré sur les aspects intrapsychiques et symboliques de la passion jardinière. Le troisième détaille la méthodologie qualitative adoptée. Le quatrième restitue les résultats empiriques, à travers des portraits et une analyse transversale. Enfin, le cinquième discute ces résultats à la lumière du cadre théorique et ouvre des pistes pour penser le lien passionné dans une perspective psychanalytique.

## CHAPITRE 1

### PROBLÉMATIQUE

Le jardinage occupe une place familière au niveau collectif. Pratique ancienne et quasi universelle, il est aujourd’hui largement valorisé dans les sociétés occidentales pour ses multiples bienfaits : détente, santé, créativité, autonomie alimentaire. Les discours sociaux, médiatiques et institutionnels le présentent volontiers comme un loisir apaisant, une activité relaxante, voire thérapeutique (Litt et al., 2023 ; Puhakka et al., 2024). Ces représentations dominantes, consensuelles et facilement mobilisables, tendent toutefois à uniformiser l’expérience du jardinage en l’assimilant à une pratique douce, maîtrisée et intégrée dans une quête contemporaine d’équilibre de vie (Hartig et al., 2014 ; Bratman et al., 2019).

Dans les milieux urbains, l’essor des potagers collectifs, des balcons fleuris ou des projets de verdissement est ainsi présenté comme une réponse simple à des problématiques sociales et psychologiques complexes : isolement, stress chronique, besoin de reconnexion au vivant (Capaldi et al., 2015 ; Clayton et al., 2014). Ces initiatives s’inscrivent dans une logique écosystémique de la santé mentale, qui associe bien-être et environnement naturel (Bratman et al., 2019). Toutefois, si ces représentations positives dominant, elles ne rendent pas toujours compte de la diversité et de la complexité des expériences subjectives.

La littérature scientifique reflète en partie cette tendance : la majorité des recherches mettent en avant les effets bénéfiques du jardinage, mais en se concentrant sur des indicateurs mesurables. Ce cadre, souvent qualifié d’« outcome-based » (Gonzalez et Kirkevold, 2016), privilégie l’évaluation des résultats observables et tend à négliger les dimensions affectives, intrapsychiques et interrelationnels. C’est dans cette zone encore peu explorée que prend sens une étude de la passion jardinière.

## 1.1 Le jardinage dans la littérature scientifique : apports et zones peu explorées

### *Des bénéfices largement documentés*

Au cours des deux dernières décennies, le jardinage a acquis une place de plus en plus légitime comme objet d'étude dans des champs variés tels que la santé publique, la psychologie environnementale, la gérontologie ou encore l'éducation. Ces recherches convergent pour mettre en évidence une large gamme d'effets bénéfiques. Sur le plan physiologique, les études soulignent par exemple la réduction du cortisol et de la pression artérielle lors d'activités de jardinage (Van den Berg et Custers, 2011). Sur le plan psychologique, les échelles standardisées montrent une baisse significative de l'anxiété et de la dépression ainsi qu'une amélioration de la qualité de vie et du bien-être subjectif (Soga, Gaston, et Yamaura, 2017 ; Bratman et al., 2019). Sur le plan cognitif, certaines recherches relèvent des effets positifs sur l'attention et la mémoire, particulièrement dans des contextes de vieillissement (Whear et al., 2014).

Cette accumulation de données a contribué à consolider l'idée du jardinage comme « environnement favorable » pour la santé (Hartig et al., 2014). En ce sens, le jardin est de plus en plus présenté comme une ressource accessible et efficace dans la promotion du bien-être individuel et collectif, au même titre que d'autres formes de contact avec la nature.

### *Des dimensions encore peu étudiées*

Si les bénéfices généraux du jardinage sont désormais bien établis, les recherches se concentrent surtout sur ses retombées observables, laissant en arrière-plan l'expérience vécue dans sa profondeur affective. Quelques approches qualitatives mettent en lumière des aspects biographiques et identitaires : le jardin comme espace de mémoire, de continuité familiale ou de sentiment d'appartenance (Milligan, Gatrell, et Bingley, 2004 ; Adevi et Lieberg, 2012). Elles montrent que jardiner peut être bien plus qu'une activité de détente : il peut constituer un lieu de réassurance, de ressourcement et d'expression de soi.

Toutefois, ces études n'abordent encore que rarement la dimension passionnelle du jardinage. L'intensité affective, l'ambivalence et les mouvements inconscients qui peuvent traverser cet engagement restent

largement inexplorés. Quelques travaux récents ouvrent la voie : Foster-Collins et al. (2024) soulignent, dans une étude narrative, que le jardinage peut s'inscrire dans une identité affective durable, liée à des souvenirs familiaux et à un sentiment de continuité de soi. De leur côté, Waliczek, Zajicek et Lineberger (2005) avaient déjà suggéré que jardiner pouvait fonctionner comme un espace de réassurance identitaire. Mais ces contributions demeurent limitées : elles reconnaissent l'engagement affectif sans en analyser la force passionnelle ni les dynamiques psychiques sous-jacentes.

C'est précisément dans cet espace encore peu exploré que se situe la présente recherche. En mobilisant une approche psychanalytique, elle propose de considérer le jardin non seulement comme un environnement bénéfique, mais comme une scène psychique où se déploient investissements passionnels, pertes, attachements, réparations et transformations.

## 1.2 Le jardin comme espace symbolique, investi passionnément

### 1.2.1 Le jardin comme idéal de beauté et de continuité

Dans l'imaginaire collectif, les jardins apparaissent comme des lieux condensant les aspirations humaines à l'harmonie et à la beauté. Tuan (1989) souligne que l'attachement esthétique aux lieux – qu'il nomme *topophilie* – alimente la quête de paradis terrestres, mais révèle aussi une contradiction : créer un monde naturel d'innocence suppose toujours artifice et contrôle. Comme il l'écrit :

Les êtres humains aspirent à la beauté, et la beauté est identifiée à un lieu – l'île des Bienheureux, le paradis taoïste ou l'Éden. Dans l'imaginaire, ce lieu est l'antithèse de l'agitation et de l'utilisation impitoyable du pouvoir dans la société. Et si, au lieu de chercher un endroit paradisiaque quelque part sur la terre, on essayait de le construire ? Tous les grands efforts de création de jardins se heurtent à de profondes contradictions, car on applique alors avec audace la puissance, l'ingéniosité technologique et l'artifice pour créer un monde naturel d'innocence (Tuan, 1989, p. 89).

Cette tension entre idéal et maîtrise se retrouve dans l'expérience esthétique des paysages et des jardins (Appleton, 1996 ; Berque, 1995), qui peuvent fonctionner comme médiateurs entre vécu sensible et quête d'ordre. Bachelard (1994) ajoute que ces espaces nourrissent la rêverie et relient mémoire personnelle et imaginaire collectif. Le jardin apparaît ainsi comme une construction ambivalente, à la fois refuge harmonieux et produit d'un travail technique, ouvrant sur des investissements affectifs intenses.

### 1.2.2 Le jardin comme espace spirituel et sacré

Les jardins ont souvent été investis comme lieux de médiation entre humain et divin. Dans la tradition judéo-chrétienne, l'Éden incarne à la fois plénitude et perte irréversible, alimentant la nostalgie d'un paradis perdu (Ducrocq, 2018). Les jardins islamiques, organisés en quatre parties symbolisant les fleuves du paradis, traduisent une quête d'ordre divin (Schlaepfer et Uhlig, 2013). Les traditions taoïstes et bouddhistes en Asie en font des microcosmes où se rencontrent forces cosmiques et intériorité (Macé, 2013). Ces diverses expressions, malgré leur diversité, associent le jardin à l'idéal d'un lieu absolu – refuge, promesse, éternité – tout en rappelant la fragilité de sa matérialité terrestre (Hunt, 2000).

### 1.2.3 Le jardin comme espace de pouvoir et de politique

Les jardins traduisent aussi des rapports sociaux et politiques. Les jardins de Versailles exprimaient la puissance monarchique et l'ordre imposé à la nature (Baridon, 1998), tandis que les victory gardens et potagers collectifs en temps de guerre illustraient des formes de mobilisation sociale et de résilience (Lawson, 2011 ; Crouch et Ward, 2003). Plus récemment, les jardins communautaires urbains se sont affirmés comme des espaces de réappropriation citoyenne et de contestation sociale (Duchemin et al., 2009). Le jardin peut ainsi être lu tantôt comme instrument de domination et de distinction, tantôt comme lieu d'émancipation, d'affirmation identitaire ou de résistance (Westmacott, 1992).

#### 1.2.4 Les significations thérapeutiques des jardins

Au-delà de leurs dimensions esthétiques et sociales, les jardins ont progressivement acquis une reconnaissance comme espaces de soin. Dès l'Antiquité, ils étaient associés à des fonctions de refuge et de guérison (Stuart-Smith, 2021). Aujourd'hui, l'hortithérapie et les jardins sensoriels sont mobilisés dans des contextes variés – hôpitaux, prisons, écoles – pour réduire stress et anxiété, stimuler la mémoire et renforcer le lien social (Ulrich, 1999 ; Gonzalez et al., 2009 ; Marcus et Sachs, 2014). Ces usages mettent en évidence le rôle du jardin comme médiateur entre corps, émotions et environnement, soutenant continuité et créativité.

#### 1.2.5 Le jardin comme espace polysémique

À travers l'histoire et les cultures, les jardins apparaissent donc comme des espaces pluriels : idéaux esthétiques, lieux spirituels, instruments politiques, supports de soin et de réparation. Leur polysémie révèle qu'ils ne peuvent être réduits à une fonction unique ou universelle. Ils se présentent plutôt comme des condensateurs symboliques, traversés de tensions entre ordre et chaos, sacré et profane, domination et résistance, continuité et perte. Cette richesse ouvre la voie à une lecture de la passion jardinière non pas comme un simple loisir, mais comme une expérience située à la croisée du vécu intime et des héritages culturels. Elle invite à interroger la manière dont le jardin peut devenir, pour certain·e·s, un objet investi de façon passionnelle, chargé d'affects et de symbolisation.

### 1.3 La passion : entre usage courant et compréhension psychanalytique

Le terme passion vient du latin *passio*, issu de *pati* (« souffrir », « endurer »). Dans la tradition chrétienne, il désigne d’abord la Passion du Christ, expérience de douleur extrême vécue comme épreuve rédemptrice (Rey, 1998). La passion est ainsi inscrite, dès l’origine, du côté de la souffrance et de la passivité : elle renvoie à une force qui traverse et dépasse le sujet. Mais dès la Renaissance, le mot prend une extension plus large et ambivalente, associée aussi bien à l’épreuve douloureuse qu’à l’élan créatif.

Dans la philosophie antique, la passion (*pathos*) était souvent perçue comme une perturbation à maîtriser. Les stoïciens la considéraient comme une menace pour la liberté intérieure (Hadot, 1995). Plus tard, Descartes (1649/1996) l’a réévaluée en la présentant comme une force qui met l’âme en mouvement, tandis que Rousseau (1762/1966) y voyait un ressort vital et créateur. L’histoire de la pensée occidentale révèle ainsi une constante : la passion oscille entre aliénation et vitalité, contrainte et grandeur.

Cette ambivalence se retrouve dans l’usage courant : la passion est tantôt un engagement intense et gratifiant (art, métier, loisir), tantôt une dépendance qui submerge la raison. Les sciences humaines prolongent cette dualité : en psychologie sociale, Vallerand et al. (2003, 2015) distinguent passion « harmonieuse » et passion « obsessionnelle » ; en sociologie, Lahire (2004) montre que les passions sont façonnées par des cadres sociaux, offrant à la fois reconnaissance et contraintes.

La psychanalyse, enfin, a particulièrement mis en évidence l’intensité et l’ambivalence de la passion. Depuis auteurs depuis Freud l’ont ainsi pensée comme expérience de débordement et d’assujettissement, mais aussi comme tentative de réparation et de création. Toutes ces lectures convergent vers l’idée que la passion engage le sujet au-delà du raisonnable, entre dépendance et sublimation.

Dans cette recherche, elle sera comprise comme une modalité d’investissement psychique et affectif marquée par l’intensité, l’ambivalence et la créativité, mais aussi par la contrainte et le risque de submersion. C’est à partir de cette tension constitutive que sera interrogée la passion jardinière : non pas seulement comme simple loisir plaisant, mais comme expérience subjective où peuvent se croiser continuité et perte, attachement et transformation.

Ces pistes invitent à orienter l'exploration vers une question centrale : que nous dit la passion jardinière de l'expérience subjective du lien au jardin et à la nature ? Quels processus intrapsychiques se déploient derrière l'intensité de cet engagement ? Autant d'interrogations qui justifient le recours à une approche psychanalytique, non pour enfermer le phénomène, mais pour en éclairer la complexité.

#### 1.4 Choix de l'orientation de la recherche et formulation de la question

L'examen des représentations sociales et scientifiques du jardinage met en évidence un biais dominant : cette pratique est largement associée à des bénéfices mesurables pour la santé et le bien-être. Ces approches, bien qu'éclairantes, tendent à occulter la diversité et l'intensité des vécus subjectifs, et notamment leur dimension passionnelle. Or, certaines études qualitatives (Foster-Collins et al., 2024 ; Waliczek, Zajicek et Lineberger, 2005) suggèrent que, pour certain·e·s, jardiner peut constituer un engagement vital, façonné par des attachements affectifs et des dynamiques intérieures complexes.

Dans cette perspective, la présente recherche propose un regard psychanalytique sur la passion jardinière. Il ne s'agit pas de considérer le jardin seulement comme un cadre extérieur ou une pratique bénéfique, mais comme un espace où peuvent se révéler des mouvements intrapsychiques et symboliques. L'objectif est d'apporter un éclairage complémentaire sur des dimensions moins visibles de l'expérience jardinière.

La question de recherche se formule ainsi : Comment la passion du jardinage se manifeste-t-elle dans l'expérience subjective des personnes passionnées, et quelles fonctions psychiques le jardin semble-t-il remplir dans leur vie ?

Trois objectifs structurent ce travail :

1. Décrire le vécu subjectif des participant·e·s,
2. Mieux comprendre les dynamiques intrapsychiques associées à cet engagement
3. Éclairer les fonctions que le jardin peut revêtir dans l'expérience vécue des passionné·e·s.

Sur le plan scientifique, cette étude vise à enrichir les travaux existants en portant une attention particulière aux dimensions passionnelles et intrapsychiques encore peu explorées. Sur le plan social et culturel, elle souhaite contribuer à une réflexion plus large sur les manières d’habiter la nature, dans un contexte contemporain marqué par l’incertitude écologique et la recherche de pratiques porteuses de sens.

## **CHAPITRE 2**

### **CONTEXTE THÉORIQUE**

#### **2.1 Explorer la passion du jardinage : pistes psychanalytiques pour penser un mouvement psychique**

Explorer la passion du jardinage suppose de dépasser ses dimensions visibles, pratiques ou esthétiques. Souvent décrite dans les discours sociaux comme un loisir plaisant ou une activité bénéfique pour la santé, elle peut, dans certaines expériences, être investie d'une intensité qui excède largement ce registre.

Les personnes rencontrées dans cette recherche en témoignent : pour elles, jardiner ne relève pas seulement d'une activité agréable ou productive, mais d'un attachement vital mobilisant énergie, mémoire et affects. Ces vécus suggèrent que le jardin peut devenir, pour certain-e-s, un objet psychique majeur, condensant des souvenirs, des projections et des transformations subjectives.

En psychanalyse, la passion n'a jamais été définie de manière unifiée. Plusieurs courants l'abordent selon des angles contrastés : comme intensification pulsionnelle (Laplanche et Pontalis, 1992), comme soutien narcissique (Eiguer, 1997), comme modalité défensive et organisation psychique (Marty, 1990), comme tentative de symbolisation face à l'excès ou au vide (Roussillon, 1999), ou encore comme expérience de jouissance excédant le plaisir et échappant à la symbolisation (Lacan, 2006 ; Kristeva, 1993). Cette diversité reflète la pluralité des vécus passionnels et invite à considérer la passion moins comme une catégorie figée que comme un champ exploratoire.

Dans ce travail, la passion est envisagée comme un investissement affectif et symbolique intense et durable, orienté vers un objet externe — ici le jardin — qui devient un point d'ancrage subjectif.

Sur cette base, ce chapitre propose d'ouvrir différents prismes théoriques pour éclairer la dynamique passionnelle du jardinage. Trois registres seront mobilisés comme repères : un registre pulsionnel et narcissique, un registre défensif et symbolisant, et un registre marqué par l'excès et la jouissance. Ces perspectives ne visent pas à établir un modèle unique, mais à offrir des instruments d'exploration susceptibles de dialoguer avec les matériaux empiriques.

L'approche adoptée s'appuie sur une conception du psychisme comme situé : inscrit dans une histoire singulière, traversé par des transmissions relationnelles et des ancrages culturels. Penser la passion jardinière suppose donc d'articuler les processus intrapsychiques (fantasmes, défenses, symbolisations), intersubjectifs (héritages, transferts, figures relationnelles) et socio-biographiques (valeurs, représentations, rapports à la nature et au jardin).

Le chapitre s'organise dès lors en quatre sections :

- Les racines affectives et sensibles du lien à la nature, qui éclairent comment certaines expériences précoces ou dispositions sensorielles préparent un attachement passionné au jardinage.
- Le jardin comme objet psychique, conçu comme scène transitionnelle et support de projections et d'introjections.
- Les processus de transformation et de continuité du soi, qui interrogent comment le jardinage passionné soutient symbolisation, inscription temporelle et remaniements identitaires.
- Enfin, un panorama psychanalytique de la passion, qui propose trois registres comme repères pour penser la pluralité des formes de l'investissement passionnel.

Ces repères conceptuels seront mobilisés comme instruments exploratoires, appelés à dialoguer avec les matériaux empiriques. Les métaphores employées par les participant·e·s — refuge, sanctuaire, exutoire — ne décrivent pas des propriétés intrinsèques du jardin, mais révèlent des fonctions psychiques. L'analyse cherchera à mettre en résonance ces images avec les apports théoriques, afin de mieux saisir comment le jardin, dans le contexte de cette recherche, peut devenir le lieu d'une passion singulière.

## 2.2 Les racines affectives du lien à la nature : dispositions sensibles et expériences précoces

Les récits recueillis évoquent souvent une relation ancienne au monde végétal : souvenirs de jardins familiaux, gestes partagés avec un proche, moments de solitude dans la nature. Ces expériences semblent laisser des traces affectives susceptibles de resurgir à l'âge adulte sous la forme d'un attachement passionné.

### *La nature comme environnement contenant*

Dans la tradition psychanalytique, Winnicott (1971) a insisté sur l'importance d'un environnement humain « suffisamment bon », garant de continuité et de confiance. Harold Searles (1960) a élargi cette intuition à l'environnement non humain, en soulignant que la nature — plantes, animaux, paysages — peut offrir une présence silencieuse et stable, contenir certaines angoisses et donner au sujet le sentiment d'appartenir à un monde plus vaste. Son concept de sentiment d'apparement désigne cette reliance profonde au vivant, qui peut soutenir l'identité, apaiser la solitude existentielle et adoucir l'angoisse de mort.

Pour sa part, René Roussillon (2023) met l'accent sur la reprise des expériences précoces. Certaines impressions demeurées brutes — odeurs, textures, rythmes saisonniers — peuvent être retravaillées dans des activités passionnées comme le jardinage, qui leur offre dépendamment de cas une forme symbolisée et les inscrit dans une continuité subjective.

### *Reliance esthétique et symbolique au vivant*

D'autres auteurs abordent le rapport à la nature sous l'angle esthétique et existentiel. Freud (1916) voit dans la beauté naturelle une projection de désirs inconscients : elle compense la souffrance et, malgré sa fragilité, intensifie l'attachement à la vie. Jung (1981) évoque un sentiment de parenté symbolique avec la nature, perdu dans la modernité, mais qui reste structurant pour la psyché. Pour sa part, Fromm (1973) introduit la notion de biophilie, orientation fondamentale d'amour pour la vie qui s'oppose à la nécrophilie, et que Wilson (1984) prolonge avec l'idée d'une tendance innée à rechercher le contact avec la nature.

Dans cette perspective, la passion jardinière pour certains peut être comprise comme une modalité concrète d'expression de cette biophilie, en cultivant le lien vital au vivant.

### *Ouverture*

Ces approches, qu'elles mettent l'accent sur la fonction contenant ou sur la dimension esthétique et symbolique convergent pour suggérer que le rapport à la nature engage bien plus que de simples souvenirs sensoriels d'enfance. La passion jardinière peut être envisagée dans certains cas comme la réactivation de ces expériences précoces de reliance, mais aussi comme l'expression de dispositions plus profondes, esthétiques et existentielles.

Les récits recueillis dans cette recherche illustrent cette diversité : tantôt le jardin est dit refuge ou sanctuaire, tantôt il apparaît comme un exutoire ou une création vivante. Qu'il s'agisse d'un potager familial, d'un jardin paysager, d'une collection de plantes ou d'un espace improvisé, chaque forme semble réactiver, à sa manière, ce lien premier au vivant.

## 2.3 Le jardin comme objet psychique : investissements transférentiels et scène transitionnelle

En psychanalyse, un objet ne se réduit pas à sa matérialité : il désigne ce qui peut être investi d'amour, de haine, de désir ou de fantasmes. Le jardin, lorsqu'il est vécu passionnément, peut devenir un tel objet psychique. Il accueille des projections — le sujet y déposant ses éprouvés internes — tout en renvoyant, par son rythme et sa vitalité, des éléments susceptibles d'être intériorisés. Ce va-et-vient entre extérieur et intérieur en fait un espace habité psychiquement, parfois décrit par les participant-e-s comme un refuge ou comme un lieu de paix où l'on peut se perdre et se retrouver à la fois.

### 2.3.1 Le jardin comme espace transitionnel

Winnicott (1971) a montré que certains espaces ou objets fonctionnent comme des aires transitionnelles, entre imaginaire et réalité, permettant au sujet de créer et de transformer ses éprouvés internes. Le jardin semble pouvoir jouer ce rôle : ni nature brute, ni simple artefact culturel, il se situe à la frontière du dedans et du dehors. Jardiner revient à composer avec le paradoxe du « créé/trouvé » : transformer un sol donné, accueillir une plante déjà vivante, inventer une forme dans la négociation avec ce qui résiste.

Plusieurs participant.e.s racontent ainsi qu'ils oublient le temps lorsqu'ils taillent ou sèment, tout en évoquant explicitement l'aspect ludique du jardinage, comme si le jardin ouvrait une aire de jeu où l'expérience intérieure peut se prolonger dans des gestes concrets. Cette fonction transitionnelle reste toutefois ambivalente : elle peut soutenir la continuité subjective, mais aussi devenir contraignante si l'investissement se rigidifie.

### 2.3.2 Le jardin comme Moi-peau

Anzieu (1995) a proposé la notion de Moi-peau pour penser le psychisme comme étayé sur l'expérience corporelle de la peau. Cette enveloppe interne assure plusieurs fonctions essentielles : contenance, limite protectrice, surface d'inscription, filtre des excitations, soutien de l'individuation et réserve énergétique. Lorsque ces fonctions sont fragilisées, des supports externes peuvent être mobilisés comme relais.

Le jardin, par sa matérialité et sa richesse sensorielle, peut ainsi être investi comme un véritable Moi-peau externe. Plusieurs participant.e-s disent s'y sentir « enveloppé.e-s » ou « protégé.e-s », évoquant des images de refuge, de toile ou de sanctuaire. Ces métaphores traduisent différentes manières de vivre le jardin comme surface de contenance, limite protectrice et espace de projection.

Certains parlent aussi du jardin comme d'un « exutoire », où peuvent être déchargées tensions et émotions accumulées, rejoignant la fonction de filtre des excitations. D'autres le décrivent comme une «

recharge d'énergie », expérience qui renvoie à la fonction de réserve énergétique du Moi-peau. Enfin, plusieurs l'associent à un « baume », métaphore qui traduit son rôle de réparation narcissique et de soutien régulateur face à la souffrance.

Le jardin devient ainsi une seconde peau : il contient et reflète, tout en permettant d'inscrire sur un support végétal vivant des éprouvés parfois indicibles. Ses rythmes, ses cycles et sa vitalité renvoient au sujet des éléments assimilables, soutenant un mouvement constant entre projection et introjection.

Mais, comme pour l'espace transitionnel, cette enveloppe reste ambivalente : elle protège autant qu'elle expose à la dépendance. Penser le jardin comme Moi-peau éclaire non seulement sa fonction de contenance et de régulation émotionnelle, mais aussi sa capacité à servir de terrain pour un travail de symbolisation et de figuration, où des éprouvés bruts peuvent se transformer en formes psychiques partageables.

## 2.4 Symbolisation, figuration et élaboration psychique

La vie psychique suppose de transformer des éprouvés bruts en représentations partageables. Roussillon (1999) nomme ce processus symbolisation primaire : donner une première consistance à ce qui, sinon, resterait enkysté et envahissant. Winnicott (1971) a lui aussi souligné l'importance d'une continuité du soi, soutenue par des rythmes et des rituels, qui permet au sujet de se sentir identique malgré les ruptures.

Dans cette perspective, le jardinage offre des médiations concrètes. Les gestes répétés — semer, arroser, tailler — peuvent fonctionner comme des appuis sensoriels, où le corps trouve une régularité propice à la continuité. Les cycles saisonniers offrent un rythme extérieur qui fait écho à un rythme intérieur. L'organisation des formes et des couleurs peut devenir une surface d'inscription où se déposent des éprouvés autrement muets.

Un jardin décrit comme « refuge » ou « sanctuaire » illustre cette fonction symbolisante : le lieu matérialise un éprouvé interne, le rend partageable et permet de le transformer. Mais il ne faut pas sur-interpréter : pour certaines personnes, ces gestes relèvent d'abord d'une habitude pratique ou d'un plaisir esthétique

immédiat. C'est moins la preuve d'un processus universel que l'indication que, dans certains cas, le jardinage peut soutenir une élaboration psychique.

Ainsi, la passion jardinière se situe dans une tension féconde entre concret et symbolique, gestes et élaboration, permanence et transformation. Elle ne se réduit ni à un simple loisir ni à une nécessité fonctionnelle, mais ouvre un champ d'expériences où le matériel peut devenir support du psychique.

## 2.5 Panorama psychanalytique de la passion : vers une clinique plurielle

Si le jardin peut soutenir symbolisation et continuité, la passion se situe sur un autre plan. Elle ne se limite pas à une fonction de médiation : elle se manifeste comme une intensité affective qui déborde les cadres habituels de la représentation. Cet excès, souvent perçu comme une menace pour la symbolisation, peut néanmoins organiser la vie psychique autour d'un objet central et devenir une force structurante. La psychanalyse a proposé de multiples lectures de la passion. Leur diversité invite à une lecture clinique plurielle, exploratoire, apte à éclairer la richesse et l'ambivalence de la passion jardinière.

### 2.5.1 La passion pulsionnelle et narcissique

Chez Freud (1905/1987), la passion peut être envisagée comme une fixation libidinale intense : une concentration d'énergie vitale sur un objet, à la fois moteur et contraignante. Laplanche et Pontalis (1967/1992) prolongent cette idée en montrant qu'elle engage une tension irréductible, mêlant plaisir et douleur, élévation et assujettissement.

Dans cette logique, le jardin peut apparaître comme un objet central organisateur. Pour plusieurs participant·e·s, parler de leur jardin, c'est aussi parler de leur capacité à créer et à donner vie : la fierté ressentie devant les fleurs, les récoltes ou l'harmonie d'un aménagement devient un miroir de leur vitalité

et de leur valeur personnelle. Mais cet investissement peut aussi se retourner en vulnérabilité : certain·e·s disent éviter d'inviter des proches lorsque leur jardin est « mal entretenu », redoutant le jugement comme s'il s'agissait de leur propre image.

Eiguer (1997, 1999) a précisément décrit ce registre narcissique de la passion : l'objet passionnel fonctionne comme miroir du Moi, soutenant l'image de soi tout en exposant à la blessure en cas d'échec ou de perte. Le jardin peut refléter alors autant qu'il contient, et devenir une scène où se jouent la fierté créatrice et la fragilité narcissique.

### 2.5.2 La passion défensive et symbolisante

D'autres auteurs mettent l'accent sur la fonction défensive. Pour André Green (1993), la passion peut être une manière de résister au vide interne, un rempart face à la menace de désorganisation. Pierre Marty (1990), dans une perspective psychosomatique, la décrit comme une organisation psychique qui canalise l'énergie et évite la dispersion.

Dans le cadre du jardinage, cette fonction protectrice affleure dans les propos de ceux qui décrivent leur jardin comme un « refuge » ou un « cocon », où il devient possible de contenir l'excès d'angoisse.

Roussillon (1999) souligne quant à lui la valeur symbolisante de la passion : elle peut transformer des éprouvés bruts en formes représentables. Jardiner, semer ou composer des couleurs peut ainsi donner une première forme à ce qui, autrement, resterait informe. Ici, la passion jardinière peut soutenir la création, mais aussi la réparation silencieuse de ce qui n'a pu être symbolisé.

### 2.5.3 La passion d'excès et de jouissance

Lacan (1960) situe la passion du côté de la jouissance : elle ne se contente pas du plaisir régulé, mais déborde, franchissant les limites du langage et confrontant le sujet à l'impossible. Le jardin peut devenir insatiable, comme pour ceux qui disent « ne jamais en avoir assez » ou « toujours vouloir une plante de plus ».

Pontalis (1986) évoque l'« amour des commencements » : la passion se nourrit moins de l'objet que du mouvement de relance qu'elle entretient, toujours recommencée, toujours insatisfaite.

Kristeva (1980, 1993) met en évidence cette oscillation entre fascination et effroi, où l'excès passionnel confronte le sujet à ses propres limites corporelles et psychiques. Dans le langage, cet excès se traduit par l'usage d'adjectifs extrêmes — « magnifique », « merveilleux », « sublime » — qui disent sans épuiser ce qui déborde. La passion jardinière peut manifester cette intensité paradoxale, à la fois refuge et tourment, élévation et menace.

Ces perspectives, loin d'offrir un modèle unifié, proposent des repères exploratoires : la passion jardinière peut fonctionner comme miroir narcissique, comme espace défensif ou symbolisant, mais aussi comme lieu d'excès et de jouissance. Elle se donne à voir dans une pluralité de registres, où se mêlent continuité et dépendance, création et contrainte.

Le tableau 2.1 ci-dessous en propose une synthèse. Il ne s'agit pas d'une typologie close, mais d'un outil pour saisir l'ambivalence de la passion : soutien et protection, mais aussi relance et débordement.

Tableau 2.1 Registres de la passion

| Registres                  | Références psychanalytiques                            | Fonctions                                                                                                                                   |
|----------------------------|--------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Pulsionnelle - narcissique | Laplanche et Pontalis (1967)<br>Eiguer (1999)          | Concentration d'énergie sur l'objet - Soutien narcissique et miroir du moi - vulnérabilité en cas de perte ou d'échec                       |
| Défensive - symbolisante   | Green (1993)-Marty (1990)<br>Roussillon (1999)         | Défensive face au vide interne et à l'excès - fonction de contenance - transformation des éprouvés bruts - Régulation psychique silencieuse |
| Excès – jouissance         | Lacan (1960)- Kristeva (1980<br>1993)- Pontalis (1986) | Jouissance - débordante<br><br>Intensité vitale - contraignante dépendance-captivité<br><br>Relance du désir                                |

## **CHAPITRE 3**

### **MÉTHODOLOGIE**

Cette recherche doctorale s'inscrit dans une étude exploratoire plus vaste dirigée par Irène Krymko-Bleton, dont l'objectif principal est de mieux comprendre les enjeux sous-jacents aux relations entre les êtres humains et la nature. Dans ce cadre, ma thèse a progressivement pris forme autour d'objectifs spécifiques, affinés au fil des lectures, des premières analyses et des échanges nourris au sein du groupe d'analyse du laboratoire. Le présent chapitre expose les choix méthodologiques propres à cette recherche, en explicitant les étapes qui ont guidé sa construction et son déploiement.

#### **3.1 Contexte de la recherche**

Les voies qui mènent à l'étude des relations entre l'être humain et la nature sont multiples et traversent divers champs disciplinaires. Comme le souligne Krymko-Bleton (2014), le choix d'un objet de recherche ne peut être arbitraire : il doit s'ancrer dans une expérience comparable à l'écoute clinique, attentive aux énigmes rencontrées par le chercheur dans son propre parcours. C'est dans cet esprit que s'inscrit la présente étude, intégrée à un programme de recherche exploratoire d'orientation psychanalytique sur les liens entre humains et nature. Ce travail doctoral constitue toutefois un jalon singulier de ce projet collectif : il se centre spécifiquement sur la passion du jardinage, à travers une démarche articulant expériences personnelles, académiques et affectives.

Le choix de cet objet prend appui sur deux constats développés dans la problématique. D'une part, les représentations sociales dominantes tendent à présenter le jardinage comme une activité homogène, relaxante et bénéfique, centrée sur ses vertus mesurables. D'autre part, la recherche existante, bien qu'abondante sur les effets du jardinage sur la santé et le bien-être, laisse largement dans l'ombre la dimension passionnelle et les dynamiques intrapsychiques qui peuvent soutenir cette pratique. Or,

certaines individus en font l'expérience comme d'une activité vitale. Ce double constat constitue un point d'entrée privilégié pour une approche qualitative, attentive aux vécus singuliers et ouverte à l'écoute des dimensions moins visibles. L'orientation psychanalytique offre ici un cadre pertinent pour explorer la manière dont se déploient les investissements affectifs, transférentiels et projectifs dans ces expériences passionnées.

Cette recherche s'est également nourrie d'un cheminement personnel et académique qui a progressivement contribué à délimiter l'objet d'étude. La participation de la chercheuse au colloque *L'humain au monde des plantes* (UQÀM, 2017), les activités menées au jardin de psychologie, ainsi que certaines lectures marquantes — par exemple *L'année du jardinier* de Karel Čapek (1929/2000) — ont constitué autant de jalons ayant orienté l'élaboration de l'angle retenu. Ces expériences ont permis de formuler phénomène central : l'expérience de passionnées de jardinage et de jardin.

Ainsi, le contexte de cette recherche se caractérise par une articulation entre trois dimensions indissociables :

- un cadre collectif plus large sur la relation Humains-Nature (le projet exploratoire dirigé par Irène Krymko-Bleton) ;
- une problématique théorique (les écarts entre représentations sociales dominantes, expériences passionnelles singulières et angles morts de la recherche) ;
- une subjectivité de la chercheuse, assumée comme partie prenante du processus de recherche.

C'est à partir de cette triple articulation que la posture méthodologique sera précisée dans la section suivante.

### 3.1.1 La chercheuse d'orientation psychanalytique

Cette recherche s'inscrit dans un paradigme constructiviste qui reconnaît l'inévitabilité de la subjectivité et l'importance de la relation entre la chercheuse et son objet d'étude. Si l'analyse suppose un effort constant pour suspendre ses présupposés, le sens qui en émerge est toujours le fruit d'une rencontre : celle de la subjectivité de la chercheuse et de la parole des participant·e·s. Comme le rappellent Paillé et

Mucchielli (2012), l'interprétation reflète autant l'univers culturel, social et théorique de la chercheuse que le phénomène exploré. Ce constat, loin d'être une faiblesse, inscrit la recherche dans une perspective située, consciente de son ancrage temporel et culturel.

Dans ce projet, la subjectivité intervient dès le choix de l'objet d'étude et s'est confirmée tout au long du processus, où la question de recherche a pris forme au fil de l'écoute des récits et de l'observation des jardins. L'assise conceptuelle de cette thèse se trouve dans la psychanalyse. Celle-ci oriente la « posture » de la chercheuse — ses références théoriques, son rapport au langage, son attention au transfert — ainsi que son « attitude » dans l'analyse : lire entre les lignes, accueillir les silences, repérer les gestes et les images qui accompagnent les discours.

Dans cette perspective, les passionné·e·s de jardinage laissent transparaître, à travers leur manière de parler et de mettre en scène leur pratique et leurs jardins, des fragments de leurs désirs, de leurs angoisses et de leurs conflits internes. Comme le souligne Krymko-Bleton (2014b, p. 122) :

Le travail [d'analyse] vise à éclairer sur tout ce qui témoigne de la division du sujet, de la conflictualité, de son univers intrapsychique et interrelationnel, jusqu'au niveau inconscient qui le détermine. Les interprétations qui en résultent sont toujours hypothétiques, mais en est-il autrement dans le processus thérapeutique ?

C'est dans ce cadre que l'analyse a été abordée : non pas pour établir des vérités définitives, mais pour ouvrir des pistes de compréhension sur la manière dont la passion jardinière, dans sa dimension affective, corporelle et symbolique, peut devenir un espace d'expression et de transformation psychique. Cette posture méthodologique a contribué à orienter progressivement l'émergence de la question de recherche, présentée dans la section suivante.

### 3.1.2 Émergence de la question de recherche

Cette recherche repose sur une démarche inductive où la subjectivité et l'écoute de la chercheuse occupent une place centrale. Selon Krymko-Bleton (2014b, 2016), toute interprétation et toute théorisation s'ancrent dans l'expérience clinique : elles émergent des surprises rencontrées dans l'écoute, de ces moments où le discours de l'autre déjoue les attentes et invite à élaborer de nouvelles hypothèses. Dans cet esprit, la formulation de la question de recherche a été conçue non comme un point de départ figé, mais comme le résultat d'un cheminement réflexif où un même matériau peut susciter des interrogations multiples, selon la personne qui l'accueille et l'interprète.

Bien que menée comme un travail singulier, cette recherche s'inscrit dans le prolongement d'un projet collectif dirigé par Irène Krymko-Bleton, et elle a bénéficié à certaines étapes d'échanges analytiques avec des membres du laboratoire. Cette dimension sera précisée ultérieurement, mais il importe déjà de souligner que la construction de la question s'est nourrie d'allers-retours entre écoute personnelle et discussions collectives.

Dans ce cadre, l'exploration des entretiens réalisés auprès de personnes passionnées de jardinage a constitué une étape déterminante. La chercheuse s'est attachée à laisser émerger ce qui l'interpellait dans leurs récits : l'intensité avec laquelle les participant·e·s décrivaient leur lien au jardin, les images récurrentes de vitalité, de soin, de perte et de continuité. Cette écoute attentive ne s'est pas restreinte aux paroles ; elle a également intégré l'observation des gestes des participant·e·s, ainsi que celles de leurs jardins eux-mêmes. Ces dimensions se sont révélées essentielles pour saisir la passion jardinière dans sa matérialité et sa mise en scène concrète, au-delà du discours explicite.

Progressivement, les interrogations de la chercheuse se sont orientées vers le vécu passionnel du jardinage : sa charge affective et symbolique, ses manifestations corporelles et psychiques, ainsi que les processus d'élaboration que cette pratique peut soutenir. Contrairement au paradigme hypothético-déductif, qui pose des hypothèses préalables à vérifier dans un cadre contrôlé, l'approche adoptée ici a consisté à écouter le matériel recueilli pour en laisser émerger une question. L'analyse s'est donc construite à partir des paroles singulières, des gestes observés et des atmosphères propres à chaque jardin, dans un mouvement d'élaboration qui privilégie la découverte sur la vérification.

C'est de ce travail progressif de mise en résonance entre récits, gestes et contextes que s'est dégagée la question de recherche : comment l'engagement passionnel dans le jardinage révèle-t-il les manières dont les personnes vivent et signifient leur lien au jardin et à la nature ? Cette formulation, affinée au fil du processus, a permis de définir les objectifs spécifiques qui structurent ce travail et qui seront présentés dans la section suivante.

### *Questions et objectifs de recherche*

La présente recherche s'articule autour d'une interrogation centrale, dont la formulation a évolué au fil du travail. La question initiale était : « Quel est le sens de l'expérience des passionné·e·s de jardinage et de jardin ? ». Cette première formulation, volontairement large, traduisait l'intention d'ouvrir un champ exploratoire. À la suite des suggestions et des réflexions partagées, elle a été reformulée de manière plus ciblée, afin de s'accorder davantage avec l'objet et le cadre théorique retenus. Ce réajustement ne constitue pas un changement de direction, mais un affinage progressif ayant permis de mettre en évidence la spécificité de la dimension passionnelle et du vécu subjectif, au cœur de ce travail.

La question de recherche se formule ainsi : Comment la passion du jardinage se manifeste-t-elle dans l'expérience subjective des personnes passionnées, et quelles fonctions psychiques le jardin semble-t-il remplir dans leur vie ?

Le terme expérientiel renvoie ici à l'expérience personnelle et subjective des participant·e·s. Dans cette étude, les dimensions corporelles et psychiques concernent la manière dont les passionné·e·s ressentent et interprètent leur vécu singulier. Elles incluent notamment les affects, les pensées, les angoisses, les perceptions et les sensations.

Trois objectifs structurent ce travail : 1) décrire le vécu subjectif de la passion jardinière et son articulation avec les histoires personnelles, 2) mieux comprendre les dynamiques intrapsychiques mobilisées dans cet engagement, 3) mettre en lumière les fonctions possibles du jardin passionné dans l'expérience des participant·e·s.

Ce choix s'inscrit dans le prolongement des recherches ayant largement documenté les effets positifs du jardinage sur la santé et le bien-être. Dans une posture exploratoire, cette étude propose d'apporter un regard psychanalytique spécifique, en mettant en lumière des expériences singulières où le jardin peut être investi comme un espace psychique et relationnel.

### 3.2 Choix des participant.e.s et présentation de l'échantillon retenu

Le recrutement des participant.e.s a été effectué en cohérence avec l'émergence de la question de recherche, centrée sur l'expérience passionnelle du jardinage. Comme il s'agit d'un projet exploratoire avec un nombre limité de participant.e.s, l'homogénéité de l'échantillon n'a pas été recherchée. Un échantillon de convenance a été constitué, en sollicitant des personnes reconnues comme passionné.e.s de jardinage par le biais du bouche-à-oreille. Le seul critère explicite de participation était de se reconnaître soi-même comme passionné.e de jardinage.

L'objectif initial était de rencontrer entre cinq et dix personnes âgées de 25 ans ou plus, afin de favoriser des récits inscrits dans un parcours de vie adulte. Le contexte de la pandémie de COVID-19 a cependant restreint le recrutement à cinq participant.e.s. Ce type d'échantillonnage, restreint et de convenance, ne permet pas de viser une généralisation statistique des résultats. Les profils des participant.e.s — majoritairement universitaires, avec une surreprésentation de personnes d'âge mûr — ne reflètent pas la diversité de l'ensemble des passionné.e.s de jardinage. Toutefois, l'objectif n'était pas de produire des données représentatives, mais de recueillir des récits riches et situés, susceptibles d'éclairer la dimension passionnelle. En ce sens, les résultats ne cherchent pas à être généralisés, mais à ouvrir des pistes de compréhension transférables à d'autres contextes, selon la logique de la recherche qualitative.

Les participant.e.s sont présenté.e.s sous les pseudonymes suivants : M.G., Rose, Jasmine, Lyse et M. Fleur. Les principales caractéristiques de la passion du jardinage chez les participant.e.s sont synthétisées dans le tableau 3.1 ci-dessous, en mettant en lien l'émergence de la passion, style de jardin, les événements marquants du parcours de vie et les dynamiques de continuité ou de rupture.

Tableau 3.2 – Caractéristiques de la passion du jardinage chez les participant·e·s

| Pseudonyme          | Sensibilité esthétique / écologique | Émergence / Style de jardin                                     | Origine / Événements marquants                                   | Continuité / Rupture |
|---------------------|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------|----------------------|
| M.G (40 ans)        | Présente / transmission             | Adolescence / style anglais                                     | Québec / orientation sexuelle / manque de reconnaissance du père | Rupture              |
| Rose (63 ans)       | Présente / transmission             | Enfance / style tropical                                        | Immigrante / migration                                           | Continuité           |
| Jasmine (27 ans)    | Présente / transmission             | Environ 3 ans / jardin intérieur, souhait d'un jardin extérieur | Québec / dépression et problèmes de santé mentale                | Rupture              |
| Lyse (61 ans)       | Présente / transmission             | Enfance / style campagnard                                      | Québec / retraite et perte de la maison familiale                | Continuité           |
| M. Fleur (≈ 60 ans) | Présente / transmission             | Nombreuses années / style paysagé                               | Québec / pertes tragiques de proches                             | ?                    |

*Ce tableau met en évidence une sensibilité esthétique et écologique commune à l'ensemble des participants, souvent associée à une transmission intergénérationnelle. Les modalités d'émergence de la passion varient toutefois selon les trajectoires de vie, oscillant entre une inscription précoce (enfance ou adolescence) et une émergence plus tardive. Les événements biographiques majeurs apparaissent comme des points de bascule, pouvant soutenir une continuité du lien au jardin ou, au contraire, introduire des ruptures significatives dans la pratique et l'investissement subjectif du jardinage.*

### 3.2.1 Modalités recueil et d'observation

Les entretiens ont constitué la principale modalité de recueil du matériel. Peu directifs, ils ont duré entre 60 et 75 minutes selon l'aisance d'expression des participant·e·s et la diversité des thèmes abordés. Tous ont été enregistrés sur un support audionumérique, puis retranscrits intégralement. Afin de préserver la tonalité affective des rencontres, les transcriptions incluaient autant que possible des notations paraverbales (silences, hésitations, intonations, rires, bruits ambiants).

Chaque entretien a été précédé d'une promenade d'environ trente minutes dans le jardin des participant·e·s, distincte de l'entretien enregistré. Bien que non consignée, cette étape a joué un rôle important : elle a favorisé la mise en confiance, éveillé des souvenirs et ouvert un premier espace d'échange spontané autour des plantes, des gestes et des lieux. L'entretien formel suivait cette promenade et se déroulait généralement dans le jardin, ou, dans un cas, dans un parc à la demande du participant, tout en maintenant une continuité dans la posture d'écoute.

À la suite des rencontres, des notes d'observation ont été consignées dans un journal de bord, permettant à la chercheuse de garder trace de ses impressions immédiates, des émotions ressenties, des tonalités de l'échange et de certains détails des jardins. Dans une démarche qualitative et psychanalytique, ce type de support constitue un outil précieux de réflexivité et de repérage des résonances subjectives (Paillé et Mucchielli, 2012).

Le canevas d'entretien reposait sur deux questions principales :

Pouvez-vous me parler de votre passion pour le jardinage ?

Qu'est-ce que représente pour vous, jardiner et votre jardin ?

Ces questions servaient de repères sans imposer de structure fixe. Leur formulation invitait au récit, à l'évocation de souvenirs, de filiations ou de traces affectives et sensorielles liées à la passion jardinière. Bien que posées au présent, elles ouvraient naturellement sur un récit biographique, amenant les participant·e·s à évoquer non seulement leur engagement actuel, mais aussi l'émergence de leur passion.

L'entretien s'est ainsi construit comme une co-construction narrative, attentive aux rythmes du récit, aux silences, aux gestes et aux déplacements de sens.

La posture d'écoute adoptée reposait sur l'accueil sensible de la parole : respecter les silences, reconnaître les limites de ce que la personne souhaitait dévoiler. Des relances ponctuelles venaient soutenir l'expression, approfondir un thème ou ouvrir sur des dimensions inattendues. Cette souplesse méthodologique a favorisé la production d'un matériau riche, propice à une analyse exploratoire attentive aux articulations inconscientes, aux images transférentielles et aux dynamiques identificatoires (Krymko-Bleton, 2014a).

Enfin, la majorité des participant·e·s ont partagé des photographies de leurs jardins ou de certaines plantes, et ont parfois offert des plantes à la chercheuse. Ces éléments ont été compris comme des prolongements symboliques du récit et intégrés à la réflexion analytique. Ils témoignent de la manière dont l'échange pouvait se prolonger au-delà de la parole, dans des gestes ou des objets transférentiels porteurs de sens. L'ensemble de ce matériau — discursif, biographique et contextuel — a constitué la base du travail interprétatif présenté dans la section suivante.

### 3.3 Démarche d'analyse des données

Le corpus constitué — composé de quatre entretiens oraux, d'un récit écrit et d'observations situées des jardins consignées dans un journal de bord — a été analysé en plusieurs étapes successives, chacune visant à approfondir une dimension particulière du matériel recueilli.

Quatre approches complémentaires ont été mobilisées :

L'analyse du discours à l'intersection de la psychanalyse et de la pragmatique linguistique, qui permet d'examiner la dynamique relationnelle et transférentielle à l'œuvre dans les récits, ainsi que les modalités d'énonciation.

L'analyse thématique, qui facilite l'identification et la mise en relation des contenus évoqués par les participant-e-s, afin de dégager des motifs récurrents ou divergents.

L'analyse transversale, qui met en lumière les convergences et les variations entre les différents récits, tout en respectant la singularité de chaque expérience.

L'écriture des portraits, qui vise à restituer la densité subjective des vécus individuels en intégrant paroles, gestes et observations de terrain.

L'articulation de ces approches a semblé particulièrement adaptée pour accéder à différentes couches de l'expérience des participant-e-s, du contenu manifeste aux dynamiques psychiques et relationnelles plus profondes.

Ces étapes, présentées dans les sous-sections suivantes, ont été menées de manière itérative, avec des allers-retours constants entre données et interprétation, dans une posture d'ouverture et d'exploration.

### 3.3.1 Analyse du discours

L'analyse du discours repose sur la méthode élaborée par la professeure Irène Krymko-Bleton (2014a, 2014b, 2016). Cette méthode a été mise en pratique pendant plusieurs mois dans le cadre de rencontres hebdomadaires avec deux autres doctorantes du laboratoire. Chaque semaine, la chercheuse a ainsi participé à des discussions collectives autour d'entretiens de recherche, apportés à tour de rôle selon l'avancée des travaux doctoraux. Ces séances de travail visaient à dégager les thèmes majeurs de chaque récit, tout en réfléchissant au contexte de l'échange et aux dynamiques relationnelles qui s'y déployaient.

Cette approche permet de transposer certains concepts fondamentaux de la clinique psychanalytique — écoute, demande et transfert — dans le champ de la recherche universitaire. L'« écoute » se définit ici par l'attention portée aux fils associatifs du discours, plutôt qu'aux associations libres propres au cadre clinique. Elle a permis de repérer les thèmes récurrents ou saillants dans les récits de chaque participant-e, thèmes repris dans la présentation des portraits individuels.

Les notions de « demande » et de « transfert » ont été éclairées par l'apport de la pragmatique linguistique, comprise comme une approche qui étudie le langage en contexte, en tenant compte des conditions d'énonciation et des positions respectives des interlocuteurs (Kerbrat-Orecchioni, 2005). Dans ce cadre, la demande du sujet renvoie à ce que le participant cherche, consciemment ou non, en s'engageant dans l'échange. Dans cette recherche, les cinq participant·e·s ont accepté de partager leurs récits sans recevoir de compensation financière, ce qui laisse penser qu'ils avaient « quelque chose à dire » ou à élaborer en lien avec leur passion pour le jardinage.

Même si la chercheuse s'est présentée avec ses propres interrogations, la demande du participant influençait la manière de parler, de répondre (ou de se taire), et contribuait à structurer la dynamique de communication instaurée entre les deux. Cette dynamique peut être comprise à partir du concept de rapport de place, proposé par Flahault (1978), qui prolonge la notion psychanalytique de transfert. Pourquoi le participant accepte-t-il de se livrer ? À qui parle-t-il vraiment lorsqu'il s'adresse à la chercheuse ? Comme l'écrit Flahault (1978, p. 50), « toute parole, si importante que soit sa valeur référentielle et informative, se formule aussi à partir d'un 'qui je suis pour toi, qui tu es pour moi' ».

Ainsi, pour chaque participant·e, l'analyse a porté non seulement sur le contenu des propos tenus, mais également sur la manière de les formuler : choix lexicaux, images convoquées, hésitations, silences, ruptures narratives, usage des pronoms. Ces indices linguistiques, croisés avec les gestes observés lors des promenades commentées et avec l'agencement du jardin, ont offert un accès privilégié à la manière singulière dont chacun·e se situe dans la relation à la chercheuse et dans son lien passionnel au jardinage. Ces éléments sont repris et détaillés dans les présentations individuelles des participant·e·s (section 4.1).

Cette première étape, centrée sur l'analyse du discours et de sa dynamique relationnelle, a ensuite été complétée par une analyse thématique, présentée dans la section suivante (3.3.2).

### 3.3.2 Analyse thématique

L'analyse thématique visait à codifier et à organiser les thèmes abordés par les participant-e-s. Elle remplissait deux fonctions principales : 1) repérer les thèmes émergents afin de dresser un panorama des sujets évoqués et de mettre en lumière les vécus singuliers, 2) documenter les interrelations en soulignant les similitudes, complémentarités ou oppositions entre thèmes, afin de mieux saisir les dynamiques sous-jacentes au discours (Paillé et Mucchielli, 2012).

Cette démarche a été menée de manière continue. Pour chaque participant-e, un arbre thématique a d'abord été élaboré (analyse intra-sujet), puis ajusté et enrichi d'un entretien à l'autre avant d'être appliqué à l'ensemble du corpus (analyse inter-sujets). Concrètement, les thèmes ont été repérés au fil de lectures répétées des transcriptions, regroupés ou fusionnés lorsque nécessaire, puis hiérarchisés en thèmes centraux et associés. Cette approche manuelle favorisait un rapport direct et vivant avec les données.

L'élaboration des thèmes s'est également appuyée sur les observations directes des jardins et sur les impressions consignées dans le journal de bord. Les styles des aménagements, les ambiances sensibles, les gestes répétés et les objets mis en valeur ont été pris en compte comme autant d'indices éclairant le discours des participant-e-s. Ces éléments ont parfois semblé confirmer les propos tenus (par exemple, un jardin « laissé libre » en cohérence avec un discours valorisant la spontanéité), ou au contraire introduire une dissonance significative (discours de contrôle contrastant avec un espace marqué par le désordre). Ces observations ont contribué à colorer l'émergence des thèmes et à affiner leur interprétation, en intégrant la dimension incarnée et symbolique du rapport au jardinage.

La hiérarchisation s'est appuyée sur plusieurs critères : fréquence d'apparition, importance perçue dans le contexte des entretiens, et récurrence entre participant-e-s. Les thèmes centraux correspondaient à ceux jugés essentiels pour comprendre la passion jardinière, tandis que les thèmes associés apportaient un éclairage complémentaire. Les divergences, quant à elles, mettaient en évidence des tensions, contradictions ou nuances.

Cinq documents-synthèses (un par participant-e) ont ensuite été rédigés. Ils comprenaient à la fois les thèmes repérés et certaines caractéristiques du discours, permettant d’approfondir la manière dont les participant-e-s exprimaient leur lien au jardin. Cette double approche — « De quoi parle le sujet ? » et « Comment en parle-t-il/elle ? » (Krymko-Bleton, 2014b) — a permis d’articuler contenus et modalités énonciatives.

Une particularité du corpus réside dans l’inclusion d’un récit écrit. Son analyse a soulevé des défis méthodologiques, liés aux différences entre oralité et écriture. L’oral, marqué par la spontanéité, la fragmentation et l’affectivité immédiate, contrastait avec l’écrit, plus structuré et distancié. Plutôt que de les opposer, leur mise en regard a enrichi l’analyse : l’oralité rendait visibles les émotions dans leur immédiateté, tandis que l’écrit permettait une mise en forme plus élaborée de l’expérience.

Enfin, cette analyse thématique s’est inscrite dans une posture inductive, tout en étant soutenue par une sensibilité clinique d’inspiration psychanalytique. Cette articulation a rendu possible une lecture attentive aux dimensions inconscientes ou implicites du discours, sans réduire les propos à une seule grille de codage.

Cette étape de repérage et d’organisation des thèmes a ensuite ouvert la voie à l’analyse transversale (3.3.3), qui a permis de comparer les expériences entre participant-e-s.

### 3.3.3 Analyse transversale

À la suite de l’analyse thématique, la chercheuse a procédé à une lecture transversale des cinq documents-synthèses. L’analyse transversale, en recherche qualitative, consiste à mettre en regard les données recueillies auprès des différents participant-e-s afin de repérer à la fois les convergences et les variations dans leurs expériences. Elle permet ainsi de dégager des tendances partagées tout en respectant la singularité de chaque récit.

Dans cette étude, l’élaboration des documents-synthèses s’apparente à une analyse de cas, mais a été présentée sous la forme de « descriptions des participant-e-s », l’intention étant de donner à voir la

richesse des récits plutôt que de réduire chacun à un ensemble de variables. C'est à partir de ces descriptions que l'analyse comparative a été développée, avec pour objectif de mettre en évidence des thèmes récurrents, mais aussi les nuances ou tensions propres à chaque histoire.

La nature descriptive de cette étape est en continuité avec la visée exploratoire de la recherche. L'attention a porté sur la manière dont la passion jardinière se décline différemment selon les parcours, tout en laissant émerger des motifs communs. Dans le chapitre « résultats », les paroles ont été restituées de manière volontairement descriptive, afin de préserver la densité subjective de l'expérience. Les interprétations plus approfondies, quant à elles, sont développées dans la discussion (chapitre 5).

Cette analyse transversale a constitué un pont entre l'organisation thématique des données et la restitution incarnée des récits. Elle a préparé l'étape suivante, centrée sur l'écriture des portraits individuels (3.3.4).

#### 3.3.4 Écriture des portraits

Enfin, l'écriture des portraits a constitué une étape d'analyse à part entière. Elle a permis de restituer le vécu subjectif de chaque participant dans sa complexité, en intégrant non seulement les paroles recueillies, mais aussi les gestes observés et les impressions issues des promenades commentées. Ces portraits, loin d'être de simples résumés, visent à donner chair à la passion jardinière comme expérience vécue, affective et symbolique.

Chaque portrait a été composé à partir de quatre rubriques principales :

- Contexte de la rencontre : description des conditions dans lesquelles l'entretien s'est déroulé (lieu, ambiance, échanges préliminaires, observations situées).
- Contexte personnel et relationnel de la passion du jardinage : éléments biographiques et familiaux éclairant l'histoire du lien au jardin.
- Caractéristiques du discours : tonalité, style narratif, choix lexicaux, silences, images, et autres indices énonciatifs permettant de situer la manière dont le récit a été formulé.

- Thèmes principaux : identification des motifs saillants ou récurrents dans le récit, tels qu'ils apparaissent à la croisée des dimensions discursives, biographiques et contextuelles.
- Figure de la passion jardinière

Cette structuration a permis de respecter la singularité de chaque récit tout en assurant une comparabilité entre les participant·e·s. Elle a également soutenu une articulation entre description et interprétation : donner à voir la richesse subjective de chaque parcours, tout en rendant possible une mise en relation transversale.

Dans une perspective psychanalytique, l'écriture des portraits a aussi servi à repérer comment les affects, les images ou les contradictions exprimées par les participant·e·s se manifestaient à travers leur récit et leur rapport au jardin. Ils offrent ainsi une entrée privilégiée dans la compréhension de la passion jardinière comme expérience incarnée, affective et symbolique.

Ces portraits constituent le matériau de base présenté dans le chapitre 4 (« Résultats »), où ils sont repris et développés afin de restituer la diversité et la densité des expériences recueillies.

### 3.3.5 Considérations analytiques et triangulation

Un même extrait peut être mobilisé à plusieurs reprises dans cette recherche. Ce choix s'explique par la logique d'orientation psychanalytique adoptée : un fragment de discours ne renvoie pas à un seul niveau d'analyse, mais peut éclairer à la fois des contenus thématiques explicites, des dynamiques relationnelles implicites et des mouvements psychiques plus profonds. La reprise de certains passages permet ainsi de mettre en évidence leur polysémie et de restituer la complexité des récits, où mots, silences et images condensent plusieurs strates d'expérience subjective.

Par ailleurs, l'analyse a été consolidée par une triangulation des résultats. Celle-ci s'est opérée d'abord lors des séances collectives du laboratoire, où les entretiens ont été discutés avec deux autres doctorantes dans une perspective de regards croisés. Ces échanges hebdomadaires ont permis de confronter les impressions individuelles et de dégager des thèmes saillants, tout en maintenant une ouverture

interprétative. De plus, plusieurs étapes analytiques ont été travaillées avec la directrice de thèse, qui a guidé et validé certaines pistes d'interprétation. Ce processus dialogique a enrichi la rigueur et la profondeur de l'analyse, en assurant que les résultats ne reposent pas uniquement sur la subjectivité de la chercheuse, mais s'ancrent dans une élaboration collective et réflexive.

### 3.4 Considérations éthiques

Avant le début de la collecte de données, la recherche a obtenu l'approbation du Comité d'éthique de la recherche de la Faculté des sciences humaines de l'UQÀM (CERPE FSH). La chercheuse a veillé à ce que chaque étape du processus respecte les principes de confidentialité, de sécurité et de respect de la parole des participant·e·s.

#### 3.4.1 Risques et avantages pour les participant·e·s

L'équilibre entre risques et avantages a été attentivement considéré. Pour les participant·e·s, l'entretien représentait l'occasion de mettre en mots leur passion pour le jardinage, ce qui a souvent été perçu comme un bénéfice en soi. Le principal risque identifié concernait la possibilité d'une mobilisation émotionnelle intense, liée à l'évocation d'expériences personnelles ou affectives. Afin de contenir ce risque, la chercheuse a adopté une posture d'écoute attentive et respectueuse des limites de chacun·e. Un temps de débriefing non enregistré, prévu à la fin de chaque rencontre, permettait d'exprimer un éventuel inconfort dans un cadre moins formel. En pratique, aucun inconfort significatif n'a été exprimé et, à l'inverse, certain·e·s participant·e·s ont choisi de prolonger symboliquement l'échange en offrant des plantes. Une orientation vers la clinique externe de l'UQÀM aurait pu être proposée si nécessaire.

### *Confidentialité et anonymat*

Des mesures précises ont été mises en place pour préserver l'anonymat. Chaque participant·e a été identifié·e par un code alphanumérique, et seul le formulaire de consentement — conservé sous clé — établissait le lien entre noms et codes. Dans le manuscrit, les participant·e·s apparaissent sous des pseudonymes. Les transcriptions ont systématiquement supprimé ou modifié les éléments identifiants, et les enregistrements sonores seront détruits cinq ans après la fin de la recherche.

## CHAPITRE 4

### RÉSULTATS

#### 4.1 Présentation et analyse des résultats

L'analyse répond à la problématique générale de cette recherche, qui vise à dépasser les représentations sociales dominantes du jardinage — souvent réduites à une activité récréative ou utilitaire — pour explorer ses dimensions subjectives, symboliques et affectives lorsqu'il prend la forme d'une passion.

Les résultats sont présentés en deux temps. La première partie est consacrée à des portraits descriptifs individualisés qui restituent, pour chaque participant·e, le contexte de la rencontre, le cadre personnel et relationnel de la passion du jardinage, les caractéristiques du discours ainsi que les thèmes principaux. Ce choix méthodologique, explicité au chapitre 3, vise à préserver l'intégrité narrative et affective de chaque expérience, en laissant apparaître la matérialité des propos et des observations avant toute mise en lien interprétative.

La seconde partie adopte une approche transversale, qui met en évidence les thèmes communs et leurs variations, et propose une analyse interprétative. Dans une perspective psychanalytique, ce passage du particulier au général permet de repérer des invariants subjectifs tout en respectant le symbolique propre à chaque récit. Il s'appuie sur l'écoute attentive des formes singulières d'expression — verbales, imagées ou liées à l'espace du jardin — avant de procéder à un travail d'élaboration et de mise en sens. Ce cheminement, du récit singulier vers la comparaison, met en évidence des dynamiques psychiques partagées sans effacer la singularité des histoires individuelles.

#### *Description des participant·e·s*

Les cinq participant·e·s — deux hommes et trois femmes — sont identifiés par des pseudonymes : M. G, Rose, Jasmine, Lyse et M. Fleur. Des extraits de verbatim sont intégrés afin de donner voix à leurs récits,

de rendre compte de la diversité des styles narratifs et de favoriser une compréhension fine des nuances de leur expérience.

Afin de rendre compte de manière visuelle et synthétique de la richesse des portraits, une figure schématique est proposée à la fin de chaque description individuelle. Ces schémas illustrent, sous une forme graphique, les principaux thèmes et fonctions psychiques associées à la passion jardinière telle qu'exprimée par chaque participant·e. Ils visent à offrir au lecteur une représentation condensée des multiples dimensions évoquées dans les récits et observations. En complément, un tableau récapitulatif, placé à la fin de cette section descriptive, rassemble les thèmes centraux dégagés pour chacun ainsi que les caractéristiques de leur jardin. Conçu comme un outil de synthèse et de mise en perspective des singularités avant la comparaison, il permet de visualiser d'un seul coup d'œil les éléments saillants des portraits, et prépare le passage à l'analyse transversale qui suivra.

#### 4.1.1 M.G

##### *Contexte de la rencontre*

M.G. a été contacté sur un forum en ligne dédié aux passionnés de jardinage. Il s'est montré immédiatement disponible et enthousiaste à l'idée de participer à la recherche. L'entretien, fixé une semaine après les premiers échanges, a eu lieu au début de l'automne à Montréal.

En raison de la fin de saison, il n'a pas été possible de le mener dans son jardin. M.G. a alors proposé un parc proche de son domicile, un lieu familier pour lui. Après une courte promenade durant laquelle il a commenté les aménagements floraux, il a suggéré un endroit paisible pour réaliser l'enregistrement.

Dès le début de l'entretien, il s'est installé avec aisance et a adopté une posture expressive. Son débit de parole rapide témoignait de son vif intérêt à partager son expérience. S'il s'imposait dans l'échange par son énergie et son assurance, il ne cherchait pas pour autant à se présenter comme un expert. Il a toutefois évoqué certaines situations de son parcours de jardinier où il s'était senti rejeté, donnant ainsi à son récit une tonalité contrastée, entre enthousiasme et vulnérabilité.

### *Contexte personnel et relationnel de la passion du jardinage*

M.G. est un homme dans la quarantaine ayant suivi des études supérieures. Il exerce une profession artistique, mentionnée brièvement au cours de l'entretien. Fils unique au sein d'une fratrie de deux, il vit depuis plusieurs années avec son conjoint, passionné de sport. Le couple n'a pas d'enfants.

Dans son récit, M.G. revient abondamment sur sa relation avec son père et son oncle, deux figures masculines centrales dans son histoire. Les autres membres de sa famille sont peu évoqués. Il parle également de ses interactions avec sa belle-famille, de sa participation à un forum de passionnés de jardinage et de certains épisodes de rejet, en lien avec sa passion pour les fleurs, vécus bien avant son coming out.

Il a grandi entre la ville et le chalet familial, situé à la campagne et hérité de ses grands-parents français. Son père, issu d'un milieu agricole et ancien cultivateur de tabac, valorise un jardinage utilitaire plutôt que d'ornement. À l'âge de 12 ans, M.G. obtient une petite parcelle au chalet familial. Son père l'encourage alors à cultiver un potager – considéré comme plus approprié pour un garçon – mais il se tourne rapidement vers les fleurs vivaces, son intérêt initial. Ce choix suscite la désapprobation paternelle, les fleurs étant perçues comme relevant d'un domaine féminin.

À l'adolescence, M.G. développe une relation significative avec son oncle et parrain, horticulteur de métier, qui joue un rôle de mentor. Cette relation, marquée par un partage de savoir-faire et de moments privilégiés, s'interrompt brutalement avec le décès prématuré de son oncle, lié à des problèmes d'alcool. Cette perte constitue pour lui un moment marquant, qu'il évoque avec une certaine retenue.

Durant ses études universitaires, M.G. entretient sa passion. Il prend soin d'orchidées offertes par une tante et récupère des plantes abandonnées dans son appartement. Après ses études, il retourne au chalet familial et découvre que certaines fleurs plantées auparavant ont survécu dans une terre réputée infertile. Cette observation le motive à reprendre et à développer ses projets de jardinage.

Malgré les tensions avec son père, M.G. crée un vaste jardin à l'anglaise au chalet familial. Ce style, qu'il affectionne particulièrement, s'inscrit à contre-courant de l'héritage familial français. À cette époque, le jardin constitue pour lui un exutoire et un espace de liberté face à son homosexualité tenue secrète, un lieu où il pouvait investir une sensibilité et une créativité encore tus dans d'autres sphères de sa vie. Ce

jardin devient pour lui un lieu idéalisé, associé à des années d'investissement personnel. Cependant, la vente du chalet familial, qui ne faisait pas partie de l'héritage qu'il pouvait conserver, l'oblige à abandonner cet espace, ce qu'il vit comme une perte importante.

Aujourd'hui, il travaille à l'aménagement d'un nouveau jardin au chalet de son beau-père, récemment acquis avec son conjoint, où il transplante une partie de son ancien jardin. Ce geste lui permet de préserver un lien tangible avec ce qu'il a perdu.

Au sein de sa belle-famille, M.G. se sent accepté et valorisé, et il parle de ces relations en termes exclusivement positifs. À l'inverse, sa relation avec sa famille d'origine demeure plus distante et parfois ambivalente. Au cours de l'entretien, il mentionne avoir rendu visite la veille à son père hospitalisé, tout en précisant qu'il ne s'agissait pas de quelque chose de grave, comme pour écarter toute inquiétude. Il ne fait pas référence à une transmission explicite de la part de ses parents et exprime ses frustrations liées à la vente du chalet de manière indirecte, par des généralisations.

M.G. témoigne aussi de sa capacité à s'adapter aux contraintes. Il se rappelle avoir transformé un sol acide et pierreux du chalet familial en un espace épanouissant grâce à son jardin anglais. Sur le forum de jardinage qu'il fréquente depuis plusieurs années, il raconte ces réussites et se reconnaît progressivement dans le « profil » des passionnés. Il parle de cette démarche comme d'un « coming out du jardinage », expression qu'il utilise pour qualifier le moment où il assume publiquement cette passion.

Aujourd'hui, son expertise en plantes alpines constitue une grande source de fierté. Il en parle comme d'un aboutissement qui lui permet de tisser de nouveaux liens et de renforcer certaines relations : « Mais euh, j'pensais pas que ce serait apprécié à ce point-là », confie-t-il, évoquant les moments partagés autour du jardinage avec sa belle-famille.

### *Caractéristiques du discours*

M.G. s'exprime avec un débit rapide et un style prolixe. Son discours est riche en détails, mais il se construit de manière associative plutôt que linéaire. Les idées se succèdent par rebonds thématiques, souvent guidées par des souvenirs ou des images surgissant au fil de l'entretien. Cette dynamique entraîne de

fréquentes digressions et retours en arrière, produisant un récit dense où l'auditeur doit maintenir une écoute active pour en suivre par moment le fil.

Lorsqu'il aborde des thèmes chargés émotionnellement — comme la vente du chalet familial, la désapprobation paternelle ou le décès de son oncle —, il recourt volontiers à des formulations généralisantes (« Les gens... », « Les grand-mamans... ») qui déplacent ses propos vers un registre collectif. Ce choix narratif semble lui permettre de mettre à distance son vécu personnel et de contenir l'expression directe de ses émotions.

Son discours est également marqué par l'usage de métaphores, souvent empruntées au registre végétal (« s'enraciner », « voir une fleur »), qui traduisent une capacité à symboliser des expériences intimes à travers le langage du jardinage. L'insertion de propos rapportés — qu'il s'agisse de ses propres pensées ou de celles d'autrui — crée un effet de double voix, entre narration et commentaire intérieur, lui offrant la possibilité de nuancer ou de se rétracter.

Enfin, M.G. adopte régulièrement une posture méta-discursive. Il prend du recul sur sa propre pratique et se situe par rapport à la communauté des « passionnés de jardinage ». Des formulations comme « quand on parle de passionnés » ou « je correspondais au profil » témoignent de cette conscience des codes collectifs. L'expression marquante de « coming out du jardinage » illustre cette réflexivité, en inscrivant sa passion dans un récit de dévoilement à la fois personnel et social.

Certains aspects identitaires et relationnels apparaissent néanmoins en filigrane, par allusions ou ellipses, davantage suggérés que formulés. L'articulation entre son récit horticole et son histoire personnelle repose ainsi sur un équilibre subtil entre ce qui est dit, ce qui est déplacé et ce qui reste implicite.

Ainsi, le discours de M.G. oscille entre expressivité débordante et retenue affective, révélant une manière singulière de mettre en récit son lien au jardinage et à sa propre histoire.

## *Thèmes principaux*

Les principaux thèmes qui émergent du récit de M.G. sont les suivants : héritages et transmissions, affirmation identitaire, tensions et reconnaissance, et pertes et reconstructions.

Héritages et transmissions. M.G. situe ses premiers gestes de jardinage dans l'aide apportée à sa mère pour l'entretien des plantes annuelles au chalet familial. Ces expériences simples l'ont initié au soin des végétaux, tout en suscitant chez lui une certaine ambivalence : il précise que les fleurs annuelles l'intéressaient peu, car il souhaitait déjà créer un jardin plus permanent, inscrit dans la durée. Son oncle, horticulteur de métier, occupe ensuite une place centrale dans son parcours : il lui transmet des savoir-faire précis, nourrit sa curiosité et légitime son intérêt pour les fleurs. Cette relation s'interrompt avec le décès prématuré de cet oncle, qu'il évoque avec retenue.

Le chalet familial constitue un autre cadre marquant. Très jeune, M.G. y obtient une petite parcelle où il peut expérimenter, mais dans un contexte semi-contraint : ses premiers aménagements floraux, parfois réalisés en cachette, doivent cohabiter avec l'injonction paternelle de cultiver un potager. Ce mélange d'encouragement, de limites et de transmissions inachevées façonne alors son parcours de jardinier.

Après ses études universitaires, M.G. explique avoir continué à cultiver son intérêt pour les plantes, mais ce n'est qu'au bout d'une dizaine d'années de travail acharné qu'il parvient à réaliser un projet d'envergure. Autour du chalet familial, il crée alors un vaste jardin à l'anglaise. Cette réalisation, fruit d'années d'efforts et de persévérance sur un terrain qu'il qualifie d'infertile, marque pour M.G. l'aboutissement d'un long cheminement. Le fait d'y avoir fait prospérer un jardin de vivaces, luxuriant et soigneusement composé, prend pour lui valeur de preuve qu'il est possible de transformer un sol réputé stérile en un espace vivant. Cette réussite ne vient toutefois pas sans contraintes : elle exige un travail constant d'adaptation et d'entretien, mais lui offre en retour l'occasion d'exprimer, à une plus grande échelle, son goût personnel et son style de prédilection.

Affirmation identitaire. Le cheminement de M.G. vers l'identification à un « passionné de jardinage » est progressif. Il avoue qu'il n'aurait pas spontanément utilisé le terme de passion pour décrire son rapport aux plantes. C'est surtout sa participation à un forum spécialisé qui joue un rôle déterminant : après des années d'observation silencieuse, il s'y inscrit, convaincu de correspondre au « profil » attendu. Cette reconnaissance implicite par les pairs semble renforcer son sentiment d'appartenance. Le choix affirmé

du jardin anglais, qui le distingue dans ces milieux et contraste avec l'héritage paternel, participe de cette affirmation de singularité.

M.G. souligne que son rapport aux retraités, très présents dans les milieux de jardinage, a évolué avec l'âge. Il mentionne la condescendance ressentie de la part des « grand-mamans », figures très présentes dans les sociétés de jardinage. Il raconte avoir eu le sentiment d'être perçu comme un « jeune égaré » et orienté de manière insistante, qu'il qualifie même d'« acharnée ». Il confie que le fait de vieillir et de « commencer à grisonner » lui permet désormais de se sentir plus à sa place. Cette évolution constitue pour lui une source de motivation et de confiance, qu'il décrit comme une manière d'« être sûr de [lui] ». On perçoit toutefois, à travers les hésitations et répétitions de son discours, que la peur qui l'habitait n'a pas totalement disparu et continue de marquer son expérience.

*Tensions et reconnaissance.* Dans le cadre familial, M.G. se heurte à des attitudes peu valorisantes de sa passion jardinière. Il raconte par exemple que son père empiétait parfois sur son jardin au chalet, allant jusqu'à tondre ses plantations. Ces incidents semblent renforcer son sentiment de ne pas être reconnu. La vente du chalet familial, hors de son héritage, peut accentuer encore l'impression de rupture.

Il insiste néanmoins sur la fonction libératrice de son jardin : un lieu d'exutoire et de liberté face à son homosexualité tenue secrète durant ses années d'adolescence. « C'était un peu un exutoire », dit-il, décrivant son jardin comme un espace d'expression intime, en rupture avec les attentes familiales.

*Pertes et reconstructions.* M.G. accorde une grande importance au jardin qu'il avait façonné autour du chalet familial. La vente récente de ce lieu, qu'il évoque tout au long de l'entretien, ravive le deuil de cet espace. Cette actualité pourrait aussi avoir contribué à sa participation à la recherche, tant ce jardin occupe une place centrale dans son récit. Il décrit avec précision son jardin anglais, qu'il a dû abandonner, mais souligne le soulagement d'avoir pu sauver une partie de ses plantes en les transplantant vers un nouvel espace, au chalet de son beau-père, décédé très récemment. Ce déplacement ne semble pas se limiter à un simple transfert de végétaux : il implique la recomposition d'un ensemble qu'il cherche à rapprocher le plus possible de son premier projet. Replanter certaines espèces et retrouver des ambiances familières semble lui permettre de conserver un lien concret avec ce jardin disparu, puis le chalet familial, tout en poursuivant ses aménagements dans un nouveau cadre.

Ces thèmes révèlent un parcours marqué par des transmissions inachevées, des tensions et des pertes, mais aussi par une forte capacité de réinvestissement. Le jardin anglais apparaît tour à tour comme héritage, affirmation de soi, espace de liberté et lieu de continuité identitaire.

La figure 4.1.1 propose une synthèse de la passion jardinière de M.G., articulée autour d'un noyau central où se croisent héritages familiaux, épreuves de deuil, références esthétiques et enjeux identitaires et relationnels. Elle met en lumière la complexité d'un rapport au jardin situé à l'intersection de dimensions personnelles, affectives et sociales.

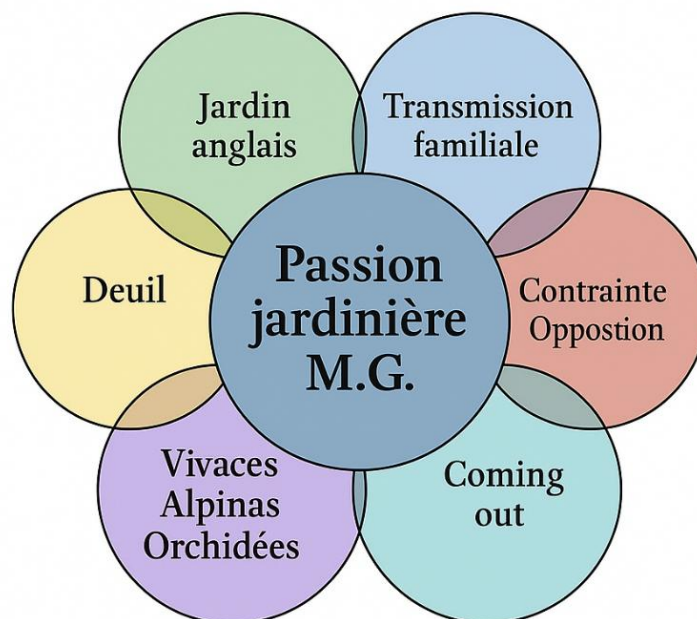


Figure 0.1.1 Passion jardinière de M.G

#### 4.1.2 Rose

##### *Contexte de la rencontre*

La chercheuse a rencontré Rose via un forum de jardinage en ligne, où celle-ci s'était montrée enthousiaste à l'idée de contribuer à la recherche. Après quelques échanges, Rose a rapidement accepté l'invitation à un entretien, qui s'est tenu au début de l'automne dans sa résidence située en banlieue de Montréal.

Avant d'entamer l'enregistrement, Rose a guidé la chercheuse à travers son jardin extérieur. Femme énergique et expressive, elle marchait d'un pas vif, ponctuant ses gestes d'explications détaillées. Le jardin était organisé en plusieurs zones : à l'avant, un espace décoratif composé de plantes ornementales et de petites allées ; à l'arrière, un espace plus vaste, délimité par des haies de cèdre, où se trouvaient un avocatier, un oranger, un pamplemoussier, un caféier et un papayer. Elle décrivait chaque plante avec précision, expliquant leurs besoins et les soins particuliers qu'elle leur prodiguait. Elle soulignait également le rituel saisonnier qui consistait à rentrer ses plantes tropicales avant les premières gelées, les disposant à l'intérieur selon leurs besoins en lumière et en chaleur. Un coin du jardin était dédié à ses composteurs, qu'elle entretenait soigneusement pour produire son propre engrais.

À l'intérieur, un jardin occupe une place centrale. Les pièces principales — salon, salle à manger, cuisine — étaient garnies de plantes tropicales, de fleurs et de succulentes. L'atmosphère y était lumineuse et dense de verdure. L'entretien s'est déroulé dans la salle à manger, à proximité de plusieurs pots fleuris et d'une grande baie vitrée donnant sur le jardin arrière.

Rose a partagé volontiers ses connaissances. Elle a abordé des sujets variés, allant des techniques de greffage et d'hybridation aux astuces pour l'entretien des orchidées, en utilisant un vocabulaire précis et accessible. En fin de rencontre, elle a remis à la chercheuse plusieurs boutures prélevées sur ses propres plantes, accompagnées de conseils pratiques pour favoriser leur reprise.

### *Contexte personnel et relationnel de la passion du jardinage*

Rose, d'origine antillaise, est âgée d'une soixantaine d'années. Diplômée en finances, elle est à la retraite depuis plusieurs années. Elle est mariée à un homme également originaire des Antilles et mère de deux enfants adultes, une fille et un fils. Sa sœur, avec qui elle entretient un lien étroit, partage la même passion pour le jardinage : chacune décrit sa maison comme une véritable « jungle » de plantes.

Son intérêt pour le jardinage trouve ses racines dans son enfance passée aux Antilles, au sein d'une famille catholique et cultivée. Elle évoque les étés dans le domaine de son grand-père, agronome, qu'elle décrit comme « un monde de verdure et de fleurs », où elle pouvait poser mille questions sur les plantes. Elle se souvient aussi de l'école primaire dirigée par les Sœurs, où le jardinier lui offrait des fleurs, des bulbes et même une petite plante d'asparagus accompagnée d'une croyance : glisser ses feuilles dans ses livres aiderait à mieux retenir ses leçons. Ce geste, à la fois ludique et symbolique, l'a marquée durablement.

Elle rappelle également les traditions du mois de Marie, où les enfants décoraient une grotte de bouquets colorés, et les processions de l'Enfant Jésus, avec des tapis de fleurs recouvrant les rues. Ces rituels, associant couleurs, odeurs et gestes collectifs, nourrissent encore aujourd'hui son attachement aux plantes et à la nature.

À l'adolescence, Rose quitte son pays natal pour s'installer au Québec avec sa famille, dans un contexte politique instable. Elle parle peu de cette transition, mais évoque la tristesse de sa mère à l'idée de laisser derrière leur plante d'asparagus familiale. À Montréal, elle poursuit sa passion en multipliant les boutures, en improvisant des contenants originaux — parfois même avec des ampoules cassées transformées en suspensions — et en gardant « toujours les mains dans la terre » malgré un emploi du temps chargé.

Rose accorde une grande importance aux pratiques respectueuses de l'environnement : culture biologique, compostage, compagnonnage des plantes. Pendant plusieurs années, elle a entretenu un jardin communautaire en parallèle de son jardin privé, en impliquant ses enfants dans la plantation et la récolte. Elle insiste sur la différence entre un légume cultivé soi-même et un légume acheté, valorisant le processus complet de culture.

Depuis sa retraite, elle adapte ses activités horticoles à un mode de vie qui inclut de longs séjours en Floride. Cela l'a conduite à privilégier des plantes moins exigeantes, comme les succulentes, pendant ses

absences hivernales. Elle affirme avec satisfaction avoir réalisé son rêve de « fuir l'hiver » tout en restant entourée de verdure.

La présence constante de végétaux, recrée dans chacun de ses lieux de vie, apparaît ainsi comme un fil conducteur de son parcours et un élément central de sa passion pour le jardinage.

### *Caractéristiques du discours*

Le discours de Rose se caractérise par une grande richesse lexicale et une circulation fluide entre souvenirs, anecdotes et informations techniques. Elle revient fréquemment à ses expériences d'enfance, tissant un fil narratif qui relie ses débuts aux pratiques actuelles. Les métaphores, souvent empruntées au monde végétal, traduisent des idées de patience, de croissance ou de diversité.

Elle alterne entre un ton informatif lorsqu'elle décrit ses techniques horticoles, et un ton plus réflexif lorsqu'elle exprime ses valeurs ou ses convictions environnementales. Le pronom « on » revient souvent pour inclure son interlocuteur dans une vision collective : « On a besoin de verdure », « On banalise trop le changement climatique ». Elle évite de nommer explicitement son pays d'origine, préférant des termes généraux comme « les Antilles » ou « un pays tropical », donnant à son discours une portée plus universelle.

Son propos adopte parfois un ton militant, notamment lorsqu'elle établit des analogies fortes entre le monde végétal et des enjeux sociaux : « Y'a pas de mauvaise herbe comme il n'y a pas de race qui n'est pas correcte... Écoute, on pourrait parler longtemps mais on va rester dans les plantes (rire). » Cette formule illustre l'intensité de son engagement tout en montrant sa volonté de recentrer l'entretien sur son thème initial.

Un registre réactif et défensif se manifeste lorsqu'elle répond à des critiques concernant ses pratiques horticoles :

- Sur l'hybridation : « La manipulation que je fais c'est quelque chose que l'abeille aurait pu faire. »
- Sur la taille : « Je ne trouve pas ça que c'est une charcuterie ou bien c'est de la torture euh. »

Enfin, la symbolique de la transmission occupe une place importante dans son discours et sa gestuelle. En fin d'entretien, elle offre plusieurs boutures de ses propres plantes, en détaillant les soins à leur apporter. Ce geste fait écho à ses souvenirs d'enfance, marqués par les dons de fleurs et de plantes, et s'accompagne d'un échange personnel : elle s'intéresse aux origines et à la religion de la chercheuse, établissant un rapport de réciprocité qui dépasse le simple cadre informatif.

### *Thèmes principaux*

Les thèmes principaux qui émergent du récit de Rose sont : besoin de verdure, pratiques horticoles et jardin intérieur, différences culturelles et rapport au jardinage. Leur présentation permet de rendre compte à la fois de la continuité de son lien aux plantes depuis l'enfance, des modalités concrètes de ses pratiques actuelles et de la manière dont son expérience migratoire et culturelle s'articule à sa passion du jardinage.

*Rapport vital à la verdure.* Depuis son enfance passée dans un pays tropical, Rose vit entourée de plantes et d'arbres. Elle se souvient des vacances passées dans le domaine agricole de son grand-père agronome, des questions qu'elle posait sans relâche sur les végétaux, et de ses premiers gestes précoces, comme bouturer du persil à 7 ans ou cultiver un asparagus qu'elle plaçait sur un meuble d'acajou.

Après son arrivée au Québec, elle cherche à recréer cette présence végétale dans ses espaces de vie. Elle improvise avec les moyens disponibles, allant jusqu'à transformer des ampoules cassées en contenants pour des boutures de pothos suspendues. Ce besoin se prolonge aussi lors de ses séjours en Floride, où elle cultive des orchidées suspendues toute l'année. Elle souligne que ce lien à la verdure est partagé avec sa sœur, au point que toutes deux qualifient leur maison de « jungle ».

Rose élargit parfois cette expérience à une dimension collective, affirmant que « les gens sont en manque de verdure », particulièrement dans les climats froids où la nature est moins accessible en hiver.

*Pratiques horticoles et jardin intérieur.* Rose entretient un vaste éventail de plantes, combinant espèces tropicales et variétés adaptées aux hivers québécois. Elle cultive notamment des succulentes et des cactus, plus faciles à maintenir durant ses absences hivernales, tout en faisant pousser des plantes tropicales

issues de graines commandées à l'étranger. Certaines plantes, comme un oranger planté au début de son mariage et conservé depuis plus de 40 ans, revêtent une valeur sentimentale particulière.

Ses pratiques combinent bouturage, hybridation, semis et compagnonnage végétal. Elle choisit ses plantes en fonction du temps et de l'espace dont elle dispose, privilégiant celles qui supportent un entretien espacé.

Son « jardin intérieur » occupe une place centrale dans sa maison et recrée un univers tropical avec des fruitiers (bananier, papayer, avocatier, caféier, pamplemoussier) et des plantes ornementales. Cet espace est intégré à son quotidien, entre entretien, contemplation et déplacements saisonniers. Rose résume ce rôle central en affirmant : « À l'extérieur je suis au Québec, mais à l'intérieur, avec mes plantes, je suis chez moi. »

*Différences culturelles et rapport au jardinage.* Rose établit souvent des parallèles entre son pays d'origine et le Québec. Elle met en évidence les adaptations nécessaires au climat des quatre saisons : rotation des plantes, compagnonnage pour protéger certaines cultures, choix de variétés adaptées au froid.

Elle évoque aussi les traditions religieuses de son enfance, comme le mois de Marie, où les enfants fleurissaient une grotte, ou les processions de l'Enfant Jésus, décorées de tapis de fleurs. Ces souvenirs contrastent avec la vie de ses enfants au Québec, marquée par un contexte plus sécularisé.

Enfin, elle associe parfois son expérience horticole à des enjeux sociaux. Sa réflexion sur les « mauvaises herbes » — « il n'y a pas de mauvaise herbe comme il n'y a pas de race qui n'est pas correcte » — illustre la manière dont elle relie diversité végétale et diversité humaine. Cette vision se prolonge dans sa pratique du compagnonnage, où les plantes se soutiennent mutuellement pour croître ensemble.

La figure 4.1.2 présente une synthèse de la passion jardinière de Rose. Autour du noyau central apparaissent les thèmes suivants : besoin de verdure, jardin intérieur, plantes tropicales, pratiques écologiques, expérience migratoire et transmission familiale. L'ensemble met en évidence un rapport au jardin traversé par des dimensions identitaires, familiales et sociales.

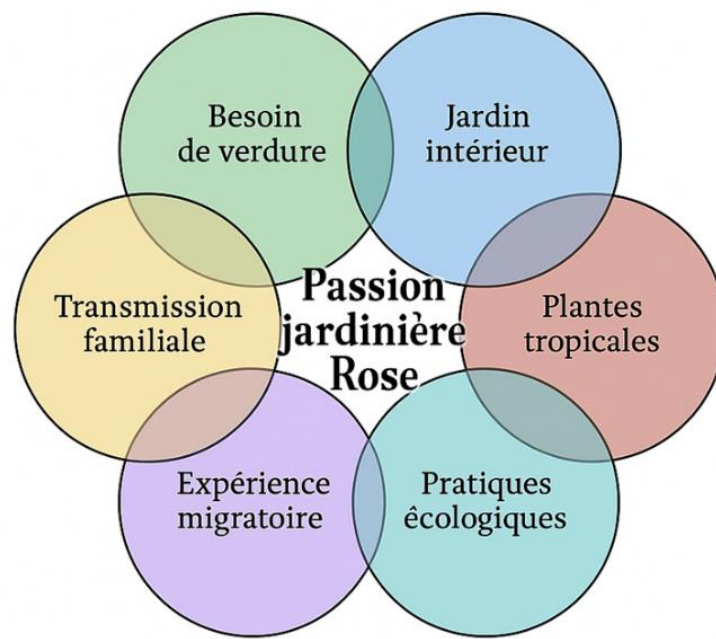


Figure 0.1.2 Passion jardinière de Rose

#### 4.1.3 Jasmine

##### *Contexte de la rencontre*

La chercheuse a rencontré Jasmine grâce à une amie commune. Jasmine a accepté rapidement de participer à cette recherche, manifestant un vif intérêt pour le sujet et facilitant l'organisation de l'entrevue par des échanges cordiaux. La rencontre a eu lieu au début de l'automne, dans son appartement, où elle a accueilli la chercheuse en lui faisant découvrir ses plantes d'intérieur.

Celles-ci occupent une place centrale dans son espace de vie : plantes suspendues, étagères remplies d'espèces variées, des plus communes aux plus rares, composant un ensemble coloré et diversifié. Des mimosas pudiques aux orchidées, en passant par les fougères et les succulentes, chaque plante semblait recevoir des soins attentifs, soutenus par l'usage de lampes de culture recréant des conditions optimales. Jasmine a expliqué que cette présence végétale lui procure un apaisement profond et l'aide à se sentir « un peu moins éloignée de la nature ».

Un moment marquant de la rencontre est survenu lorsqu'elle a offert à la chercheuse deux petites plantes, dont une sensitive particulièrement fragile. Ce geste a pris une résonance particulière dans le contexte de l'entretien : la chercheuse est doctorante en psychologie, et Jasmine avait elle-même complété un baccalauréat dans cette discipline. Confier une plante délicate est apparu comme une marque de confiance, tout en introduisant en filigrane certaines préoccupations qu'elle exprimera plus tard au sujet de ses propres compétences et de la santé de ses plantes.

##### *Contexte personnel et relationnel de la passion du jardinage*

Âgée de 27 ans, Jasmine est étudiante aux cycles supérieurs en horticulture. Elle détient un baccalauréat en psychologie et travaille à temps partiel dans le rayon jardinage d'une grande surface. Elle vit avec son conjoint.

C'est dans le cadre de cet emploi, choisi presque par hasard mais lié aux plantes, qu'un tournant s'opère. En manipulant quotidiennement des végétaux, en observant leur croissance et en échangeant avec les clients, Jasmine découvre un intérêt qui s'installe progressivement. Cette émergence survient alors qu'elle traverse une profonde dépression. Le jardinage devient pour elle un moyen concret de retrouver de l'énergie, de se reconstruire et de sortir de cet état. Avec le temps, cet intérêt prend une telle place qu'il oriente son choix de carrière et la conduit à entreprendre une formation en horticulture, qu'elle suit avec engagement.

Si elle reste discrète sur son passé familial, Jasmine mentionne « un lien limité avec sa mère » et n'évoque pas son père. Elle se décrit comme « perfectionniste », « hypersensible » et sujette à « l'anxiété de performance ». Ces traits de caractère se reflètent dans son rapport aux plantes, entre souci du détail et peur de mal faire. Jasmine introduit son récit par « un petit historique » de ses problèmes psychologiques : épisodes de dépression, pensées envahissantes, deux psychoses liées à la consommation de cannabis, diagnostic de TDAH et anxiété de performance. Elle précise que « ces expériences ont jalonné un parcours universitaire long et difficile ». L'émergence de sa passion pour les plantes s'inscrit dans cette période de grande dépression, devenant peu à peu un moyen de retrouver de l'énergie et de sortir d'un état d'épuisement psychique.

Pour Jasmine, « un espace sans plantes est un espace vide et inconfortable, presque hostile ». Elle raconte que dès qu'elle entre dans une pièce dépourvue de verdure, elle ressent « comme si quelque chose clochait ». Les plantes, au contraire, lui offrent un environnement sécurisant, un repère stable dans ses journées. Leur entretien rythme ses activités, l'aide à détourner son attention de pensées envahissantes et lui procure un apaisement « proche de la méditation ». Elle décrit cette présence végétale comme « un fil qui la ramène à l'essentiel » et qui lui permet de maintenir un équilibre émotionnel plus stable. Le jardinage est ainsi devenu un élément structurant de son hygiène de vie, contribuant à réguler son anxiété et à nourrir un sentiment de connexion à la nature qu'elle juge vital.

Prendre soin de ses plantes est pour Jasmine à la fois une source de satisfaction et un motif d'inquiétude constante. Elle confie qu'« un feuillage qui jaunit ou un pot qui se dessèche peut la hanter toute la journée ». Elle se souvient du jour où sa mère lui a confié une plante déjà fragilisée : un geste qui, au-delà du soin concret, lui a semblé transférer une mission délicate. Elle dit s'être demandé si elle réussirait à « la sauver », ressentant une forte pression à prouver qu'elle en était capable. Ce souci du détail, parfois vécu comme

une charge, reflète son investissement affectif profond et la volonté de voir ses plantes s'épanouir pleinement.

### *Caractéristiques du discours*

Dès le début de l'entretien, Jasmine manifeste une aisance lorsqu'elle décrit son environnement et ses pratiques. Son récit est fluide lorsqu'elle parle de ses plantes ou des aspects techniques de leur entretien. En revanche, lorsqu'elle aborde des sujets plus personnels — notamment sa santé mentale ou son passé —, son discours se fragmente : phrases incomplètes, hésitations nombreuses, idées laissées en suspens. Ces ruptures apparaissent surtout lorsqu'elle évoque ses épisodes dépressifs ou certaines expériences universitaires éprouvantes.

Elle verbalise explicitement ses difficultés à maintenir un fil clair : « J'ai de la difficulté à élaborer un petit peu là », « J'patine », ou encore « J'sais pas si c'était ça la question ». Elle explique en fin d'entretien avoir récemment arrêté ses antidépresseurs, ce qui la rend « un peu perdue » et pourrait contribuer à ses difficultés de concentration. Dans ces moments, le jardinage semble jouer un rôle d'ancrage : revenir à ses plantes, à leur soin, lui permet de se recentrer et de structurer son propos, comme si cette activité concrète servait de repère narratif et émotionnel.

Jasmine adopte parfois un ton revendicatif, soulignant ce qu'elle perçoit comme un manque de reconnaissance, en psychologie, de l'importance du lien entre l'humain et la nature. Cette remarque reflète une volonté de légitimer son expérience personnelle, où la passion pour le jardinage occupe une place essentielle dans son bien-être actuel. Elle utilise une seule fois l'expression « mon background » pour désigner ses difficultés psychologiques passées. Ce terme condense, de façon implicite, l'arrière-plan douloureux qui a façonné son engagement envers les plantes et sa passion actuelle, sans qu'elle en détaille les événements.

## *Thèmes principaux*

Le récit de Jasmine s'articule autour de trois thèmes : parcours et passion, bien-être quotidien, et lien à la nature.

Parcours et passion. Jasmine introduit son récit en annonçant qu'elle veut faire « un petit historique », comme pour situer son parcours avant d'aborder sa passion. Elle évoque ses années d'études, marquées par des épisodes de dépression, des pensées envahissantes et deux psychoses liées à la consommation de cannabis. Elle décrit cette période comme une recherche constante pour comprendre « pourquoi j'allais pas bien », tout en doutant de sa capacité à s'investir dans un domaine.

C'est dans le cadre d'un emploi en jardinerie, choisi presque par hasard mais lié aux plantes, qu'elle découvre un intérêt nouveau. En manipulant chaque jour des végétaux, en observant leur croissance et en répondant aux questions des clients, elle développe un goût croissant pour le jardinage. Cette pratique prend progressivement plus de place dans sa vie et oriente son choix de carrière vers l'horticulture, une formation qu'elle suit avec intérêt.

Bien-être quotidien. Pour Jasmine, les plantes sont associées à un sentiment d'apaisement. Après une période de grande fragilité, elles font partie des premiers éléments à lui redonner satisfaction. Leur entretien devient une activité régulière qui structure ses journées. Elle aime observer leur évolution et constater que ses soins portent des résultats. Les gestes simples — arroser, repoter, nettoyer — l'absorbent et l'aident à se concentrer sur une tâche précise.

Elle dit à ce sujet : « Ça me régule d'une certaine façon aussi... Pour moi, c'est un sanctuaire. » Elle explique également qu'« un feuillage qui jaunit ou un pot qui se dessèche peut la hanter toute la journée ». Elle raconte que lorsque sa mère lui a confié une plante déjà fragilisée, elle s'est demandé si elle réussirait à « la sauver », décrivant ce moment comme une responsabilité importante.

Lien à la nature. Jasmine insiste sur l'importance d'avoir des plantes dans son environnement. Entrer dans une pièce sans verdure lui donne l'impression que « quelque chose cloche » ou que l'espace est « trop stérile ». Les plantes apportent selon elle une chaleur et une vitalité qui transforment un lieu.

Pour maintenir certaines espèces délicates, elle utilise des lampes de culture, qui lui permettent de recréer des conditions favorables. Son appartement rassemble ainsi une diversité d'espèces, allant des plus communes aux plus rares. Elle considère que cultiver des plantes est une manière d'aménager son espace de vie tout en y intégrant du vivant, et dit que cela rend l'environnement plus proche de ce qu'elle juge « normal ».

Ces thèmes montrent comment Jasmine relie son parcours personnel, son organisation quotidienne et son environnement domestique à la présence constante des plantes.

La figure 4.1.3 présente une synthèse de la passion jardinière de Jasmine. Autour du noyau central se retrouvent les thèmes suivants : sanctuaire, études d'horticulture, soutien végétal, mimosa pudique, éveil passionnel et background dépression. L'ensemble met en évidence un rapport au jardin marqué par la coexistence de vulnérabilités personnelles et de dynamiques de reconstruction.

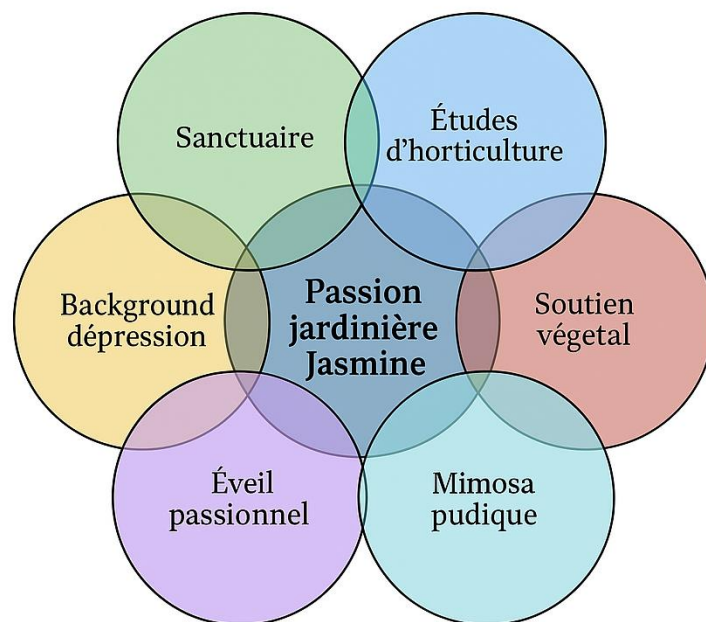


Figure 0.1.2 Passion jardinière de Jasmine

#### 4.1.4 Lyse

##### *Contexte de la rencontre*

C'est par l'intermédiaire d'une amie commune que la chercheuse a fait la connaissance de Lyse. La rencontre a eu lieu un après-midi d'automne, dans le jardin de sa maison à Montréal. À son arrivée, Lyse l'a accueillie chaleureusement et a proposé spontanément une courte promenade dans son jardin avant de commencer l'enregistrement.

Le jardin avant, soigneusement entretenu, est consacré aux plantes ornementales locales qui bordent la propriété. À l'arrière, l'atmosphère est plus foisonnante et semi-sauvage : s'y côtoient des plantes indigènes, des herbes aromatiques et des fleurs. Des haies et des arbres offrent refuge aux oiseaux, que Lyse attire en suspendant des cages remplies de graines. Les pots débordent de végétation, issue de boutures ou de semis qu'elle réalise elle-même, parfois obtenus lors d'échanges avec d'autres passionnés. Elle laisse également certaines pousses spontanées se développer, appréciant leur caractère imprévisible.

Au centre, une terrasse en bois sert à la fois de lieu de détente et de travail. Des jardinières surélevées et bacs fonctionnels facilitent l'entretien des plantes tout en embellissant l'espace. Des objets récupérés — tasses ébréchées, récipients en plastique — sont détournés en contenants ou en abreuvoirs pour les oiseaux, traduisant sa créativité et ses convictions écologiques. Malgré la proximité de l'autoroute, le jardin est calme, rythmé par le chant des oiseaux et les cloches de l'église voisine, recréant une ambiance campagnarde qui contraste avec l'environnement urbain.

L'entretien s'est déroulé sur la terrasse. Lyse tenait à la main une petite feuille de papier où elle avait noté les points qu'elle souhaitait aborder. Ce geste témoignait à la fois d'une préparation minutieuse et d'une volonté de structurer l'échange, tout en laissant place à la spontanéité de la conversation. En choisissant de commencer par une visite guidée de son jardin avant même l'allumage de l'enregistreur, elle a placé d'emblée la discussion au cœur de son univers végétal et dans un cadre relationnel chaleureux.

### *Contexte personnel et relationnel de la passion du jardinage*

Lyse, une femme dans la soixantaine, est dynamique et créative. Elle travaille comme animatrice pour enfants dans plusieurs centres de loisirs et intègre parfois sa passion du jardinage dans ses activités. Elle propose aux enfants des expériences simples — planter une graine, observer sa germination, manipuler la terre — pour leur faire découvrir le monde végétal. Ces moments sont pour elle l’occasion de transmettre un savoir-faire et de sensibiliser les plus jeunes à l’origine des aliments et au respect de la nature.

Originaire d’une petite ville rurale proche de Montréal, Lyse vit depuis longtemps en ville. Mariée à un homme issu d’une autre culture, elle est mère de trois filles, toutes devenues mères à leur tour. Elle aime aussi les animaux — particulièrement les chats et les oiseaux — et s’intéresse à la peinture, au vitrail et à la danse, qui nourrissent sa sensibilité esthétique dans l’aménagement de son jardin.

Lorsqu’elle évoque ses débuts, Lyse situe son lien au jardinage dans son enfance rurale. Dans la maison familiale, il fallait participer à l’entretien du grand potager : désherber, cueillir les fraises ou les haricots. Cette activité relevait moins du loisir que de la nécessité, car le jardin assurait une part importante de l’autosuffisance alimentaire. Elle souligne qu’il n’existait pas de marché comme aujourd’hui et que l’on vivait essentiellement des fruits et légumes du jardin. Elle oppose cette expérience à celle des enfants en milieu urbain, qui ignorent souvent l’origine des aliments.

Après avoir quitté le foyer, elle a commencé à cultiver quelques plantes en appartement, avant de réaliser son rêve d’un grand jardin en acquérant sa maison actuelle. Depuis plus de trente ans, elle entretient cet espace, qu’elle présente comme un prolongement de ses racines rurales et un lieu où elle aime se ressourcer.

La transmission occupe une place importante dans ses pratiques. Elle partage régulièrement ses boutures avec ses proches, notamment avec sa fille enseignante, qui les utilise pour sensibiliser ses élèves. Elle aime voir l’émerveillement des enfants devant la germination d’une graine et considère ces moments comme une manière de perpétuer des valeurs familiales. Ce rôle de passeuse prend une importance particulière à l’approche de sa retraite, qu’elle envisage avec une certaine appréhension, craignant de perdre les occasions de partager directement avec les enfants.

Son jardin est aussi un espace d'apprentissage permanent. Bien qu'elle se définisse comme débutante, elle expérimente de nouvelles techniques, apprend les noms scientifiques des plantes et projette de créer un jardin d'hiver pour ses fines herbes. Elle prépare son compost, qu'elle appelle son « or noir », et privilégie la récupération et le recyclage, en lien avec ses convictions écologiques et son passé rural.

Chaque matin, elle photographie la « fleur du jour » pour l'envoyer à ses proches, associant ainsi plaisir esthétique, créativité et lien social. Le jardinage s'inscrit pour elle à la fois comme une pratique personnelle, un geste créatif et un vecteur de relations.

### *Caractéristiques du discours*

Le discours de Lyse se distingue par une fluidité naturelle, ponctuée de pauses qui invitent à l'interaction et laissent à l'interlocutrice le temps de réagir. Sa narration adopte une structure circulaire : elle revient régulièrement sur des souvenirs d'enfance à la campagne, qu'elle reformule ou enrichit à chaque fois. Certains détails sont chiffrés avec précision (« c'était 190 pieds... soixante-dix mètres »), ce qui témoigne à la fois d'un effort de reconstruction et de l'importance accordée à ces souvenirs.

Les marqueurs spatiaux et temporels — « à la campagne », « à la maison » — structurent son récit et posent un contraste entre son passé rural et son environnement urbain actuel. Parfois, elle nuance cette opposition par des formules comme « c'est comme si j'étais à la campagne », qui rapprochent ses deux expériences. Lyse articule aussi ses propos autour de justifications mêlant dimensions utilitaires (autosuffisance, écologie, durabilité) et dimensions affectives (plaisir, lien aux racines, lien social). Lorsqu'elle dit nourrir les oiseaux « parce que je les aime » en ajoutant « ça mange les insectes », elle associe spontanément intérêt personnel et bénéfice écologique. Elle se présente par ailleurs comme « débutante », une manière de modérer ses compétences alors même qu'elle décrit des savoir-faire élaborés.

Le registre lexical est simple, parfois marqué d'expressions enfantines (« le monsieur », « très très petit »), en résonance avec ses souvenirs d'enfance, son rôle d'animatrice et son lien aux enfants. Ce registre contribue à donner à son discours une tonalité chaleureuse et accessible. Enfin, sa narration oscille entre passé et présent sans transitions nettes, ce qui crée des passages où son jardin actuel se superpose à celui

de son enfance. Cette manière d'articuler les temporalités donne à son récit une continuité affective où le présent est constamment relié au passé.

### *Thèmes principaux*

Les thèmes principaux qui émergent de l'entretien avec Lyse sont : racines rurales, transmission, et jardin comme espace vivant.

Racines rurales. L'histoire de sa passion prend racine dans un environnement rural, marqué par un vaste potager familial et les champs qui entouraient la maison. Le jardinage faisait partie intégrante de la vie quotidienne : la famille y cultivait légumes et fruits, qui constituaient l'essentiel de leur alimentation à une époque où les marchés locaux n'existaient pas encore. Enfant, Lyse participait aux travaux saisonniers : désherber, cueillir les fraises et les haricots, ramasser les légumes. Dans son entrevue, elle insiste sur ses origines rurales, répétant à plusieurs reprises : « Je viens de la campagne », comme pour souligner la continuité entre ce passé et son présent de jardinière.

Elle garde le souvenir d'un univers vivant et ouvert : la confection de petits bouquets avec des fleurs sauvages, les jeux improvisés dans les champs de maïs voisins et l'observation attentive des oiseaux et des insectes. Ces expériences, rythmées par les saisons, semblent avoir forgé chez elle un rapport familial à la nature et au travail de la terre. Elle évoque à plusieurs reprises ses souvenirs d'enfance, décrivant cette ambiance qu'elle chérie. Elle raconte par exemple :

La maison de mes parents était... on était sur un chemin. [...] Mais... autour de moi, autour de la maison, c'était des grands champs. Donc moi j'allais cueillir des marguerites. J'allais cueillir des pissenlits. Pis on jouait, ma sœur pis moi. On jouait avec... on se faisait des petits... des petits bouquets de fleurs. Avec des riens, on ramassait les fleurs du jardin, des... même le trèfle... la fleur du trèfle. [...] mais moi à la campagne, il y avait des grands champs de maïs... À côté de ma maison, il y avait de grands grands champs. Donc on le savait c'était quoi. Et quand moi j'étais petite, on allait dans le champ pour aller chercher des petits petits maïs pour jouer avec.

Aujourd'hui, elle décrit son jardin urbain comme une manière de recréer cette ambiance, parlant de son jardin comme d'« un peu ma campagne ici ». Ce choix s'inscrit dans une continuité affective avec son passé rural, en transposant dans un cadre urbain les paysages et les gestes de son enfance.

La transmission. La passion de Lyse se déploie autant dans sa pratique personnelle que dans son désir de la partager. Elle transmet son savoir-faire à ses proches, mais aussi aux enfants rencontrés dans son travail d'animatrice. Les boutures qu'elle prépare deviennent des supports d'apprentissage pour identifier les plantes, comprendre leur entretien et observer leur évolution. Avec les plus jeunes, elle privilégie des expériences simples mais marquantes, comme semer une graine et suivre sa germination jour après jour.

Dans son jardin, chaque plante porte une histoire : certaines viennent de proches, d'autres sont liées à des échanges ou à des cadeaux. Elle associe volontiers les végétaux à la mémoire de ceux qui les lui ont transmis. Cette manière de cultiver donne au jardin une dimension relationnelle et mémorielle.

À travers ses activités, elle transmet des valeurs qui lui sont chères : le contact direct avec le vivant, la curiosité, l'autosuffisance, la débrouillardise, le respect des cycles naturels et le partage. Pour rendre ces valeurs accessibles, elle recourt parfois à des comparaisons personnelles, évoquant par exemple le soin apporté à une plante comme semblable à l'attention portée à un proche.

En fin d'entretien, Lyse prolonge ce rôle de passeuse en offrant à la chercheuse quelques boutures de son jardin, un geste discret mais significatif qui semble aussi illustrer son attachement au partage comme vecteur de lien.

Jardin campagnard. Pour Lyse, le jardin est à la fois un lieu de repos, un terrain d'essai et un écosystème. Elle le décrit comme « mon lieu de paix... une détente ». Elle ajoute aussi : « c'est un peu un laboratoire », soulignant son goût pour l'expérimentation et l'apprentissage permanent.

Les oiseaux occupent une place particulière dans cet univers. Elle apprécie leur présence familière : « Ça fait une belle chanson, j'aime ça. Ils sont apprivoisés, tu vois, ils n'ont même pas peur de moi. On est comme des grands oiseaux peut-être pour eux. » Elle attend avec attention l'arrivée du pic mineur et décrit avec précision le dispositif artisanal qu'elle utilise pour les nourrir : « Un morceau de bois, avec des trous. Dedans je mets du beurre de peanuts pis des graines. Même en hiver, tout l'hiver, ils viennent en manger.

»

Son jardin reflète aussi une créativité pratique : chaises, pots et récipients inutilisés trouvent une nouvelle fonction dans le jardin, intégrés au décor végétal ou transformés en contenants. Elle valorise également les gestes écologiques : compost qu'elle appelle son « or noir », récupération de l'eau de pluie, tolérance envers les plantes spontanées apparues grâce au vent, aux oiseaux ou au compost.

Le jardin apparaît ainsi comme un espace pluriel : lieu de détente, micro-écosystème animé et laboratoire d'essais, où s'entrelacent créativité, valeurs écologiques et héritage rural.

La figure 4.1.4 présente une synthèse de la passion jardinière de Lyse. Autour du noyau central apparaissent les thèmes suivants : paix et détente, retraite, maïs, fleurs et oiseaux, transmission familiale, recyclage et jardin campagnard. L'ensemble met en évidence un rapport au jardin qui associe continuité familiale, recherche de simplicité et quête d'harmonie.

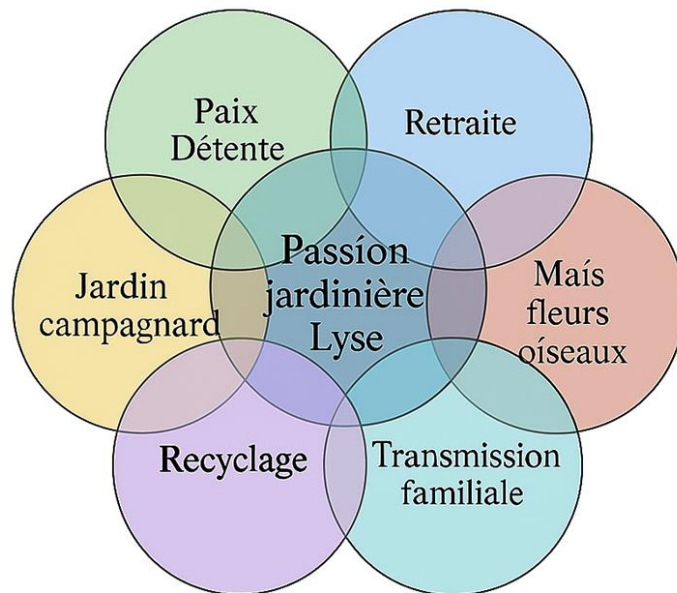


Figure 0.1.3 Passion jardinière de Lyse

#### 4.1.5 M. Fleur

##### *Contexte de la rencontre*

La chercheuse a rencontré M. Fleur lors d'une promenade dans son quartier, attirée par la beauté et le soin apporté au jardin qui bordait sa maison. Intrigué par cet intérêt, il s'est approché pour demander si elle avait des questions sur le jardinage, puis l'a spontanément invitée à découvrir l'arrière de sa propriété. Son accueil chaleureux et la passion manifeste avec laquelle il parlait de ses plantes ont conduit la chercheuse à lui présenter son projet de recherche, qu'il a accepté avec enthousiasme.

Il a choisi d'y participer sous forme écrite, préférant préparer ses réponses aux questions ouvertes qui lui avaient été transmises. Lors de cette première rencontre dans son jardin, il s'est surtout exprimé sur la diversité de ses plantations et sur son goût pour le travail du bois. Il a notamment montré ses hémérocailles — « lis d'un jour » — en évoquant leur floraison éphémère avec un mélange de fierté et de sensibilité. Son jardin, pensé comme une œuvre paysagère, mêle arbustes taillés avec soin, plates-bandes sinueuses, bordures de buis et massifs de vivaces, organisés de manière à offrir un équilibre visuel harmonieux.

Une seconde rencontre a eu lieu à son domicile, au cours de laquelle il a remis à la chercheuse son texte, accompagné de photographies retraçant l'évolution de son jardin au fil des années. À cette occasion, il lui a fait visiter son atelier de menuiserie, où il réalise de nombreuses créations en bois. L'agencement méticuleux de cet espace reflète la même précision que dans son jardin. Dans un moment plus personnel, il a aussi évoqué la perte récente de deux proches, laissant entrevoir combien le jardin constitue pour lui un lieu de refuge et de ressourcement.

##### *Contexte personnel et relationnel de la passion du jardinage*

M. Fleur, un homme dans la soixantaine, dirige une entreprise immobilière. Marié et père de famille, il consacre une grande partie de son temps libre au jardinage, qui occupe une place importante dans son quotidien. Cette passion, présente depuis de nombreuses années, s'exprime à travers la recherche d'un agencement paysager qui reflète à la fois ses goûts et sa vision.

Il apprécie l'originalité et aime parcourir différentes villes à la recherche de plantes rares ou d'arbustes de collection. S'il reconnaît avoir commis des erreurs à ses débuts, il les considère aujourd'hui comme des étapes formatrices, affirmant se sentir désormais plus sûr de ses choix. Il insiste sur l'importance d'anticiper le développement futur des plantes et de trouver un compromis entre beauté et fonctionnalité.

La conception et l'entretien de son jardin sont des activités qu'il préfère réaliser seul, afin de garder un contrôle total sur chaque étape. Même face aux intempéries qui abîment ses aménagements, il voit une opportunité de réinventer l'espace. Un carnet, toujours à portée de main, lui permet de noter ses idées au gré des promenades ou des moments de repos.

Conscient des limites physiques que l'âge impose, il évoque parfois les maux de dos qui compliquent certaines tâches, tout en nourrissant le rêve d'un jardin plus vaste s'il disposait de l'énergie de sa jeunesse. Ces aspirations cohabitent avec le plaisir qu'il prend dans l'amélioration constante de ce qu'il possède déjà. Enfin, il aime partager sa passion avec ceux qui s'y intéressent, notamment les passants qui l'interpellent en admirant son jardin.

### *Caractéristiques du discours*

M. Fleur a choisi de rédiger sa contribution plutôt que de participer à un entretien enregistré, expliquant que l'écrit lui permettait de mieux organiser ses idées. Ce choix reflète une volonté de structuration et de contrôle, en cohérence avec l'importance qu'il accorde à l'ordre et à la précision dans son jardin.

Son récit écrit, rédigé dans un français clair et soigné, se concentre sur la description de son jardin et sur sa manière de concevoir le jardinage, laissant volontairement en retrait l'origine de sa passion. Le style alterne entre phrases à la première personne et formulations à la troisième, créant une oscillation entre implication personnelle et mise à distance.

Par rapport à un entretien oral, cette forme écrite confère au discours une grande cohérence et limite les digressions. Elle atténue aussi l'expression spontanée d'émotions, au profit d'une présentation réfléchie et construite. Là où la parole aurait pu révéler des hésitations, des silences ou des nuances affectives, le texte met en avant une pensée organisée et un regard rétrospectif. Cette différence donne à son récit une

tonalité plus posée, où la passion se manifeste davantage par le soin des formulations et par des expressions choisies, comme « l'agencement paysagé de mes rêves » ou son « besoin constant de se remettre en question ». Ces formules traduisent un investissement passionné, où le jardin apparaît à la fois comme un projet esthétique, un espace d'expression personnelle et un lieu de ressourcement

### *Thèmes principaux*

Les thèmes qui traversent le récit de M. Fleur sont : l'élan créatif, la recherche d'équilibre, les limites et le désir d'expansion, ainsi que le partage.

L'élan créatif. Pour M. Fleur, le jardinage est avant tout un moteur d'imagination et de vitalité. Il le décrit comme une activité qui stimule son esprit et relègue au second plan les soucis quotidiens : « Le fait de se mettre en mode création relègue au second plan tous les problèmes de la vie quotidienne. Une décharge d'adrénaline se produit, et le cerveau se positionne en mode recherche de ce qui doit être amélioré pour atteindre l'agencement paysagé de mes rêves. »

Dans ce mouvement, le jardin devient un projet toujours en construction, un « tableau » qu'il enrichit au fil des saisons. Chaque amélioration, chaque ajout de plante ou de décoration est perçu comme une étape vers une œuvre plus harmonieuse. L'élan créatif se prolonge en dehors du jardin : il note ses idées dans un carnet qu'il garde à portée de main, signe que la réflexion et l'imagination accompagnent son quotidien.

Cet investissement est aussi porteur d'apaisement : « Cette passion s'est révélée être un refuge de paix et un petit baume sur mon immense blessure. » Le jardin constitue ainsi un lieu où la création et la réparation s'articulent.

La recherche d'équilibre. Le jardin de M. Fleur est pensé comme un espace où beauté et fonctionnalité doivent coexister. Il insiste sur la nécessité de trouver un compromis entre originalité, esthétisme et praticité. Dans ce cadre, il choisit avec soin ses plantes, souvent rares ou de collection, en tenant compte de leur potentiel visuel mais aussi de leur développement futur. Avec l'expérience, il dit privilégier des espèces qui demandent moins d'entretien, afin que son plaisir demeure durable malgré les contraintes du

temps. L'équilibre recherché n'est donc pas seulement esthétique : il vise aussi un jardin « facile à vivre », capable d'évoluer sans devenir trop exigeant physiquement.

Limites et désir d'expansion. Avec franchise, M. Fleur reconnaît que ses capacités physiques ne sont plus les mêmes qu'autrefois. Il évoque ses maux de dos, qui compliquent certaines tâches, mais continue d'imaginer ce que pourrait être son jardin s'il disposait encore de l'énergie de sa jeunesse : « J'imagine souvent ce que serait mon jardin si je possédais le double ou le triple de ma superficie avec en prime l'énergie que j'avais à 25 ans. »

Cet écart entre ce qu'il peut réaliser et ce qu'il rêve nourrit à la fois une forme de nostalgie et un élan créatif. Ses projets s'adaptent aux contraintes, mais gardent toujours une dimension ambitieuse. Ainsi, le jardin demeure une œuvre en mouvement, sans cesse réinventée malgré les limites imposées par l'âge.

Le partage. Même si M. Fleur cultive et entretient principalement son jardin seul, il aime en partager le fruit avec ceux qui l'entourent. Il offre volontiers des plantes à ses voisins et à ses proches, et surtout aux enfants de l'école voisine qui, amusés et admiratifs, l'ont surnommé affectueusement « M. Fleur ». Ces gestes de transmission renforcent son identité de passionné et nourrissent une reconnaissance sociale à laquelle il est sensible. Il souligne que donner une plante ou un conseil de jardinage lui procure une satisfaction particulière, comme un prolongement naturel de son investissement. Lors de sa rencontre avec la chercheuse, il a offert une plante, signe concret de ce désir de partage et de transmission, au-delà des mots.

En somme, le récit de M. Fleur met en lumière un rapport au jardin marqué par la créativité, la rigueur et la générosité. Entre recherche esthétique, adaptation aux contraintes et gestes de partage, son univers paysager apparaît comme une œuvre toujours en mouvement, à la fois personnelle et ouverte aux autres.

La figure 4.1.5 présente une synthèse de la passion jardinière de M. Fleur. Autour du noyau central apparaissent les thèmes suivants : refuge-baume, jardin paysagé, partage, hémérocalle, décharge d'adrénaline et recherche d'équilibre. L'ensemble met en évidence un rapport au jardin orienté par la créativité, l'expression de soi et la recherche de stabilité.

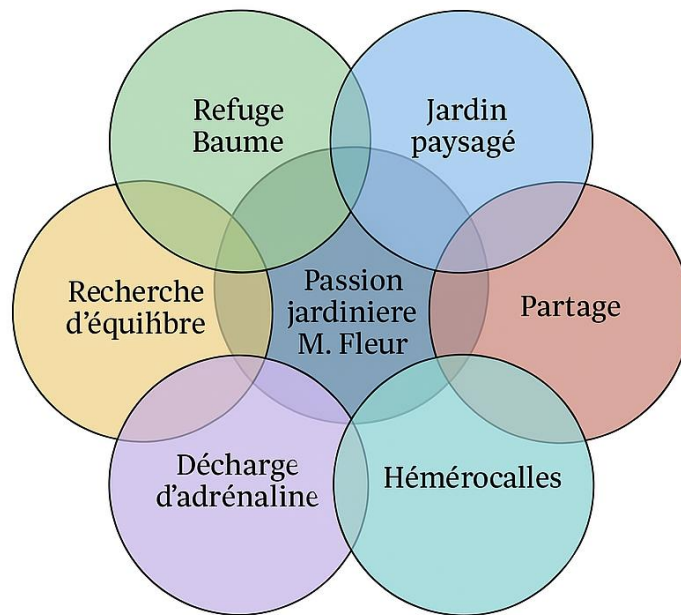


Figure 0.1.4 Passion jardinière de M.Fleur

Tableau 0.1 Récapitulatif de thèmes principaux

| Participant-e | Thèmes principaux                                                                         | Caractéristiques du Jardin                                                                                        |
|---------------|-------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| M.G.          | Héritages et influences tensions familiales, pertes et reconstructions                    | Jardin anglais/ au chalet familial, reconstruction                                                                |
| Rose          | Besoin de verdure, pratiques horticoles et jardin intérieur, différences culturelles      | Jardin en zones (ornemental + tropical), jardin intérieur/ dense, compostage                                      |
| Jasmine       | Parcours et passion, bien-être quotidien, et lien à la nature.                            | Jardin intérieur, plantes qui bougent / souhait d'un jardin extérieur                                             |
| Lyse          | Racines rurales, transmission, et jardin comme espace vivant.                             | Jardin campagnard/ urbain créant campagne, mélange semi-sauvage/ornemental, recyclage, compostage                 |
| M. Fleur      | L'élan créatif, la recherche d'équilibre, les limites et le désir d'expansion, le partage | Jardin paysager/ harmonieux (arbustes, vivaces, bordures, plantes rares), atelier de menuiserie intégré au projet |

## 4.2 Analyse transversale

Les résultats de l'analyse transversale sont présentés selon les rubriques suivantes :

### \* Aspects identitaires liés à la passion du jardinage : En quête identitaire

- S'approprier l'identité de passionné·e
- Expression de l'identité à travers les plantes et le style de jardin
- Ancrage identitaire

### \* Aspects relationnels liés à la passion du jardinage et du jardin : En quête de lien et de connexion

- Connexion au végétal
- Filiations et héritages
- Médiations sociales et collectives

### \* Les fonctions du jardin

- Fonction interrelationnelle
- Fonction identitaire
- Fonction protectrice
- Fonction créative

### \* La passion du jardinage : Intensité, ambivalence et dynamiques inconscientes

- Tentative de réparation de soi
- Intensité affective et ambivalence
- Héritages, filiations et substitution
- Manque et relance

#### 4.2.1 Aspects identitaires liés à la passion du jardinage : En quête identitaire

Pour les participant·e·s, la passion du jardinage ne se limite pas à une activité plaisante : elle s'inscrit aussi dans une dynamique identitaire centrale. Se présenter comme « passionné·e de jardinage » apparaît comme une manière de se définir et de s'affirmer, parfois en continuité avec des expériences antérieures, parfois en rupture ou en recomposition. Le jardin semble offrir un espace où l'identité peut s'exprimer, se protéger et se valoriser, que ce soit à travers les styles choisis et les plantes investies. Dans certains cas, cette l'identité jardinière peut même agir en contrepoids à des identités vécues comme plus fragiles ou stigmatisées, comme pour Jasmine, M.G et Rose, en ouvrant un espace où peuvent s'élaborer reconnaissance et valorisation de soi.

##### 4.2.1.1 S'approprier l'identité de passionné·e.

Ce thème explore la manière dont les participant·e·s disent et vivent leur appartenance à l'identité de passionné·e du jardinage. Pour certain·e·s, cette identité apparaît comme une évidence, énoncée d'emblée et sans hésitation ; pour d'autres, elle s'exprime de manière plus fragile, hésitante, voire ambivalente.

Ce thème regroupe trois sous-thèmes :

- Identification facile vs. Identification complexe
- Dimension créative et esthétique de la passion jardinière
- Posture et sensibilité écologique

### *Identification facile vs. identification complexe*

L'identité de « passionné-e » de jardinage ne s'énonce pas de la même manière chez les participant-e-s. Pour certain-e-s, elle va de soi, inscrite dans une continuité évidente ; pour d'autres, elle apparaît plus complexe et demande des détours pour être assumée pleinement.

Rose ouvre l'entretien par une affirmation pleine, où la passion est inscrite d'emblée dans une continuité biographique :

Bon, j'ai toujours été passionnée pour le jardinage dès mon plus jeune âge. J'ai vécu dans un pays tropical où quand j'étais très jeune donc j'ai eu la chance d'être entourée de verdure et des plantes. Euh, et la saison était toujours, ben la température était clémente à longueur d'année. Donc, ça m'a permis, même en étant toute p'tite, de d'être tout le temps à l'extérieur euh puis, d'explorer.

L'usage du terme toujours installe une continuité biographique. Ce choix lexical sert à présenter la passion comme une évidence inscrite dès l'origine. Son identité de passionnée s'appuie sur un contexte naturel et culturel légitimant. On est ici dans un acte illocutoire d'auto-affirmation. Cela traduit un enracinement précoce de la passion, vécue comme « toujours déjà là », et en continuité à son identité d'immigrante.

Chez M. Fleur, l'identité passionnée se formule comme une proclamation répétée, qui agit presque comme un sceau d'auto-reconnaissance : « Le passionné que je suis n'a pas besoin de courage. La passionné que je suis ...»

Son récit utilise la répétition au présent comme un acte performatif qui renforce son identité de jardinière. Si la répétition peut suggérer une certaine fragilité par le besoin de proclamer, elle peut aussi être vue comme un rituel qui donne solidité et continuité à cette identité. Comme nous l'avons vu, l'investissement quotidien et presque obsessionnel dans son jardin montre une passion durable qui structure sa vie. Le fait de ne pas s'appuyer sur des modèles ou des références externes (absence des origines de sa passion, revues, tendances) traduit une recherche d'originalité et une posture d'auto-crédation. Ainsi, son identité se construit dans une dialectique entre affirmation performative (par le récit et la répétition), pratique

quasi obsessionnelle (comme moteur structurant), et originalité revendiquée (refus des influences externes, auto-positionnement comme artiste).

M.G., quant à lui, aborde son rapport au terme avec réserve, en marquant une distance prudente : « Oui, euhh, ce n'est pas quelque chose que je décrirais comme une passion spontanément là... mais euhhh, j'ai remarqué qu'il y avait un code qui me correspondait là quand on parle de passionnés de jardinage ».

L'énoncé de M.G. commence par un « Oui, euh », qui retarde l'affirmation et crée une distance. La phrase se reformule aussitôt (« mais euhhh »), ouvrant un espace d'ambivalence. Pragmatique : la reformulation et les hésitations signalent une difficulté à s'approprier le terme. Psychanalytique : l'appui sur un « code » extérieur traduit une dépendance au discours social pour se définir, comme si l'identité ne pouvait être assumée pleinement qu'à travers le regard collectif qui légitime cette identité. Cette dépendance à l'égard de référents extérieurs peut être comprise en lien avec son histoire personnelle : son parcours de coming out et le manque de reconnaissance paternelle viennent complexifier l'appropriation d'une identité passionnée, qui semble devoir être soutenue de l'extérieur pour trouver plus consistance.

Pour Jasmine, l'appropriation identitaire apparaît comme une conquête progressive après une grande dépression :

C'est le premier sentiment de gratitude que j'ai réussi à avoir, c'était mes plantes. Pis ben.... éventuellement je me suis dite : " Mon Dieu, j'ai fini par me trouver une passion. J'ai fini par découvrir quelque chose qui m'allumait vraiment Je pensais vraiment que je ne pourrais jamais avoir de passion, rien. Mais à un moment donné, j'étais rendue la spécialiste des plantes.

Pour Jasmine, l'appropriation identitaire s'inscrit dans une dynamique de conquête progressive à la suite d'une période dépressive marquée par le vide et la perte de désir. L'ouverture de son récit par le sentiment de gratitude situe la passion jardinière comme une expérience fondatrice, vécue comme une révélation. Contrairement à Rose, pour qui la passion semble toujours déjà présente, ou à M.G., qui peine à s'approprier le terme de façon spontanée, Jasmine inscrit son rapport au jardinage dans une temporalité de rupture : un « avant » de l'absence de passion et un « après » où le jardin devient source de vitalité. La répétition insistante de l'expression « j'ai fini par » met en scène l'effort, le travail de traversée et

l'aboutissement d'une quête identitaire. Le passage de l'expérience du « rien » à la reconnaissance de soi comme « spécialiste des plantes » marque un mouvement de revalorisation où la passion se transforme en ressource réparatrice et en appui narcissique. L'engagement dans une formation en horticulture vient consolider cette reconstruction, en conférant à cette passion une reconnaissance sociale et professionnelle qui légitime son identité de passionnée.

Enfin, Lyse associe son rapport au jardin à une continuité ancienne, mais tempère aussitôt son propos par une modestie affichée :

La passion, je l'ai commencée toute jeune euh, on peut dire. Moi j'ai un jardin. Un grand jardin, euh, on peut dire... 200 mètres (?). Très très très grand. Et... quand on arrivait de l'école, on ne jouait pas avec nos jouets, on n'en avait pas beaucoup. Fallait aller dans le jardin, enlever les mauvaises herbes, ou ramasser et cueillir les fraises, ou ramasser les haricots. Donc, il fallait aider. On aidait à la maison. Je viens de la campagne.

Puis ensuite, elle souligne : « Mais je n'ai pas une serre comme un vrai jardinier... Moi je suis débutante. »

Elle commence par une affirmation de long terme : « la passion, je l'ai commencée toute jeune », qui situe son expérience dans la durée et la mémoire biographique. Cependant, cette affirmation est immédiatement tempérée par une modestie affichée, notamment lorsqu'elle se qualifie de « débutante » et compare son jardin à celui d'un « vrai jardinier ». Cette atténuation introduit une ambivalence entre fierté et humilité, reflétant un rapport au jardinage qui n'est pas seulement passionnel, mais aussi lié à des pratiques domestiques et collectives, héritées d'un cadre rural où le jardinage constituait avant tout un travail nécessaire et une contribution familiale. Ainsi, pour Lyse, la passion jardinière se déploie dans un équilibre subtil entre continuité biographique, plaisir personnel et modestie pragmatique, offrant une forme de passion discrète et ordinaire, ancrée dans le quotidien plutôt que dans la proclamation identitaire.

Pour certain·e·s, l'identité passionnée se construit de façon plus complexe. Chez M.G., l'hésitation et la référence à un « code » extérieur montrent une identification médiatisée par le regard social, plus fragile qu'évidente. Jasmine, de son côté, situe sa passion dans un avant/après : elle passe une sorte de vide identitaire à une découverte progressive qui a valeur de réparation. Ces deux parcours – ambivalence et conquête réparatrice – contrastent avec les affirmations plus directes de Rose et de M. Fleur.

L'identité passionnée n'est pas uniforme. Elle peut être vécue comme une évidence héritée, proclamée pour se renforcer, conquise après un moment de fragilité, ou tempérée par retenue. Le langage utilisé des participant·e·s — répétitions, hésitations, atténuations, proclamations — n'est pas anodin : il façonne autant qu'il exprime l'identité. Sur le plan psychique, ces différences révèlent des manières singulières de soutenir son identité : continuité originaire (Rose), réassurance narcissique (M. Fleur), appui sur le regard social (M.G), réparation d'un manque (Jasmine) ou humilité défensive (Lyse).

Le jardinage apparaît ainsi comme un espace où chacun·e construit son identité de passionné·e, mais selon des voies très différentes — certaines franches, d'autres prudentes ou plus complexes.

### *Dimension créative et esthétique de la passion jardinière*

Chez plusieurs participant·e·s, le jardin apparaît comme un espace de création, un prolongement de soi dans un registre esthétique ou artistique. La mise en mots et en images de cette dimension varie : chez certain·e·s, elle est revendiquée explicitement comme une identité artistique ; chez d'autres, elle s'exprime plus discrètement, à travers des gestes, une sensibilité ou une recherche contemplative.

M.G. relie directement son rapport au jardin à son parcours en arts visuels : « Ben moi c'est plus un projet euh... Ben moi... moi j'ai étudié en art visuel là, à l'université, fait que moi, c'est plus un projet euh... artistique, mais euh, en même temps, c'est vivant hein ! »

Ici, le mot « projet » inscrit le jardin dans un registre créatif, en continuité avec une identité déjà constituée. L'hésitation « ben », « euh » montre une recherche de précision, comme si l'attribution « artistique » devait être validée. Le contraste entre l'« artistique » et le « vivant » marque la singularité du jardin : il n'est pas une œuvre figée, mais une création mouvante qui échappe au contrôle total.

Lyse, pour sa part, ne revendique pas le terme d'artiste, mais ses gestes en témoignent :

Avec la nature on peut trouver de tout. On peut prendre la feuille et la mettre sous le papier, frotter... On appelle ça le frottis. [...] Ou je prends une petite bouture, j'applique du médium acrylique... la plante n'est plus bonne, mais je peux la coller dans mon dessin, dans mon œuvre. [...] Je veux que ce soit une petite, des morceaux, pas une grande plante gigantesque.

Son discours privilégie le registre concret (« prendre », « frotter », « coller »). Elle parle de « petites » choses, de « morceaux », ce qui exprime une créativité humble, ancrée dans la matérialité. Plutôt que de se nommer « artiste », elle laisse ses pratiques l'exprimer : bricolage, réutilisation, hybridation entre art et végétal.

M. Fleur affirme avec force une identité créatrice :

Le fait de se mettre en mode création relègue au second plan tous les problèmes de la vie quotidienne. Une décharge d'adrénaline se produit, et le cerveau se positionne en mode recherche de ce qui doit être amélioré pour atteindre l'agencement paysagé de mes rêves.

Les termes « création », « tableau », « paysage de rêve » montrent une posture de « maître » d'un tableau vivant. Le registre physiologique (« adrénaline ») et intellectuel (« cerveau ») souligne la concentration intense de l'acte créatif. Contrairement à Lyse, qui préfère la modestie et le fragment, M. Fleur revendique l'harmonie esthétique comme idéal à atteindre, consolidant une identité d'artiste-jardinier.

Jasmine décrit son jardin comme une œuvre vivante, mais dans un registre relationnel et sensible :

Ben c'est ça. C'est de prendre soin de cette création-là. C'est un peu comme de l'art. Ben c'est de l'art vivant. Pis en prendre soin. Garder ça beau. C'est aussi une communion un peu. C'est sûr qu'il y a un intérêt esthétique. Je trouve ça très joli. J'ai toujours été quelqu'un qui aime beaucoup l'esthétique aussi, ça c'est certain. Y'a... y'a quelque chose là-dedans.

L'usage du comparatif (« un peu comme de l'art ») puis de l'affirmation (« c'est de l'art vivant ») traduit un mouvement d'appropriation progressive. L'esthétique s'associe ici au soin et à la communion, plus qu'à la maîtrise. Jasmine insiste sur la beauté et l'esthétique, mais aussi sur une relation sensible et quasi spirituelle au jardin.

Rose, enfin, parle de son jardin comme d'un lieu de contemplation : « Je veux un jardin de contemplation mais en respect avec la nature. »

Le verbe « je veux » exprime une volonté claire, mais la qualification esthétique passe par la « contemplation », plus intérieure que revendicative. L'ajout « en respect avec la nature » introduit une limite éthique : la recherche de beauté ne doit pas écraser l'autonomie du végétal. Chez Rose, l'esthétique devient une modalité de symbolisation et de rêverie, plus intériorisée qu'exposée.

Ainsi, le jardin devient pour chacun-e une scène créative singulière, oscillant entre revendication d'une identité artistique, bricolage modeste, communion sensible et expérience contemplative. Cette dimension créative et esthétique, même si elle prend des formes contrastées, semble contribuer à enrichir l'identité de passionné-e : elle permet de se dire comme créateur ou créatrice, d'exprimer sa singularité.

### *Posture et sensibilité écologique*

Chez plusieurs participant-e-s, la passion jardinière s'accompagne d'une sensibilité écologique, moins affirmée comme identité centrale que vécue comme une posture ou une éthique relationnelle envers le monde végétal. Cette dimension traverse les expériences de participant.e.s de manière variée.

Lyse illustre une écologie incarnée dans les gestes quotidiens : compost qualifié « d'or noir », récupération d'eau, émerveillement devant la germination imprévue. Ses pratiques traduisent une posture de soin et de réparation, humble et créative, qui valorise la continuité de la vie.

Euh, et qu'est-ce qui est bien aussi, je fais mon composte. Donc euh, moi j'appelle ça, c'est de l'or noir. Et l'autre jour, j'ai ouvert le couvercle et: "Surprise!" Les petits grains de tomates, ils avaient germé, comme si j'avais une serre. J'avais des bébés plantes... dans le composte. J'en

ai quelques-unes que j'ai récupérées, pis j'ai mis dans des petits pots. J'ai dit: "Ben ah!". Il y avait encore de la vie. Ben moi j'dis, qu'est-ce qui est bien, c'est de récupérer l'eau. [...] Moi je récupère l'eau de pluie. J'en ai beaucoup aujourd'hui parce que j'ai laissé les pots de vitre de crème glacée Coaticook. Je les ai laissés dehors et (ils) y'ont poussé.

Rose situe davantage son rapport écologique dans une responsabilité collective et symbolique. Elle évoque la nécessité de transmettre aux jeunes une conscience du vivant, en donnant par exemple « une p'tite plante », tout en exprimant l'angoisse liée aux destructions écologiques. Chez elle, la posture écologique s'ancre dans l'appartenance à la nature et dans une mission éducative. Voici un extrait révélateur de sa posture :

Quand on arrive dans un une place tout le monde j'sais pas si on on n'a pas besoin d'avoir une âme de jardinier mais on peut s'extasier devant la levée du soleil, la mer, la nature, c'est nous. C'est notre responsabilité de de de parler aux jeunes, de donner une p'tite plante puis faire comprendre que si on n'a pas on est de des êtres naturels (rire)...C'est l'Amazonie qui est en train de se détruire et que le monde ben. On ne rentrera pas là-dedans, c'est un côté plus politique.

Dans cet extrait, les hésitations et les répétitions (« de de de », « on on »), (« ben », « j'sais pas ») traduit une parole spontanée, affectivement investie, qui cherche à dire une conviction profonde. Le lexique de l'extase et du partage : « s'extasier devant la levée du soleil, la mer, la nature » dénote encore un registre esthétique et émotionnel, qui rapproche le rapport écologique d'une expérience sensible et quasi spirituelle. L'emploi répété du pronom « on » situe la responsabilité écologique dans un cadre partagé et non individuel, en faisant de l'humain un sujet collectif. L'affirmation « c'est nous » exprime une identification à la nature, comme si l'humain et le vivant formaient un même corps. Cette fusion symbolique peut soutenir une identité écologique fondée sur l'appartenance.

Comme chez Lyse, l'écologie passe par une pédagogie incarnée, où le geste simple devient support de conscience écologique : « donner une p'tite plante » aux jeunes fonctionne comme un acte symbolique de passage et de continuité, réparant le risque de rupture entre générations et nature. Rose reconnaît les destructions écologiques (« l'Amazonie est en train de se détruire »), mais se retient d'entrer dans ce registre (« on ne rentrera pas là-dedans »). Cela peut être lu comme un mécanisme défensif : préserver

l'espace de contemplation et de responsabilité intime, sans être débordée par l'angoisse liée au désastre global.

À différence de l'identité écologique de Lyse qui s'ancre dans le faire quotidien et la pédagogie pratique. Celle de Rose semble se construire davantage dans une posture de responsabilité collective et symbolique, où l'écologie est vécue comme appartenance et comme mission de transmission, en tension avec l'angoisse politique.

M.G. adopte une position critique et normative : il valorise la transmission intergénérationnelle, dénonce la logique consumériste et insiste sur le choix d'espèces indigènes, perçues comme plus authentiques et « sensées ». Sa posture écologique prend ainsi la forme d'un discours de continuité et d'enracinement, en opposition à la superficialité des modes de consommation.

Les gens maintenant ils magasinent les chalets. Ils ne gardent pas leurs chalets si longtemps que ça, ils ne transmettent pas ça de générations en générations. Ils se magasinent un chalet pour expérimenter la vie de chalet. Mais ce n'est pas comme euh... j'suis allé à Winnipeg dernièrement pis, à Winnipeg, les chalets-là, ça marche. Il n'y a plus grand monde à Winnipeg l'été. Sont tous à leur chalet. Il y a des lacs à plus finir là-bas. Pis euh, ils ont tous un chalet au bord du lac, pis c'est des chalets d'été comme ça là.

Il ajoute aussi : « Je préfère les espèces indigènes... ça a plus de sens... ».

Ici, le discours se construit sur un contraste entre une consommation perçue comme superficielle (« expérimenter la vie de chalet ») et un modèle plus stable et authentique. Le choix des mots « garder », « transmettre », « sens » installe une hiérarchie : ce qui est porteur de continuité (héritage, espèces indigènes) est valorisé, tandis que ce qui relève du passage ou de l'artifice est disqualifié. Le contraste entre espèces indigènes et autres végétaux peut se lire ici comme une quête de ce qui est « vrai » et « sensé ». Le choix de l'« indigène » peut aussi être lu comme une volonté de respecter la logique propre du territoire, d'habiter la nature sans la forcer. Cela suggère une sensibilité écologique structurée par la reconnaissance des limites et la recherche d'une harmonie entre le sujet et son milieu.

La critique de la logique consumériste (« magasiner un chalet »), peut se lire en écho à l'expérience familiale de la vente du chalet, et comprise comme l'expression d'une inquiétude face à la rupture des

transmissions intergénérationnelles. L'écologie est ici associée à une valeur de continuité et d'enracinement.

Jasmine exprime une sensibilité écologique : d'un côté, elle critique le contrôle esthétique imposé aux plantes, qu'elle trouve « un peu laid », et de l'autre elle met en avant le soin, la communion et le contact sensible avec la terre. Son discours traduit une tension entre désir de maîtrise et ouverture au vivant, qu'elle résout dans une posture de relation et de ressenti. Elle explique :

On veut toujours des agencements de couleurs... au point où des fois je trouve que c'est un peu laid ce qu'on fait. Parce qu'on veut tellement tout contrôler... qu'on fait des mélanges de variétés de plantes, exotiques et non exotiques, pis je trouve ça étrange, juste parce que les couleurs... On ne se porte pas aux détails. (Rire) J pense que c'est un peu un compromis entre notre tendance à vouloir tout contrôler pis, notre besoin d'avoir de la nature autour de nous. Euh... sinon, le jardinage... Ben c'est ça. C'est de prendre soin de cette création-là. C'est un peu comme de l'art. Ben c'est de l'art vivant. Pis en prendre soin. Garder ça beau. C'est aussi une communion un peu. J pense qu'il y a quelque chose avec le fait d'avoir les mains dans la terre. Il y a des gens qui disent qu'il y a des échanges d'énergie qui se font. J'en ai aucune idée. Je... ça s'peut!

Jasmine reconnaît le désir de maîtriser la nature par l'agencement esthétique, mais en souligne l'échec « un peu laid ». Elle déplace ensuite son discours vers le registre du soin et de la communion, comme pour rétablir une relation plus authentique au vivant. Cette tension peut être comprise comme une lutte entre narcissisme de maîtrise et altérité du végétal. Le registre sensible et relationnel apparaît encore ici de manière explicite: « prendre soin », « communion », « les mains dans la terre », « échanges d'énergie ». Ce qui relie la nature à l'expérience au ressenti ancrant l'écologie dans le corps et dans une ouverture au non-savoir. Ainsi, Jasmine semble construire une identité écologique marquée par une ambivalence entre contrôle et lâcher-prise, mais orientée vers une posture de communion et de soin. Là où Lyse insiste sur les gestes concrets et où M.G. défend la continuité et l'authenticité, Jasmine met en avant une écologie sensible, incarnée et relationnelle, où le jardin est autant vécu comme œuvre que comme partenaire vivant. Rappelons que Jasmine se définit elle-même comme étant une personne hypersensible.

Chez M. Fleur, la dimension écologique apparaît plus secondaire : son discours se concentre surtout sur la dimension esthétique et artistique du jardin.

En somme, la posture écologie n'apparaît pas comme une identité constituée en soi, mais comme une sensibilité située, exprimée à travers des gestes, des critiques ou des postures symboliques. Le jardin devient ainsi, pour certain·e·s, un espace où l'écologie se vit avant tout comme pratique quotidienne, transmission, responsabilité ou communion sensible.

#### 4.2.1.2 L'expression de l'identité à travers les plantes et le style de jardin

Chez les participant·e·s, l'identité se révèle aussi à travers ce qu'ils choisissent de planter et la manière dont ils aménagent leur jardin. Les plantes sélectionnées ne sont jamais neutres : elles évoquent des souvenirs d'enfance, rappellent des figures familiales, ou traduisent des préférences affectives très marquées. Certaines espèces deviennent ainsi emblématiques d'un parcours ou d'une appartenance, comme une orchidée patiemment cultivée, un légume associé au jardin familial, ou encore des fleurs vivaces dont la fidélité au fil des années renvoie à une forme de continuité personnelle.

De la même manière, le style de jardin adopté — qu'il s'agisse d'un espace champêtre inspiré de la campagne d'origine, d'une mise en scène esthétique pensée comme une œuvre, ou encore d'un assemblage plus spontané et expérimental — reflète des dimensions identitaires profondes. Il exprime un rapport singulier à la nature, une sensibilité artistique ou une recherche d'équilibre de vie.

Dans ce qui suit, nous aborderons ce thème de l'expression de l'identité à travers deux aspects étroitement liés : le choix des plantes et le style de jardin.

##### *Le choix de plantes*

Rose évoque sa collection de plantes tropicales « bananier, caféier, oranger, pamplemoussier, papaye, avocatier », explicitement liées à ses souvenirs d'enfance : « les plantes qui ont bercé mon enfance ». Les

plantes deviennent ainsi supports d'une mémoire affective et d'un ancrage identitaire. Elle souligne ensuite « il me manquait des plantes tropicales ». Ce choix des espèces peut traduire une tentative de combler un vide lié à la migration et au décalage climatique. Les plantes deviennent une scène de réparation, où l'absence est partiellement comblée par l'importation et la culture de l'ailleurs.

Le choix des plantes semble fonctionner comme un miroir identitaire. Son attachement aux espèces tropicales (bananier, caféier, papayer, avocatier, oranger, pamplemoussier, cocotier, etc.) qu'elle possède renvoie explicitement à son enfance dans son pays d'origine. Elle dit : ce sont « les plantes qui ont bercé mon enfance ». Leur culture en sol québécois, malgré les contraintes climatiques, semble traduire une volonté de maintenir un lien vivant avec ses racines et de réparer l'absence créée par la migration : « il me manquait des plantes tropicales », exprime-t-elle.

Donc, j'ai commencé à collectionner euh commander de des graines d'un p'tit peu partout sur eBay, assez loin qu'en Thaïlande, un p'tit peu partout pour avoir ce qui les plantes qui ont bercés mon enfance (petit rire), si on peut dire.

Les plantes tropicales semblent ici incarner le lien entre pays d'origine et pays d'accueil, permettant de maintenir une continuité identitaire face à l'expérience migratoire. En parallèle, Rose dit valoriser aussi la végétation locale et les quatre saisons au Québec, qu'elle dit aimer. Son identité passionnée se tisse donc dans une hybridation : combiner les plantes d'ici avec celles de là-bas.

Chez Rose, l'identité à travers les plantes peut être comprise comme une reconstruction de soi par le végétal : hybridation des climats, collection comme mémoire, soin partagé comme transmission. Son jardin performe ainsi une identité migrante, enracinée dans la passion et soutenue par les plantes tropicales comme par les végétaux d'ici.

Comme pour Rose, Chez Lyse, les plantes semblent constituer la trame d'une identité profondément enracinée dans son enfance. Ses souvenirs se déclinent à travers une abondance végétale précise : « On mangeait les légumes qu'on avait du jardin... patates, carottes, tomates, concombres, haricots », « C'était 190 pieds de longueur... des grands champs de fraises », « À côté de ma maison, il y avait des grands champs de maïs ». À ces images nourricières s'ajoutent les souvenirs de cueillette de fleurs champêtres :

« J'allais cueillir des marguerites. J'allais cueillir des pissenlits. [...] On se faisait des petits bouquets de fleurs... même le trèfle... la fleur du trèfle. »

Ces évocations pourraient suggérer que les plantes constituent pour elle des empreintes identitaires, ancrées dans la mémoire corporelle et sensorielle du quotidien rural. L'insistance sur les dimensions comestibles et esthétiques du végétal semble témoigner d'une double filiation : d'un côté, la fonction nourricière du jardin familial, de l'autre, le plaisir simple de la beauté naturelle. Les plantes se présentent ainsi comme témoins de son histoire et comme repères d'un monde dans lequel elle continue de s'inscrire à travers sa passion actuelle pour le jardinage.

Pour sa part, M.G. évoque son attachement aux vivaces et aux orchidées, deux catégories de plantes qui semblent structurer son rapport au jardinage. Les vivaces, qu'il dit connaître en profondeur, « les vivaces j'ai pu... y'ont pu de secret pour moi », apparaissent comme des plantes de fidélité et de continuité. Elles se distinguent en creux des annuelles, qu'il rejette plus nettement : ce refus peut s'entendre comme une prise de distance avec une logique de consommation rapide, mais aussi comme une opposition à certaines pratiques héritées de sa famille, où les fleurs annuelles tenaient une place plus marquée. Le choix des vivaces devient alors, peut-être, un moyen de se situer par rapport à une histoire familiale, en traçant sa propre voie.

Les orchidées, quant à elles, ouvrent sur un autre registre : « Ça a pris 10 ans avant que ça fleurisse. Donc entretemps, ma passion elle s'est développée aussi. Elle est comme née en même temps. [...] Pis vers 28-30 là, j'ai commencé à être passionné pour vrai. »

Leur floraison différée est ici mise en parallèle avec la maturation de sa passion : « Elle est comme née en même temps ». On pourrait y voir une métaphore de son propre cheminement identitaire : une passion qui n'écloie pas immédiatement, mais qui se construit dans la patience et l'attente.

À ces choix s'ajoute la quête de plantes rares, qu'il souligne à travers des exemples précis : « J'suis pas tombé en amour avec la verge d'or [...] mais je sais qu'elle est très rare » ; « J'ai mis un semi de chêne, deux petits caryers [...] pis un katsura, un Cercidiphyllum japonicum ».

Dire « pas tombé en amour » tout en noter la rareté semble traduire une oscillation entre attachement affectif et reconnaissance intellectuelle, comme si la valeur des plantes pouvait aussi compenser un

manque de passion immédiate. La précision des noms latins renforce une identification par le savoir botanique, dévoilant un Moi passionné. Son langage, oscillant entre oralité familière et précision botanique, semble performer cette double appartenance : un passionné accessible mais aussi un connaisseur qui affirme sa singularité.

M.G. met en scène aussi un certain « dédoublement » : les orchidées appartiennent à sa vie urbaine (plantes d'intérieur), tandis que les vivaces évoquent davantage la campagne et le chalet. Les plantes semblent alors participer à l'expression d'une identité partagée entre deux univers, deux temporalités, deux styles de vie : « Pis j'avais aussi mes orchidées à la maison. Donc là ça c'est l'autre aspect, c'est comme un dédoublement. C'est la vie de la ville pis de la campagne. La vie de chalet ». Ainsi, le choix des vivaces et des orchidées chez M.G. peut se lire comme l'expression d'une identité passionnée qui s'ancre dans la continuité, la maturation et une certaine vérité, tout en intégrant une tension entre maîtrise et altérité, héritage et singularité.

Contrairement aux autres participant.e.s, le fait d'être appelé « M. Fleur » par certaines personnes agit comme un marqueur identitaire fort. Cette désignation par autrui crée une métonymie : il devient littéralement associé à la fleur. Ce surnom n'est pas choisi par lui-même mais semble attribué socialement, ce qui confirme son identité passionnée et reconnue dans son environnement. M. Fleur affirme aussi : « Ma passion se situe plus au niveau des arrangements paysagers qu'au niveau des plantes comme telles. »

Lors de la promenade avec la chercheuse, M. Fleur attire particulièrement l'attention sur ses hémérocailles, qu'il présente avec « un mélange de fierté et de sensibilité ». Dans ses gestes et ses commentaires, ces fleurs semblent occuper une place singulière dans son rapport au jardin. Leur floraison d'un seul jour peut être entendue comme une image de l'éphémère, de la fragilité et de la beauté fugace, mais aussi comme une manière de mettre en valeur l'intensité de l'instant présent. Le fait qu'il en partage plusieurs images avec la chercheuse laisse penser qu'elles revêtent pour lui une valeur symbolique particulière. Dans le contexte du deuil qu'il traverse, cette floraison brève pourrait résonner comme une expérience sensible de la fragilité de la vie, tout en permettant de la célébrer. Sans que cela soit dit explicitement, ces fleurs apparaissent ainsi comme un support où se croisent fierté, vulnérabilité et confrontation à la perte. Plus qu'une simple plante, l'hémérocalle peut être envisagée comme un support d'expression, un langage muet mais profondément expressif, par lequel se dit quelque chose de l'expérience intime de M. Fleur.

Chez Jasmine, l'identité se tisse dans le rapport aux plantes, perçues comme miroirs d'elle-même. Lorsqu'elle affirme : « J'ai des belles plantes. Je m'en occupe bien. Elles ne sont pas malades », elle semble se définir par la compétence et le soin. Mais au-delà de cette auto-affirmation, les plantes deviennent aussi reflet de son organisation intérieure, toujours à réajuster : « toujours en train de les réorganiser », dit-elle, suggérant une identité en construction, marquée par le mouvement plus que par la stabilité. Sa fascination pour les végétaux qui « bougent » l'amène à s'y identifier elle-même, comme une personne qui vit dans le mouvement, dans l'entre-deux entre ordre et désordre. Les relations différenciées qu'elle entretient avec ses plantes – « petites relations », « petites préférées » – traduisent une identité plurielle et nuancée. Enfin, le don simultané d'une plante malade et d'une autre en santé à la chercheuse, à la fin de l'entretien, illustre la complexité de cette identité passionnée : elle se dit à la fois dans la fragilité et dans la vitalité, dans la perte comme dans la continuité.

À travers leurs choix de plantes, les participant-e-s expriment des identités passionnées contrastées : hybridation migratoire (Rose), maturation patiente et quête de rareté (M.G.), intensité esthétique et fragilité (M. Fleur), continuité rurale (Lyse), mouvement et entre-deux relationnel (Jasmine). Les plantes apparaissent ainsi comme des supports identitaires où se rejouent mémoire, différence, transmission et modes singuliers de subjectivation.

### *Style de jardin*

Chez Rose, le jardin apparaît comme une projection spatiale de son identité hybride. Elle résume elle-même son style par une formule contrastée : « À l'extérieur, j'suis au Québec mais à l'intérieur j'suis dans un monde tropical », plaçant ainsi ses plantations au croisement de l'adaptation au pays d'accueil et de la fidélité au pays d'origine. L'extérieur, organisé en zones distinctes et ordonnées, exprime une identité intégrée au contexte québécois, alors que l'intérieur, saturé de verdure tropicale, fonctionne comme un cocon symbolique, une tentative de recréer la continuité avec l'enfance et le climat perdu. Le rituel saisonnier de déplacer les plantes à l'intérieur avant l'hiver semble traduire une lutte contre la perte, maintenant vivante la présence de l'ailleurs dans l'ici. Son style de jardin semble ainsi incarner une identité migrante faite d'hybridation : entre dedans et dehors, mémoire et adaptation, réparation et création. La

passion jardinière peut être vu comme un art de maintenir ensemble deux mondes et de donner forme à une appartenance à la fois enracinée et déplacée.

En contraste avec Rose, Jasmine ne qualifie pas son appartement de « jardin », réservant ce terme à l'extérieur : « Les jardins, ben euh... c'est plus extérieur dans ma tête. J'imagine qu'on pourrait en faire à l'intérieur, mais ce serait beaucoup de trouble. (Rires) ». Cette distinction pourrait indiquer que, pour elle, les plantes en intérieur relèvent davantage du soin quotidien que d'une véritable mise en scène jardinière. Lorsqu'elle confie : « J'aimerais beaucoup ça. J'ai très hâte d'avoir un jardin à moi », elle laisse entrevoir un désir de projection vers un espace futur, peut-être imaginé comme plus légitime ou complet que l'appartement. Le jardin semble alors rester en suspens, entre rêve et attente, comme un horizon identitaire non encore accompli.

Chez M.G., le style de jardin prend forme dans une tension entre héritages familiaux, influences culturelles et choix personnels. Il évoque d'abord les modèles transmis par ses grands-parents : « Ils voulaient des plates-bandes d'annuelles, du sable fin... La pelouse, c'est plus anglais. » Ce souvenir met en lumière un style marqué par la simplicité, la régularité et la recherche d'un ordre visible, associé à un imaginaire collectif du jardin québécois et à ses variations anglaises.

Pourtant, M.G. se dit attiré par une autre esthétique : « Je voyais les jardins de vivaces, le style de jardins anglais. À l'époque, je n'étais pas trop conscient de tout ça, mais je savais que je voulais que ça ressemble à ça. » Le désir d'un jardin de vivaces traduit une orientation vers la permanence, la diversité et la transformation saisonnière, en contraste avec l'éphémère des annuelles privilégiées dans sa famille. Le langage, « je savais que je voulais », souligne une volonté identitaire affirmée, même si elle n'était pas encore pleinement consciente.

Son discours fait aussi émerger la dimension genrée des pratiques : « Quand j'ai manifesté mon désir de jardiner, les hommes disaient : "Ben ça va te prendre un potager. Les hommes, ça fait pousser des légumes. Les fleurs, c'est pour des femmes." » Le choix du style ornemental, tourné vers les vivaces et les fleurs, peut alors se lire comme une transgression des attentes sociales, une manière de s'approprier une identité jardinière qui échappe aux assignations de genre.

Ainsi, le style de jardin de M.G. semble refléter à la fois une opposition à l'influence des modèles familiaux, l'attrait pour une esthétique anglaise idéalisée et une prise de position personnelle. Ainsi, choisir le jardin

anglais ne semble pas anodin : il devient le symbole d'une sorte d'émancipation identitaire, où la forme esthétique reflète une subjectivité qui se veut autonome, différenciée et affranchie des cadres normatifs.

L'identité jardinière de Lyse ne se construit pas uniquement autour des plantes cultivées, mais aussi à travers le style campagnard et relationnel qui marque son jardin urbain. Elle le décrit comme un espace de ressourcement : « Pour moi, c'est mon lieu de paix... C'est un peu ma campagne ici », ajoutant que « même s'il n'y a personne autour de moi, ben, j'ai les oiseaux là ». Le jardin semble donc fonctionner comme un substitut de la campagne perdue, un espace où se réinvente une continuité avec ses origines rurales et où la présence animale compense parfois l'absence humaine.

Ce style campagnard se manifeste également dans le recyclage créatif d'objets : « J'ai des vieilles chaises... c'est excellent pour mettre une plante dessus », « Je ramasse des vieilles tables, des vieux pots... je fais quelque chose. » Les observations confirment cette logique : contenants improvisés, cages suspendues pour nourrir les oiseaux, statuettes et objets d'art intégrés à l'espace. Ces choix ne paraissent pas relever uniquement de la décoration, mais exprimer une appartenance identitaire à un univers rustique et artistique à la fois, où l'esthétique bricolée devient langage.

Ainsi, le jardin de Lyse peut être lu comme un prolongement identitaire qui réunit campagne et ville, solitude et compagnonnage, recyclage et création. Il traduit une passion où l'acte de jardiner se conjugue avec celui d'habiter poétiquement son environnement quotidien.

Chez M. Fleur, l'identité jardinière semble s'exprimer moins par l'attachement aux plantes que par la manière de les organiser et de les agencer, comme nous l'avons vu. Il le dit clairement : « Ma passion se situe plus au niveau des arrangements paysagers ». Le jardin devant pour lui une toile finale, où chaque élément doit trouver sa juste place : « Je suis à la recherche constante d'un équilibre dans la disposition des arbustes, arbres, haies, roches de rocailles, plantes vivaces, annuelles ou bulbes et ce par couleur, par hauteur graduelle, le tout en respectant les contrastes imposés par la surabondance ou le manque d'ensoleillement et en fonction de la présence de ces arbres magnifiques qui constituent la trame de fond de la toile que j'ai imaginée au départ. »

Les observations de son jardin confirment ce rapport esthétique et compositionnel : arbustes taillés avec soin, plates-bandes sinueuses, bordures de buis, massifs de vivaces, tous disposés selon une logique de contraste et d'équilibre visuel. Plus qu'un simple espace de culture, le jardin s'apparente ici à une œuvre

paysagère, où rigueur et créativité s'articulent dans la recherche d'une harmonie globale et idéalisée. Cette conception suggère une identité passionnée orientée vers l'art du paysage, où la pratique jardinière se vit comme une activité créatrice, à mi-chemin entre discipline technique et expression artistique.

En somme, chez tous les participant·e·s, le jardin apparaît comme un support identitaire, mais les styles diffèrent. Rose compose un espace hybride entre extérieur québécois et intérieur tropical, prolongeant son identité migrante. Jasmine réserve le terme de « jardin » à l'extérieur, son style restant projeté vers un futur désiré. M.G. choisit le jardin anglais comme marque d'émancipation esthétique et de transgression des normes familiales et genrées. Lyse recrée un univers campagnard en ville grâce au bricolage et au recyclage, reliant mémoire rurale et créativité. M. Fleur, enfin, conçoit son jardin comme une toile paysagère rigoureusement équilibrée. Tous partagent l'idée du jardin comme expression de soi, mais chacun l'incarne selon une logique singulière : hybridation, projection, émancipation, continuité ou composition artistique.

#### 4.2.1.3 La passion du jardinage comme ancrage identitaire

La passion jardinière ne se limite pas à une activité agréable : elle semble constituer un socle identitaire, mobilisé de manière singulière selon les parcours de participant·e·s. Ce thème sera présenté à travers trois sous-thèmes :

- Continuité biographique et mémoire des origines
- Résilience face aux pertes et aux épreuves
- Protection et valorisation identitaire

##### *Continuité biographique et mémoire des origines*

Rose, Lyse et M.G. partagent une forte inscription de la passion dans la mémoire des origines.

Comme nous l'avons vu, Rose situe sa passion « depuis son plus jeune âge », en évoquant son enfance dans « les Antilles » ou « un pays tropical ». Le recours à ces termes génériques peut se comprendre comme une manière de préserver une appartenance symbolique tout en évitant d'exposer trop directement son pays d'origine. La continuité identitaire se construit ici par la reconstitution d'un monde tropical à travers son jardin intérieur tropical.

Chez Lyse, ce sont les souvenirs de la vie rurale qui nourrissent sa continuité : « On mangeait les légumes du jardin... patates, carottes, tomates, concombres, haricots. » Face au risque de perdre ce patrimoine végétal avec la vente de la maison familiale, son propre jardin devient un espace de compensation où elle maintient vivante cette filiation avec ses racines rurales.

M.G., de son côté, assure la continuité par le geste concret de transplantation de son jardin anglais après la vente du chalet familial : « J'y ai montré toutes les transplantations que j'avais faites de l'autre chalet [...]. Je me suis dit : "ça y'est, la transition est faite là." » Le geste de transplantation incarne une mémoire transportée, qui permet de traverser une rupture biographique et un deuil familial.

Ainsi, la continuité est une convergence forte, mais elle se décline différemment : par la reconstitution symbolique chez Rose, par la compensation et la réactivation chez Lyse, par le déplacement concret et fier des végétaux chez M.G.

### *Résilience face aux pertes et aux épreuves*

Au-delà des origines, la passion jardinière devient aussi un lieu d'affirmation au présent. Jasmine décrit la découverte de sa passion comme une véritable renaissance : « C'est le premier sentiment de gratitude que j'ai réussi à avoir, c'était mes plantes. » Après une période de grande dépression, le jardinage lui offre un point d'appui vital, une identité réparatrice qui réhabilite son estime de soi : « Je pensais vraiment que je ne pourrais jamais avoir de passion, rien. »

Chez Lyse, la passion fonctionne comme une manière de contrer l'image de la retraite associée à l'inactivité. « Je n'ai pas le temps de m'ennuyer », dit-elle, en soulignant ses activités de transmission avec

les enfants : « Je vais faire une animation dimanche avec la catéchèse, des petits de 10 ans. » Le jardinage lui permettant de se situer dans une identité encore active, tournée vers la créativité et la médiation.

Pour M.G., l'affirmation prend une forme plus réflexive. Le jardinage devient un espace où il peut négocier des héritages familiaux et des assignations sociales, jusqu'à parler d'un véritable « coming out du jardinage », faisant ainsi écho à son coming out. L'analogie suggère que son identité jardinière peut lui offrir une manière de se revendiquer, de se reconnaître et de se faire reconnaître.

Enfin, M. Fleur proclame son identité passionnée par des formulations répétées et performatives : « Le passionné que je suis n'a pas besoin de courage. » Le jardin, conçu comme une œuvre, lui permet d'incarner une identité de créateur exigeant où l'élan passionnel justifie l'effort et se traduit par une joie profonde, un véritable sentiment d'être heureux. Cet élan qu'il y déploie ne semble pas seulement source d'énergie, mais aussi de satisfaction narcissique et d'accomplissement symbolique : en se confrontant à la matière vivante du monde végétal, il semble éprouver la puissance de créer et de transformer, ce qui peut lui procurer un sentiment de cohérence et de vitalité. Le bonheur qu'il décrit ne renvoie pas tant à un plaisir immédiat qu'à l'expérience d'une unité retrouvée entre le désir, l'action et la forme, où la passion jardinière semble soutenir un sentiment d'existence pleine et justifiée.

### *Protection et valorisation identitaire*

La passion jardinière peut offrir un espace de reconnaissance, en protégeant plusieurs participant.é.s face à des fragilités ou stigmates.

Chez Rose, l'évocation d'une enfance dans « les Antilles » ou « un pays tropical », sans préciser davantage le pays d'origine, semble traduire une certaine prudence dans la manière de se dire. Le recours à des termes génériques pourrait permettre de préserver un sentiment d'appartenance tout en évitant une exposition trop directe de soi. Cette manière de nommer laisse entrevoir un mouvement de négociation identitaire, où l'origine se dit à distance, dans une forme de généralisation protectrice. Ce choix langagier paraît ainsi soutenir une continuité entre passé et présent, tout en modulant la charge affective liée à la perte ou à la différence.

Chez Jasmine, la passion ne se limite pas à une visée réparatrice : elle s'accompagne d'une quête de légitimité. Son inscription en horticulture – « Je viens de m'inscrire [...] c'est qu'il faut que j'aie l'information pour ma satisfaction personnelle » – semble traduire le désir de consolider son identité de jardinière à travers une reconnaissance institutionnelle. Ce geste peut être compris comme une tentative de donner consistance à une passion d'abord vécue sur le mode intime, en la faisant entrer dans un cadre plus structurant, où savoir et appartenance viennent soutenir la valeur de son engagement.

Comme évoqué précédemment, le ton du discours de Jasmine laisse transparaître une volonté de faire reconnaître l'importance du lien entre l'humain et la nature, perçu comme insuffisamment pris en compte par la psychologie. Cette attitude traduit un désir de légitimer son expérience personnelle, mais aussi de reconnaître dans sa passion une part de son identité. En cherchant à relier sa pratique à un savoir reconnu, Jasmine semble affirmer une place symbolique où sa passion devient à la fois source de bien-être, de savoir et de reconnaissance de soi.

Lyse, confrontée à la transition vers la retraite, semble s'appuyer sur sa passion pour contrer l'image d'inactivité souvent associée à cette période de la vie : « Je n'ai pas le temps de m'ennuyer », dit-elle. Le jardin et les plantes deviennent pour elle des supports d'investissement qui prolongent son rôle social et sa créativité. En intégrant le monde végétal à ses activités d'animation, elle se revalorise comme médiatrice entre les enfants et le monde naturel, inscrivant sa passion dans une dimension de transmission.

Ce déplacement du plaisir personnel vers une fonction éducative et partagée permet à Lyse de maintenir un sentiment d'utilité et de reconnaissance, tout en transformant son rapport au travail et à la temporalité. La passion jardinière agit ici comme un espace transitionnel, soutenant la continuité entre vie professionnelle et retraite, entre production et création. Par le jardin, elle semble trouver une manière de demeurer en lien, de faire circuler la vitalité plutôt que de subir la perte d'un statut. Le geste de transmettre devient alors une façon de symboliser la persistance du vivant — en elle comme autour d'elle.

Comme mentionné à plusieurs reprises, chez M.G., l'affirmation de la passion jardinière prend la forme d'un véritable « coming out », qu'il compare explicitement à celui de son homosexualité. Cette analogie souligne la portée identitaire et libératrice que revêt le jardinage pour lui : s'y dire passionné revient à se dire tout court, mais dans un registre socialement valorisé, moins exposé à la stigmatisation. La passion fonctionne ici comme un espace de requalification symbolique — elle lui permet d'affirmer une différence sous une forme légitime, de se rendre visible sans se mettre trop en danger.

Pourtant, cette revendication demeure traversée d'ambivalence. Le discours de M.G. laisse percevoir à la fois la fierté d'un passionné reconnu et la trace d'une vigilance défensive, comme si l'identité devait encore se protéger derrière la figure du jardinier. La passion jardinière devient alors un espace d'élaboration identitaire, où se rejouent les enjeux du regard et de la reconnaissance. Le jardin apparaît comme une tentative de transformer la honte en création, sans toutefois effacer entièrement la mémoire du stigmate. En ce sens, la passion agit à la fois comme refuge et exposition, lieu de continuité et de tension entre ce qui peut être montré et ce qui demeure indicible.

Enfin, M. Fleur érige sa passion en identité proclamée et performative : « L'absence de délégation m'assure un résultat final à mon goût. » L'exigence de maîtrise peut alors fonctionner comme une armure protectrice, renforcée par l'admiration des passants, qui transforme le jardin en vitrine sociale autant qu'en refuge intime.

Tous les participant.e.s mettent en lumière une dynamique commune : la passion du jardinage semble agir comme un ancrage identitaire positif, mais toujours modulé par les trajectoires singulières. Elle soutient la continuité des origines (reconstitution, compensation, transplantation), elle offre une certaine résilience face aux pertes (renaissance, bricolage, relais, idéalisation) et elle vient aussi protéger des fragilités sociales ou narcissiques (légitimation, transmission, proclamation).

Si les convergences sont claires — mémoire, résilience, valorisation — les divergences révèlent la diversité des formes que prend cet ancrage identitaire. La passion se donne comme une matrice souple, capable d'accompagner aussi bien l'exil que la retraite, la dépression que le deuil. Elle n'est jamais la même d'un récit à l'autre, mais toujours un espace où l'identité trouve de quoi se maintenir, se réinventer ou se protéger.

### *Un détour par le langage*

Au-delà des gestes et des souvenirs, l'identité passionnée se manifeste aussi dans la manière de se dire. Les mots employés par les participant.e.s ne décrivent pas seulement le jardin : ils le font exister, le mettent en forme, et participent à la construction symbolique de soi.

À travers le foisonnement discursif de M.G., l'hésitation fragmentée de Jasmine, l'insistance affirmée de Rose, la modestie expérimentale de Lyse ou la proclamation assurée de M. Fleur, se dessinent autant de façons singulières d'habiter le langage de la passion. Ces styles de discours traduisent des positions subjectives différentes : certains affirment, d'autres justifient, expliquent ou se protègent.

Ainsi, le langage apparaît comme un espace supplémentaire d'élaboration identitaire, où la passion se construit, se nuance ou se défend — parfois avec fierté, parfois avec pudeur. Il révèle que l'ancrage identitaire de la passion jardinière ne repose pas uniquement sur la continuité, la résilience ou la protection, mais aussi sur les manières de se dire et de se raconter.

#### 4.2.2 Aspects relationnels liés à la passion du jardinage et du jardin : En quête de lien et de connexion

L'entrée dans la passion jardinière passe par une mise en relation intime avec les plantes elles-mêmes. Les participant·e·s reconnaissent aux plantes une forme de présence vivante qui dépasse la simple fonction décorative. Cette reconnaissance prend des formes contrastées : tantôt fusionnelle, affective, mémorielle, identitaire ou esthétique.

##### 4.2.2.1 Connexion au monde végétal

###### *Les relations aux plantes : entre attachement, mémoire et création*

Chez plusieurs participant·e·s, la relation au monde végétal prend la forme d'un attachement personnalisé, parfois empreint de tendresse, de souvenir ou de symbolisation. Les plantes ne sont pas simplement des objets de soin : elles deviennent partenaires affectives, témoins de relations humaines ou supports de continuité psychique.

Chez Jasmine, l'usage fréquent des diminutifs – « mes petites relations », « ma petite préférée » – introduit un ton affectueux et familial. Les plantes sont différenciées, presque individualisées. Cette manière de parler traduit un registre maternant, où le soin s'accompagne d'une attention quasi intersubjective. Le jardin devient un espace peuplé d'êtres à écouter, observer, comprendre. Ce rapport au végétal s'apparente à une relation dialogique : Jasmine parle de ses plantes comme de partenaires silencieuses, mais réceptives, avec lesquelles elle entretient un échange subtil fait de signes, de réactions, de présence mutuelle.

Chez Lyse, les plantes s'inscrivent dans un réseau de mémoire et de transmission. Nommer une épinette, un ficus ou un lilas d'après la personne qui l'a offert, c'est conférer à la plante une valeur de trace vivante. Chaque végétal garde ainsi quelque chose d'un lien passé — un geste d'amitié, une histoire familiale, un moment partagé. Le soin donné à ces plantes devient une manière de prolonger les relations humaines, de maintenir la présence de ceux et celles qui ne sont plus là. La nature offre alors un support concret à la mémoire affective, permettant une forme de continuité entre le présent et le passé.

Rose, de son côté, évoque ses plantes dans un registre conjugal : « On l'a planté ensemble, et aujourd'hui il est encore là. » Ici, la plante agit comme témoin d'une histoire partagée, dépositaire d'un moment d'union et de jeunesse. Le végétal devient presque un symbole du couple, survivant au passage du temps et conservant la trace du lien amoureux. L'attachement à la plante traduit un attachement plus vaste : celui à la vie conjugale, à la stabilité et à la fidélité des choses vivantes.

Chez M.G., la personnification prend une tonalité différente. L'association de ses orchidées à des « petites filles » met en lumière une dimension substitutive et réparatrice. L'humour qu'il y glisse ne masque pas totalement la tendresse du propos : « Moi je n'avais pas de famille, rien... » Le lien au végétal s'y charge d'un besoin de filiation symbolique, où la plante tient lieu d'enfant possible, de prolongement de soi. Le soin donné devient ainsi une modalité de création et de transmission — non biologique, mais psychique — qui restaure une forme de continuité là où le manque s'était inscrit.

À l'inverse, M. Fleur adopte un rapport plus distancié, structuré par la contemplation esthétique. Il ne nomme pas ses plantes : il pense son jardin comme un tout, un « tableau final ». L'affect se déplace ici vers la composition, la maîtrise de l'ensemble, la recherche d'harmonie. Les plantes sont intégrées dans un ordre visuel, une œuvre en devenir, plutôt que dans une relation interpersonnelle. Cette approche met en

lumière une autre modalité d'attachement : celle où la passion s'exprime dans la création, dans la beauté du geste et dans la continuité entre soi et l'œuvre.

Ces formes contrastées de relation – maternante, mémorielle, conjugale, substitutive, esthétique – dessinent autant de manières de faire exister le végétal comme partenaire psychique. À travers elles, se révèle une pluralité de fonctions du lien : certaines centrées sur la protection et la tendresse, d'autres sur la mémoire et la transmission, d'autres encore sur la mise en forme et la création.

Ce qui les relie, c'est la recherche d'un équilibre affectif : un mouvement de don et de réception, de présence et de distance, où les plantes participent à la régulation des émotions, à la réactivation des liens perdus ou à la symbolisation du vivant. Le jardin devient alors une scène relationnelle élargie, où le sujet éprouve sa capacité à aimer, à se souvenir, à créer et à transformer.

#### 4.2.2.2 Résonances psychiques du lien au végétal

La personnalisation du végétal ne relève pas seulement d'une projection affective : elle ouvre sur un dialogue silencieux entre le monde interne et le monde vivant. Les participant-e-s décrivent souvent leurs plantes comme des êtres capables de manifester un état, de répondre, voire de partager une émotion. À travers ces échanges implicites, le jardin devient un espace de résonance psychique, où les mouvements intérieurs trouvent une forme de reflet ou de transformation.

Chez Jasmine, cette porosité entre le dedans et le dehors est formulée avec lucidité : « Ces temps-ci, j'ai l'impression que mes plantes sont plus ou moins bien, puis je ne sais pas aussi si c'est de la projection ou si c'est moi ?! » Le doute exprimé révèle une conscience du va-et-vient entre son propre état affectif et celui du végétal. Ce questionnement montre que le jardin n'est pas un décor passif, mais une membrane vivante, un espace où s'éprouve la frontière mouvante entre soi et le monde. En percevant le mal-être supposé de ses plantes, Jasmine met en scène sa propre fluctuation émotionnelle, et trouve dans le soin un moyen de régulation mutuelle : en cherchant à rétablir l'équilibre du vivant, elle rétablit le sien.

Rose, de son côté, traduit cette réciprocité en termes de communication directe : « Si la plante a soif, elle te le dit. » Cette formulation, à la fois simple et profonde, témoigne d'un attunement sensible au monde végétal : un mode de perception intuitif où le corps perçoit ce que la parole ne dit pas. Ce « langage » des plantes suppose une écoute fine, une disponibilité à ce qui se manifeste hors du verbal. Le jardin devient alors un espace de dialogue somatique, où la compréhension passe par le regard, le toucher, l'odeur, l'humidité — bref, par une forme d'intelligence affective et sensorielle.

Chez M.G., l'expérience prend une coloration plus dramatique : « J'ai commencé à comprendre que cette capacité de sauver les plantes [...] ça me permettait quand même de développer ma passion. » L'usage du verbe sauver marque l'intensité du lien entre le soin du vivant et le sentiment d'efficacité personnelle. Dans son discours, le geste horticole dépasse la simple maintenance : il devient acte de réparation symbolique, redonnant vie là où la perte, la honte ou la solitude ont laissé une trace. Sauver une plante revient à restaurer, dans le monde extérieur, une part de sa propre vitalité psychique.

Chez M. Fleur, la résonance prend une forme différente. Loin de l'anthropomorphisme, il évoque une expérience énergétique : « Une décharge d'adrénaline » ou encore le « mode création ». La relation au vivant passe ici par la mise en forme et la maîtrise créatrice. Le jardinage devient un moment d'unification du corps et de la pensée, où la tension, la concentration et l'effort se transforment en satisfaction esthétique. L'énergie vitale ne circule plus dans la projection affective, mais dans le plaisir d'agir, d'ordonner, de donner forme au chaos.

Ces expériences variées ont en commun de déplacer la frontière entre psychisme et nature. Qu'il s'agisse de projection, d'écoute, de réparation ou de création, toutes témoignent d'un sentiment d'échange vivant entre le sujet et le monde végétal. Le jardin agit comme un espace transitionnel où les affects trouvent à se déposer et à se métaboliser : les émotions passent du corps au sol, de la plante au regard, et reviennent transformées.

Cette réciprocité symbolique renvoie à une forme d'intelligence relationnelle avec le vivant. Les plantes ne sont pas vécues comme de simples objets à cultiver, mais comme des partenaires d'un dialogue sensible et implicite. À travers elles, les participant-e-s éprouvent la possibilité d'un lien qui ne parle pas mais répond — un lien où la vitalité du dehors soutient, régule et nourrit la vie intérieure.

Ainsi, le jardin apparaît comme un espace d'accordage émotionnel, un lieu où se rejoue la continuité entre soi et le monde. En observant, en soignant, en sauvant ou en créant, chacun·e éprouve sa propre capacité à maintenir la vie — en soi, autour de soi, et entre soi et l'autre vivant.

#### 4.2.2.3 Les figures symboliques du soin : entre enveloppement et mise en forme

Dans la passion jardinière, les participant·e·s décrivent des manières contrastées de prendre soin du vivant. Certain·e·s privilégient une attention nourricière, continue et protectrice, tandis que d'autres insistent davantage sur l'organisation, la mesure et la structuration du jardin. Ces différences peuvent être comprises, sur un plan symbolique, comme deux registres complémentaires du soin :

- un registre enveloppant, tourné vers la protection, la continuité et la sensibilité au vivant ;
- un registre structurant, orienté vers la mise en forme, la différenciation et la transmission.

Ces registres, que l'on peut rapprocher des figures symboliques du maternel et du paternel, ne renvoient ni à des rôles parentaux réels ni à des positions genrées. Ils désignent plutôt des fonctions psychiques du soin, susceptibles de s'articuler, de s'alterner ou de coexister dans une même pratique jardinière. Le jardin devient ainsi un espace où s'expérimente un équilibre entre enveloppement et cadre, attention et organisation, protection et transformation.

Chez M.G., cette identification prend une forme explicite et imagée. Il raconte :

J'ai eu beau observer les insectes... À un moment donné, j'avais quelque chose que je construis, pis que j'élève, t'sais, que je puisse euh... Pis là ben ça été le jardin, ça été les végétaux. [...] Pis y'a des membres qui font de l'hybridation d'hémérocailles. Pis ça là, quand tu commences ça là... t'sais, c'est vraiment tes petits bébés. C'est ta création là. Là t'as marié le papa avec la maman là, pis toute là! Fait que, il ne veut pas les laisser aller comme ça là.

Le vocabulaire de la filiation et de la création — « petits bébés », « papa », « maman » — traduit une mise en scène affective du geste horticole, où le jardinier se vit à la fois comme celui qui engendre et protège. La terre devient ici la matrice d'un travail de soin et de vie, réactivant des représentations archaïques du maternel fécondant. Chez lui, cette dynamique ne relève pas d'une

fusion régressive, mais d'une identification créatrice : il participe au cycle du vivant, tout en trouvant dans cette activité un espace d'élaboration et de transmission symbolique.

Rose, à l'inverse, adopte une posture plus rationnelle et distanciée, tout en exprimant une connaissance fine et incarnée du vivant :

Quand je vous disais que je fais des expériences, mon amie dit : "Ah non, je ne tords pas les plantes, je les laisse pousser." Écoute, je n'ai pas répondu. [...] Il faut pas confondre la plante. Ce n'est pas un enfant... Une plante, c'est un produit de la nature. [...] Il ne faut pas qu'on prenne les plantes pour nos enfants. [...] On aime les plantes, on aime les animaux, on aime la mer, on aime notre prochain, mais ce n'est pas là le même amour.

Son discours marque une volonté de démarcation : aimer le vivant, oui, mais sans confusion. Elle refuse l'anthropomorphisme, tout en soulignant un engagement attentif et une responsabilité envers ses plantes. Lorsqu'elle précise qu'elle choisit désormais des espèces « qui peuvent souffrir de [son] absence » ou qu'elle confie ses plantes à sa sœur et à sa fille pendant ses voyages, se dessine un soin continuiste, marqué par la fidélité et la prévoyance. Même en revendiquant une distance symbolique, Rose incarne une forme d'intériorisation du maternel : protéger sans fusionner, contenir sans s'y perdre.

Chez Lyse, la dimension maternante prend la forme d'une transmission vivante et joyeuse. Elle raconte :

J'ai une troisième fille qui aime bien les plantes. Et elle aime bien que je lui donne des boutures. [...] Je lui ai dit : "Tu en auras aussi pour ta classe." [...] Elle pourra expliquer aux enfants comment elles s'appellent les plantes, puis comment... quel est l'entretien. Est-ce qu'il faut leur donner beaucoup d'eau ? Ou pas d'eau ? Ou les laisser faire ?

Le geste de bouturer devient ici métaphore du lien filial : prolonger la vie en la partageant, transmettre non seulement la matière, mais le savoir et la responsabilité du soin. Le jardin devient un espace de continuité intergénérationnelle, où la relation maternelle s'élargit à l'éducation et à la médiation. Lyse trouve dans cette pratique un moyen de conjuguer créativité, affection et transmission — une manière de nourrir la vie tout en la transmettant.

M. Fleur, qui a participé par écrit, exprime une posture sensiblement différente, plus réflexive et structurée. Son rapport au jardin relève davantage d'une élaboration symbolique du soin que d'un attachement affectif direct. Il écrit que ce qui l'intéresse « ce n'est pas la plante elle-même, mais l'agencement et la recherche d'équilibre », considérant que « presque toutes les fleurs sont belles », mais que l'essentiel est de « savoir les placer ».

Le jardin devient alors pour lui un espace d'harmonisation et de composition, pensé comme une œuvre en mouvement. Cette recherche d'ordre et de justesse des formes incarne une dimension paternelle symbolisante du soin : elle introduit de la mesure, de la différenciation et du cadre. Pourtant, lorsqu'il évoque le don des « rejets de la plante-mère », une touche maternelle affleure dans la transmission de la vie. Chez lui, le soin consiste à équilibrer ces deux registres : organiser sans rigidifier, transmettre sans s'approprier.

Enfin, Jasmine exprime avec sensibilité la dimension la plus réciproque de cette relation :

J'pense... j'ai besoin d'être en lien avec des êtres vivants autre que juste les humains. [...] Ça me fait du bien. [...] Elles me rassurent, c'est... c'est comme des petits objets avec lesquels j'ai... j'ai toutes des petites relations. [...] Pis des fois aussi je me sens... Comme là ces temps-ci je m'en occupe moins, pis ça m... Il y a une petite anxiété qui reste tout le temps en arrière parce que je me dis : "Ok. Elles vont finir par avoir des bibittes. Il y en a tu une qui va sécher ?"

Le lien qu'elle décrit, fait de tendresse, de culpabilité et de réassurance, évoque une relation d'attachement circulaire : donner du soin et en recevoir en retour. Les plantes deviennent des objets transitionnels vivants, médiateurs d'une régulation affective. Dans ce va-et-vient entre soin et apaisement, Jasmine éprouve sa capacité à contenir, à réparer et à être contenue à son tour.

Ainsi, à travers ces différentes voix, la passion jardinière révèle une pluralité de figures du soin : maternelles lorsqu'il s'agit de protéger, nourrir ou transmettre ; paternelles lorsqu'il s'agit d'organiser, structurer ou symboliser. Le jardin se présente comme un espace de mise en jeu de ces deux registres, où s'expérimente un équilibre entre enveloppement et cadre, tendresse et rigueur, continuité et transformation.

Dans cet entrelacs des fonctions parentales, le soin devient un acte créateur et relationnel, à la fois tourné vers la plante et vers soi, où le sujet rejoue, dans la matière vivante, les expériences fondamentales du lien et de la vitalité.

#### 4.2.2.4 Le lien incorporé : sensation, geste, rythme et temporalité

Le rapport au jardin ne s'élabore pas seulement dans la pensée ou la mémoire : il s'inscrit dans le corps vivant, dans les gestes et les sensations. Le jardinage met en jeu un ensemble d'expériences sensorielles et rythmiques – toucher, odeur, son, lumière, souffle – qui lient le sujet à la matière végétale dans un contact immédiat et transformateur.

Chez Lyse, cette proximité est revendiquée comme essentielle : « Moi je ne mets pas de gants... il faut toucher la matière pour la palper, la serrer... sentir si elle est sèche ou humide. » Le refus des gants traduit la recherche d'un contact direct avec la terre, d'une continuité entre la peau et la matière vivante. Le toucher devient ici un mode de connaissance : il ne s'agit pas seulement de vérifier l'humidité, mais de sentir la vie dans la texture, la résistance, la température. Dans cette relation tactile, le corps fait fonction de relais entre le monde intérieur et le monde organique. Elle ajoute : « Si on touche la feuille, ça sent le citron », associant la sensation olfactive à une forme de plaisir immédiat, presque jubilatoire.

De manière semblable, Jasmine invite la chercheuse à partager cette expérience : « J'sais pas si vous voulez juste frotter la feuille un petit peu ? Vous allez comprendre. » Le geste remplace ici le discours : l'expérience se transmet par le corps, dans une pédagogie du sensible. Ce passage du verbal au gestuel illustre combien la passion jardinière relève d'une connaissance incarnée, non conceptuelle, où le lien au vivant s'éprouve avant de se dire.

Chez Rose, la sensorialité prend une tonalité plus mémorielle. Elle évoque le geste simple de « mettre une plante dans un pot d'eau pour la laisser prendre vie » ou la saveur d'une « tomate engorgée de soleil ». L'évocation conjugue olfactif et gustatif dans une jouissance du quotidien : la chaleur, la lumière et le goût

condensent une expérience de plénitude où le corps, la nature et la mémoire se rejoignent. Par ces images, le jardin devient un espace de réminiscence affective où l'enfance, le présent et la création se confondent.

M.G., pour sa part, relie le corps à la technicité du geste : « Ma première centaurée que j'ai divisée, mon oncle était là. Pis on a tout lavé les racines... il fallait faire ça vite parce que ça séchait. » Le ton est pragmatique, mais la description laisse percevoir une mémoire kinesthésique, où la précision du mouvement, la vitesse et la tension entre sécheresse et humidité incarnent la vitalité même du vivant. La transmission du savoir-faire passe ici par le corps, dans une alliance entre rigueur et spontanéité.

Chez M. Fleur, la corporéité se déploie dans l'action soutenue : « sarcler, désherber, tailler, transporter la terre, couper, drainer, tondre. » L'énumération évoque une immersion physique, parfois éprouvante mais féconde, orientée vers la transformation esthétique. Le corps devient l'instrument de la création : un outil de façonnage où l'effort et la beauté se rejoignent.

Au-delà des sens, la passion jardinière engage une cadence corporelle. Les participant·e·s décrivent une temporalité singulière, faite de répétitions, de suspensions et de recommencements. Jasmine dit : « Je fais juste la tâche, pis je ne pense plus à rien d'autre. » Les gestes répétitifs absorbent l'attention, effacent les pensées parasites et induisent un état proche de la méditation active. Lyse exprime une régulation semblable : « Je vais dehors, puis je respire... et je n'ai plus mal à la tête. » Ici, le rythme du corps s'accorde à celui du jardin ; la respiration, le mouvement et la lumière deviennent des vecteurs de détente et de recentrage.

Pour M. Fleur, le rythme est associé à l'énergie créative : « Le fait de se mettre en mode création relègue au second plan tous les problèmes de la vie quotidienne. » Le travail du corps ouvre un espace de suspension du temps ordinaire, où la concentration et la transformation deviennent sources de vitalité.

Chez Rose, le rapport au geste et au temps renvoie à une continuité plus ancienne : « J'avais tout le temps la main dans la terre. » Le geste quotidien, répété depuis l'enfance, assure une permanence de soi dans le temps, une mémoire motrice qui relie le passé au présent. À l'inverse, M.G. évoque parfois une temporalité de l'urgence : « Il fallait faire ça vite parce que ça séchait. » Plus largement, il décrit le jardinage comme un engagement total : « une semaine... deux... trois... tout l'été », formule qui traduit l'absorption du temps psychique par l'activité.

Ces expériences montrent que la passion jardinière s'incarne dans une temporalité propre, à la fois rythmée et suspendue. Le corps devient un instrument d'accordage entre soi et le vivant : il participe à une expérience de présence pleine, où le geste régule l'émotion, le temps se dilate, et le cycle des saisons offre un cadre de continuité.

#### 4.2.2.5 Filiations et héritages

Le jardin, au-delà de l'espace de création individuelle, apparaît aussi comme un lieu de circulation des liens. Les plantes, les gestes et les savoirs y deviennent des vecteurs de transmission, porteurs de mémoire, d'héritage ou de réparation symbolique. La passion jardinière s'enracine alors dans une histoire familiale – parfois heureuse, parfois ambivalente – que le sujet rejoue et transforme à travers ses pratiques.

Chez Jasmine, la filiation se manifeste de manière explicite dans le rapport à une plante héritée de sa mère : « C'est une plante que ma mère m'a donnée [...] J'veux réussir à prouver que je suis capable de m'en occuper. »

Le soin devient ici épreuve de réparation : prendre soin de la plante, c'est à la fois prolonger le lien et tenter de réparer une dette affective. Le végétal, confié comme une charge, incarne la continuité entre générations, mais aussi la possibilité d'un rétablissement de la confiance et de la valeur de soi. Le jardinage prend alors la forme d'un travail symbolique de filiation, où le vivant devient support d'un dialogue silencieux entre mère et fille.

Chez Lyse, la transmission se vit dans la joie et la répétition des gestes hérités : « On allait surtout aider nos parents dans le jardin. »

Ce souvenir inscrit le jardin dans une mémoire du faire ensemble, une expérience collective qui relie enfance et présent. Aujourd'hui, elle prolonge cette tradition avec sa petite-fille : « Avec ma petite-fille, on a ramassé les pépins du citron... maintenant elle est toute contente de dire : grand-maman, ça pousse ! »

Ce simple geste d'apprentissage prend valeur de rituel transgénérationnel : planter, observer, attendre. À travers ces gestes partagés, Lyse transmet bien plus qu'une technique : elle transmet une manière d'être au monde, une sensibilité au vivant. Le jardin devient un espace de mémoire active, où les générations se rejoignent dans un cycle d'attention et de joie.

Chez Rose, la filiation se déploie sur un mode plus conflictuel. Elle évoque l'héritage de son grand-père agronome, source de fierté et de continuité symbolique, mais aussi l'ombre d'un interdit maternel : « Si tu plantes ça, moi je vais mourir. »

En choisissant malgré tout de planter, Rose affirme : « Moi je vais continuer. »

Cet acte, apparemment anodin, prend la valeur d'un geste d'affranchissement. Le jardin devient le lieu où s'exprime la tension entre loyauté et autonomie, entre la fidélité à la lignée et le besoin d'individuation. En plantant malgré l'interdit, Rose transforme le lien de dépendance en un lien de continuité symbolique, où elle assume le pouvoir de créer sans détruire.

Chez M.G., la transmission se révèle ambivalente. Il évoque l'apprentissage auprès de son parrain : « Il m'avait aussi transmis des valeurs fondamentales... l'observation, la patience. »

Mais il ajoute aussitôt : « À la fin c'était plus très agréable... parce qu'il était tout le temps saoul. »

L'héritage reçu est donc double : un savoir et une blessure, une filiation marquée par le don et par le manque. Le jardinage, pour lui, devient une manière de conserver la part positive de la transmission — la patience, la rigueur, l'attention — tout en réparant la part douloureuse du lien. Le soin apporté aux plantes rejoue le désir d'un lien éducatif stable et bienveillant, que la réalité familiale n'a pu offrir pleinement.

Enfin, M. Fleur évoque une transmission. Il donne des plantes à des jeunes « qui m'appellent affectueusement M. Fleur ».

Ce geste altruiste traduit un désir de filiation symbolique. Le don des plantes devient une manière de prolonger son œuvre et de s'inscrire dans la continuité du vivant. Le jardin n'est plus seulement un espace personnel, mais un vecteur de lien social et de reconnaissance, où la transmission se fait par le partage d'une passion.

À travers ces récits, la passion jardinière révèle combien le rapport au végétal réactive des scénarios de filiation, qu'ils soient directs, brisés ou recomposés. La plante y joue le rôle d'objet transitionnel transgénérationnel : elle porte la trace d'un lien reçu, transmis ou réparé. Planter, transmettre, donner, bouturer deviennent autant de gestes symboliques qui permettent d'intégrer le passé tout en ouvrant la possibilité d'un avenir.

Ainsi, le jardin se présente comme un espace d'héritage vivant : il abrite les traces du passé tout en les transformant, offrant au sujet un terrain concret où rejouer les liens, réparer les manques et redonner souffle à la mémoire.

### *Médiations sociales et collectives*

Chez Lyse, le don de boutures et la correspondance autour des hibiscus montrent comment le végétal peut soutenir une mémoire partagée et une amitié prolongée. Offrir « le petit bébé » d'un ficus à une amie, ou échanger à distance sur les fleurs, inscrit la plante dans une dynamique d'échange symbolique : elle devient support d'un lien qui dépasse la matérialité et ouvre un espace de reconnaissance réciproque.

Jasmine, en invitant la chercheuse à voir ses plantes (« Oui, j'ai mes petites plantes. Il y en a de l'autre côté si jamais vous voulez les voir »), expose son univers intime et crée une médiation relationnelle par le biais du végétal. Le geste d'accueil souligne que les plantes ne sont pas seulement des objets personnels, mais des médiateurs d'hospitalité et de partage, rendant visible une identité en construction.

Pour M.G., la fonction relationnelle se déploie sur un plan plus social et collectif. Son « coming out du jardinage » sur un forum traduit à la fois une quête de reconnaissance et une revendication identitaire, mais il rappelle aussi une expérience plus ambivalente : être perçu comme « jeune égaré » lors d'expositions. Ces contrastes montrent combien la médiation végétale peut osciller entre inclusion et marginalité, reconnaissance et stigmatisation.

Chez M. Fleur, la relation se construit dans le contact avec les voisins et les visiteurs : « J'étais prêt à répondre à ses questions comme je le fais plusieurs fois par été avec ceux qui me demandent de visiter

mon jardin. » Ici, le jardin fonctionne comme scène de reconnaissance sociale : il attire, il intrigue, il légitime son identité de passionné en la rendant visible et partagée.

Enfin, certain·e·s élargissent cette médiation au-delà du cercle immédiat pour l'inscrire dans une dimension plus collective et écologique. Jasmine envisage le jardinage comme une pratique appelée à devenir essentielle dans l'avenir : « On va avoir besoin de faire un retour aux sources. » Rose, de son côté, met l'accent sur la transmission éducative : « C'est notre responsabilité de donner une p'tite plante aux jeunes... faire comprendre qu'on est des êtres naturels. » Lyse incarne cette conscience dans ses pratiques quotidiennes (récupération de l'eau de pluie, compost), transformant son jardin en espace de responsabilité partagée. Quant à M.G., il rappelle que l'humain n'est pas maître mais partie prenante d'un écosystème : « On ne peut pas se battre ou croire qu'on va dominer notre jardin. La faune est là, ben plus que nous. »

Ainsi, le végétal agit comme médiateur à plusieurs niveaux : il soutient les liens intimes (Lyse, Jasmine), permet une reconnaissance identitaire et sociale (M.G., M. Fleur), et ouvre vers un horizon collectif et écologique (Rose, Lyse, Jasmine, M.G.). Le jardin ne se limite pas à un lieu clos : il devient un espace de circulation où le végétal est porteur de relations, de valeurs et d'appartenances.

#### 4.2.3 Fonctions du jardin dans la passion du jardinage

Au-delà des dimensions identitaires et relationnelles déjà explorées, les récits suggèrent que le jardin assume diverses fonctions psychiques et symboliques. Il semble agir tantôt comme support identitaire, tantôt comme médiateur relationnel et comme lieu protecteur. Ces fonctions apparaissent entremêlées, leur déploiement variant selon les parcours singuliers. Ce thème est organisé selon quatre sous-thèmes :

- Fonction interrelationnelle
- Fonction protectrice
- Fonction identitaire
- Fonction créative

#### 4.2.3.1 Fonction interrelationnelle

Le jardin n'est pas uniquement un prolongement du sujet (fonction individuation) ou une enveloppe protectrice (fonction contenant) : il s'affirme aussi comme un lieu d'interrelations, où se tissent des liens pluriels avec le monde végétal, les autres humains et les proches. Ces interrelations donnent au jardin sa valeur d'espace de médiation, favorisant ce que nous pourrions appeler une écologie affective. Le jardin et les plantes deviennent des objets médiateurs, supports d'échanges, de transmission et de reconnaissance.

Chez Rose, la relation s'exprime d'abord dans la transmission éducative. Elle utilise les plantes comme métaphores pour enseigner à ses enfants patience, persévérance et acceptation des échecs. Elle insiste aussi sur la responsabilité de « donner une p'tite plante aux jeunes », afin qu'ils prennent conscience de leur appartenance au vivant. Son jardin est conçu comme un espace de partage pédagogique, mais aussi conjugal, puisqu'elle en décrit les tâches du jardin comme réparties avec son mari. On peut lire dans cette dynamique une fonction transitionnelle : le jardin devient un espace entre soi et l'autre, un lieu tiers où se transmettent des valeurs et des images de vie.

Chez Lyse, la fonction relationnelle passe par des gestes créatifs et mémoriels. Elle raconte avoir donné une bouture de son ficus à une amie, ou encore avoir nommé une plante en mémoire de sa grand-mère. Son rituel de la photo quotidienne envoyée comme message d'anniversaire illustre aussi comment son jardin nourrit une communication avec ses proches. Le jardin sert ici lieu commune qui relie les générations, en soutenant la mémoire et la convivialité.

M.G. insiste sur l'importance des communautés horticoles. Il raconte : « En mettant mes photos du jardin de [chalet familial], je me suis aperçu que mon expérience est un peu unique. Ça permet à d'autres de prendre des petits raccourcis. Tant mieux... » Ce partage lui permet à la fois d'être reconnu et de transformer une perte familiale en transmission symbolique. Sa participation à des forums, qu'il décrit comme son « coming out du jardinage », montre combien la fonction relationnelle du jardin touche à son identité même. Le végétal agit ici comme une scène d'appartenance : un espace où il trouve une reconnaissance narcissique et où ses expériences deviennent savoir partagé.

Chez M. Fleur, la fonction relationnelle se manifeste dans la reconnaissance des passants et des voisins : « C'est dans chaque petit geste... » (déjà cité dans la fonction créative) mais aussi dans le don de plantes à des jeunes qui l'appellent affectueusement « M. Fleur ». Ce surnom témoigne d'une identité confirmée par le regard social. Son jardin agit alors miroir de reconnaissance : il expose son identité au regard d'autrui, transformant la passion individuelle en inscription aussi collective.

Dans tous ces cas, le jardin ne reste pas clos : il circule, s'offre, se partage. La bouture donnée, la photo envoyée, le conseil offert ou la simple admiration du passant deviennent autant de médiations relationnelles. Le végétal fonctionne ici comme objet transitionnel et médiateur, reliant l'intime et le collectif.

#### 4.2.3.2 Fonction identitaire

Au-delà de la protection ou du refuge qu'offre l'activité jardinière, ce qui se joue à travers elle relève aussi d'un processus d'individuation. L'investissement dans les plantes et les espaces cultivés ne représente pas uniquement une activité pratique ou esthétique, mais un support où chacun-e élabore et affirme sa singularité au fil du temps.

Les trajectoires des participant-e-s en témoignent. Rose, immigrante, articule son rapport au végétal entre plusieurs scènes actuelles et distinctes : le potager qu'elle entretient avec sa mère, installée comme elle au Québec, prolonge la dimension familiale et partagée de son lien aux plantes ; son espace de contemplation, qu'elle s'est créé pour se recueillir et se ressourcer, incarne une dimension plus intime et personnelle ; enfin, son jardin intérieur tropical, aménagé dans son appartement, exprime une recherche esthétique et affective liée à ses origines. Ces différents lieux n'appartiennent pas au même registre, mais ensemble ils traduisent un effort de continuité et d'affirmation de soi dans un contexte de déplacement et de recomposition identitaire.

Lyse évoque avoir « toujours eu des plantes », mais c'est après l'acquisition de sa maison qu'elle a véritablement approfondi sa passion. Elle a pu alors aménager un vaste espace extérieur qui devient un

prolongement de son histoire familiale et rurale, tout en lui permettant d'affirmer une manière propre de se situer dans le monde.

Chez M.G., le processus commence à l'adolescence, avec un potager imposé par sa famille. Peu à peu, il détourne cette contrainte et affirme son autonomie en créant d'autres aménagements, jusqu'à bâtir, après ses études universitaires, un jardin anglais au chalet familial. Le passage de la contrainte initiale à la création choisie illustre ici une individuation par transgression et invention.

Jasmine, quant à elle, compose pour l'instant avec un jardin intérieur aménagé dans son appartement. Mais elle projette déjà un « jardin à elle », extérieur, où elle pourrait mettre en œuvre ses propres choix et expérimenter sa créativité. Cette projection traduit une individuation en devenir, orientée vers l'avenir et inscrite dans le désir de disposer d'un espace pleinement personnel.

Chez M. Fleur, cette continuité du lien au jardin s'est matérialisée par la volonté de montrer à la chercheuse l'évolution de son espace à travers le temps, à l'aide d'un matériel photographique soigneusement conservé. Sur le plan psychique, ce geste peut témoigner d'un besoin de continuité du soi : en retraçant les métamorphoses du jardin, M. Fleur cherche à maintenir une cohérence interne entre ce qui change et ce qui demeure. Les photographies deviennent ainsi les supports d'une mise en forme de l'identité passionnée dans la durée, où le jardin apparaît comme une œuvre vivante, porteuse de mémoire et de transformation.

Dans une perspective psychanalytique, cette démarche s'apparente à un travail d'individuation : en archivant les traces de son jardin, M. Fleur donne forme à une histoire personnelle inscrite dans le vivant. Le geste de montrer — et non seulement de décrire — exprime aussi une dimension narcissique et créatrice, celle de se reconnaître à travers l'objet façonné. Les images fonctionnent alors comme un miroir de soi, confirmant la valeur de l'œuvre et, par extension, celle du sujet qui l'a produite.

Enfin, cette archive visuelle participe d'une temporalité réparatrice : elle permet de contenir la perte inhérente à la transformation du vivant, en inscrivant symboliquement le jardin — et le jardinier — dans une durée. Le regard porté sur ces images ne relève pas seulement de la nostalgie, mais d'un effort pour maintenir la continuité psychique face au temps et à la fragilité du monde vivant.

L'ensemble de participant.e.s montrent que le jardin soutient un certain travail d'individuation continu, où les plantes, le style de jardin, la possession d'un espace jardinier propre se révèlent en occasions de se différencier, de se reconnaître et de se projeter. Dans chaque cas, les parcours biographiques s'articulent avec les investissements horticoles pour donner forme à une subjectivité singulière, qui se consolide plus ou moins en même temps qu'elle semble se renouveler.

#### 4.2.3.3 Fonction protectrice

La fonction protectrice du jardin s'illustre avec force dans les métaphores utilisées par les participant.e.s : refuge, sanctuaire, exutoire, laboratoire, besoin d'être entouré. Ces images condensent une expérience subjective où le jardin apparaît comme un espace à la fois intérieur et extérieur, capable de protéger, d'abriter et potentiellement de transformer.

Lyse en témoigne explicitement :

Je fais comme des... c'est un peu un laboratoire. C'est mon laboratoire, c'est ça... Le jardin ? Pour moi c'est mon lieu euhhh... c'est mon lieu de paix. C'est une détente... tu oublies... euh... j'oublie totalement. C'est comme si j'étais à la campagne... C'est un peu ma campagne ici. Et je suis un peu à l'abri du vent.

Du point de vue psychanalytique, le « laboratoire » renvoie à un espace de jeu et d'expérimentation sécurisé, où l'erreur n'a rien de menaçant. D'un point de vue pragmatique, l'insistance de Lyse sur le possessif (« mon laboratoire », répété deux fois) approprie le jardin comme espace singulier et le désigne comme une instance active de son équilibre. La parole ne décrit pas seulement : elle pose le jardin comme un acteur qui lui garantit la paix et la mise « à l'abri du vent », puis implicitement de la souffrance.

Jasmine déploie une autre facette en parlant de sanctuaire :

Je pense qu'il y a beaucoup de monde qui utilise leur jardin comme sanctuaire, parce que... C'est une justification aussi de passer du temps à l'extérieur, pis de passer beaucoup de temps.

Ça en prend beaucoup de temps. Je suis pas mal sûre qu'il y a des gens qui... qui voient leur jardin un peu comme un sanctuaire.

Le sanctuaire protège en légitimant le retrait. L'usage du « je pense » et du « je suis pas mal sûre » inscrit une posture argumentative qui cherche à valider l'expérience et à la partager avec un collectif (« beaucoup de monde »). Pragmatiquement, la répétition du terme « sanctuaire » fonctionne ici comme une incantation qui renforce l'idée d'un espace sacré, nécessaire et reconnu.

Chez M.G., l'image de l'exutoire prend une résonance intime :

Parce que c'était mon endroit de liberté là. C'était un peu un exutoire là que j'avais. Moi je le savais que j'étais gai. Pis je pouvais pas faire mon "coming out", pis j'étais sur le "break" tout le temps-là, pis là, quand je m'occupais de mes fleurs, je me disais : "Ben mes fleurs, personne s'en occupe. Personne ne veut rien savoir de ça."

L'exutoire désigne une fonction cathartique. Ici, l'emploi de la première personne et du passé (« c'était », « je savais ») fait du jardin le témoin silencieux d'une expérience de contrainte. L'énoncé « mes fleurs, personne s'en occupe » transforme le jardin en allié exclusif, un lieu qui répond à un besoin de reconnaissance quand l'entourage humain ne peut le faire.

M. Fleur, de son côté, insiste sur la dimension consolatrice du jardin après des pertes : « Cette passion s'est révélée être un refuge de paix et un petit baume sur mon immense blessure. »

Ici, le jardin s'impose comme un refuge réparateur, mais la métaphore du « baume » indique un soulagement léger, partiel et provisoire, face à une douleur qui demeure très grande et profonde. Le langage exprime à la fois l'apaisement ressenti et la conscience d'une limite : le jardin adoucit la blessure sans jamais l'effacer.

Enfin, comme nous l'avons vu, Rose insiste sur son besoin d'être entouré de verdure : « j'ai besoin de m'entourer de cette verdure-là ».

L'évocation d'un « enveloppe » végétal souligne la nécessité d'une sorte de cocon protectrice dans un parcours migratoire où elle a dû quitter son pays tropical. Sur le plan pragmatique, l'usage du terme « besoin » ancre le discours dans une modalité de nécessité, non dans une simple préférence. Dire « besoin d'être entourée » produit le jardin comme indispensable à son équilibre, et non comme décor accessoire.

#### 4.2.3.4 Fonction créative

Au-delà de son rôle protecteur et de refuge, le jardin se déploie comme un espace de créativité. Chaque geste horticole devient une forme d'expression singulière, où invention, énergie et recherche esthétique se rencontrent.

Chez Rose, la créativité s'inscrit dans une mémoire collective et spirituelle. Elle évoque son admiration pour les tapis de fleurs de son enfance, qui transformaient la rue en œuvre éphémère. Dans son propre jardin, elle expérimente avec l'hybridation des hémérocailles, « selon les règles de l'art ». Son geste relie technique et esthétique, mais aussi souvenir et recomposition. Ici, le jardin agit comme un espace transitionnel : il permet de rejouer le lien entre passé et présent, individuel et collectif, dans une création qui est à la fois personnelle et héritée.

Chez Lyse, la créativité prend la forme d'un jeu expérimental. Elle parle de son jardin comme d'un « laboratoire », où elle détourne des objets du quotidien, fabrique des signets ou des couronnes avec les enfants, et insère même des fragments végétaux dans ses dessins. Ce travail s'accompagne d'un refus du gant, pour mieux sentir la terre et les plantes. Le jardin devient pour elle une aire de jeu, un lieu de spontanéité et de transmission. On peut l'entendre comme une modalité du Moi-peau autoconservateur, qui soutient le plaisir de toucher, d'expérimenter et de prolonger la vitalité corporelle dans l'acte créatif.

Chez M. Fleur, la créativité se traduit par une rigueur esthétique et une vision d'ensemble. Il affirme : « C'est dans chaque petit geste ou chaque taille annuelle que je peaufine le tableau final attendu. » Le vocabulaire pictural souligne combien il conçoit son jardin comme une œuvre en perpétuelle composition. Mais il décrit aussi une expérience énergétique : « Une décharge d'adrénaline » survient lorsqu'il se met « en mode création ». On peut lire ici la fonction vitalisante du Moi-peau (Anzieu, 1994) : le jardinage

soutient le tonus psychique, canalise l'excitation et la transforme en créativité. Le jardin agit alors comme une enveloppe vivante, où énergie et maîtrise s'allient.

Chez Jasmine, la créativité est liée à la recherche de beauté : « C'est sûr qu'il y a un intérêt esthétique. Je trouve ça très joli. J'ai toujours été quelqu'un qui aime beaucoup l'esthétique aussi, ça c'est certain. » Elle décrit le jardinage comme un art : « C'est de l'art... garder ça beau. » Mais elle reconnaît aussi : « On veut tellement tout contrôler... ça ne peut pas être parfait. » Enfin, elle confie : « C'est stimulant... il y a toujours quelque chose à faire. » Son expérience exprime une oscillation entre maîtrise et lâcher-prise. Le jardin peut être lu comme une fonction contenante du Moi-peau : il offre un cadre régulateur qui contient son agitation interne, soutenant sa créativité tout en lui permettant de transformer l'excitation en mouvement esthétique.

Chez M.G., la créativité s'affirme dans l'expérimentation et l'exploration. Il dit : « Moi, c'est plus un projet artistique, mais en même temps, c'est vivant ! » et décrit sa curiosité : « J'ai commencé à regarder plus sérieusement les autres espèces qui appartiennent au même genre que la vivace qui pousse. Est-ce qu'ils sont disponibles ? Est-ce qu'il y a un intérêt ? » Ce langage interrogatif témoigne d'une créativité tournée vers l'invention et l'apprentissage. Il reprend aussi avec humour une remarque d'ami : « Toi, tes orchidées, c'est tes filles... tes petites filles ! » La dimension affective et filiale confère à son jardin une valeur symbolique forte. Ici, le jardin joue la fonction de surface d'inscription du Moi-peau (Anzieu, 1994) : il devient le support projectif où il inscrit désirs, manques et affects, transformant l'absence de filiation en création horticole.

En somme, la fonction créative se décline selon des modalités singulières : mémoire et recomposition transitionnelle chez Rose, expérimentation ludique chez Lyse, intensité vitalisante chez M. Fleur, contenance régulatrice chez Jasmine, surface d'inscription identitaire chez M.G. Malgré leurs différences, toutes convergent vers l'idée que le jardin est une œuvre vivante : une scène où le sujet joue, invente et sublime ses élans, en s'appuyant sur le végétal comme matière esthétique et psychique.

Le schéma ci-dessous synthétise les quatre grandes fonctions du jardin mises en évidence dans cette partie. Il illustre la manière dont les expériences des participant-e-s s'articulent autour de dimensions identitaires, protectrices, créatives et interrelationnelles, chacune contribuant à la dynamique psychique et symbolique du lien au jardin.

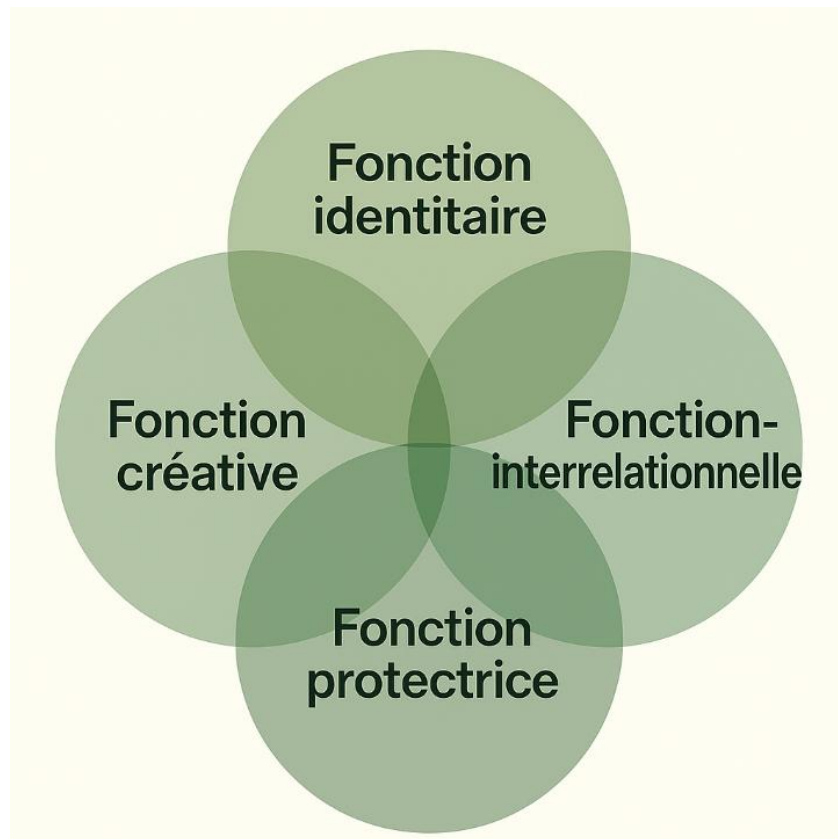


Figure 0.5 Fonctions du jardin

#### 4.2.4 La passion du jardinage : Intensité, ambivalence et dynamiques inconscientes

Cette section suit la passion jardinière au plus près de ce qu'elle fait aux personnes qui la vivent : elle peut être une tentative de réparation, elle s'intensifie jusqu'à frôler le débordement, elle s'enracine dans des filiations (explicites ou substitutives), et elle se relance à partir du manque. Ce thème est organisé selon quatre sous-thèmes :

- La passion du jardinage comme tentative de réparation de soi
- Intensité affective et ambivalences
- Héritages, filiations et substitutions
- Manque et relance

##### 4.2.4.1 La passion du jardinage comme tentative de réparation de soi

Pour certain·e·s participant·e·s, la passion jardinière surgit ou se réactive dans des moments de vulnérabilité. Elle ne se réduit pas à un simple loisir, mais fonctionne comme une énergie psychique mobilisée pour contenir la souffrance et maintenir un mouvement vital. Elle prend ainsi la forme d'un appui essentiel, qui peut transformer l'épreuve en un espace de création et d'investissement. La passion jardinière n'apparaît pas comme une guérison en soi, mais comme une tentative de réparation de soi : elle soutient, console, relance.

Chez M.G., la passion jardinière se déploie durant l'adolescence comme un objet trouvé-créé, un espace qui lui permet de survivre à la solitude et de donner forme à une identité naissante : « C'était tout ce que j'avais trouvé là [...] De 12 à 18 ans, c'était pas mal ça... attendre de sortir du garde-robe. »

Ses mots mettent en lumière un contexte de retrait et d'attente, où le jardin devient à la fois refuge et ressource. La passion jardinière fonctionne ici comme un contenant psychique : elle absorbe l'angoisse et permet de se sentir exister dans une relation créative au vivant.

Chez Jasmine, la passion jardinière prend une forme qu'elle appelle elle-même une « obsession saine ». Le soin aux plantes devient une manière d'échapper à l'apathie dépressive, d'organiser son quotidien autour de micro-buts, et de rétablir une relation active au monde.

Mon Dieu, j'ai fini par me trouver une passion [...] j pense que... mon intérêt pour chacune de mes plantes va varier de... comme ces temps-ci j'ai plus le goût d'avoir des plantes qui vont avoir l'air euh... Non, c'est vrai, j'ai passé pas mal cette phase-là en ce moment. Je suis comme entre deux phases, entre deux modes en ce moment. Ouais, en automne/hiver pis euh... je suis un peu perdue ces temps-ci aussi parce que j'ai arrêté récemment mes médicaments pour euh... le le le, la dépression.

Dans ses propos, on observe l'ambivalence : la passion jardinière relance l'élan vital, mais demeure fluctuante, liée à l'état psychologique et aux phases de la maladie. Elle agit comme une tentative de réparation, qui permet toutefois d'éviter l'enlèvement dans la passivité et la dépression.

Chez Rose, la passion jardinière semble agir comme un appui dans les moments de vulnérabilité et de perte. La passion jardinière, par l'engagement dans des gestes simples et répétitifs qu'impose le jardin, peut offrir un moment de suspension de la douleur, une façon de détourner l'attention vers une activité signifiante. Comme nous l'avons soulevé, son investissement passionnel paraît aussi lié à une continuité identitaire : cultiver certaines plantes, recréer des couleurs et des ambiances proches de son univers d'origine, ce serait une manière de recomposer un fil biographique entre son passé tropical et son présent québécois. La passion jardinière ne supprime pas le sentiment de perte, mais pourrait soutenir un mouvement de réappropriation et de liaison entre différents fragments de soi et de son histoire. Voire une tentative de maintenir vivante une mémoire affective. Sa passion jardinière semble lui permettre de transformer un vécu douloureux en un espace où elle retrouve une forme d'activité et de présence. En ce sens, elle se présenterait moins comme une solution que comme une sorte de relance : une manière d'habiter l'écart, de donner forme à ce qui reste ouvert.

Elle explique :

Ahh! certainement j'ai besoin de ça. Donc, ça fait que même quand on est malade si tu peux prendre un moment de d'évasion, tu penses pas à ta souffrance, même quand tu as d'autres soucis. Pendant que tu arraches les mauvaises herbes, tu t'évades, tu restes pas ah! si ça me fait mal, quand c'est que ça va passer, mais non! C'est sûr que ça me fait mal. J vais faire j vais prendre les mesures pour que ça me fasse plus mal. Je peux prendre une pilule ou une sorte de tisane, je sais pas. Mais, on reste pas à dire quand c'est que ça va arrêter. Si par exemple, je me dis que j vais faire un tour dans le jardin, j vais regarder ou j vais semer qu'est-ce que j fais. Tu t'occupes pendant ce temps-là à ce que tu fais. Même quand tu prends une marche y'a plusieurs sortes, plusieurs façons de s'évader.

Chez Lyse, la passion jardinière fonctionne comme un soutien discret mais constant, qui lui permet de tenir face à la fatigue ou à la solitude. Elle insiste sur l'effet immédiat que procure l'engagement passionnel dans son activité :

Euh, moi c'est une détente pour oublier, supposons... Moi je n'ai jamais mal à la tête, mais, supposons que j'aurais une fatigue, je vais aller dehors, puis, je vais respirer, puis... je n'ai pas mal à la tête. C'est un repos. C'est une détente. Je n'ai pas le temps de m'ennuyer, euh... même s'il n'y a personne autour de moi, ben, j'ai les oiseaux là. (Rires)

Ce n'est pas seulement l'espace extérieur qui apaise, mais l'investissement passionné dans l'activité jardinière elle-même, avec ses gestes et sa régularité. La passion agit comme une énergie psychique qui détourne l'attention de la douleur ou de la lassitude et redonne souffle. Elle installe une continuité rythmique : entretenir, respirer, observer, photographier, envoyer la « fleur du jour » à ses proches.

Ainsi, chez Lyse, la passion jardinière n'opère pas comme une réparation ponctuelle d'une blessure identifiée, mais comme un processus de régulation quotidien. Elle soutient le mouvement vital en empêchant l'ennui et le sentiment de vide de s'installer. La passion jardinière devient une forme de compagnonnage actif : elle occupe, relance, console, maintenant vivante une dynamique de plaisir et de présence, même dans l'absence des autres.

Pour M. Fleur, la passion jardinière prend la forme d'une sublimation esthétique. Chaque geste de taille et de composition lui permet de transformer la douleur des pertes en une œuvre vivante. Comme nous

l'avons vu, « Cette passion s'est révélée être un refuge de paix et un petit baume », sur son immense blessure. Le mot « baume » dit bien le caractère partiel de cette réparation : la blessure reste ouverte, mais sa passion en atténue l'impact. En ce sens, la passion jardinière est à la fois un exutoire et un cadre, un moyen de contenir la douleur par la création et l'embellissement de son jardin paysagé.

L'ensemble des expériences montre que la passion jardinière semble fonctionner comme une tentative de réparation de soi. Elle peut soutenir l'élan vital, assurer certaines continuités de soi, sublimer la douleur. Elle peut contenir sans effacer complètement la souffrance, transformer sans clore, relancer sans résoudre. Est-ce dans cette tension que réside sa valeur : une manière d'habiter les blessures, en leur donnant forme et vie à travers la passion ?

#### 4.2.4.2 Intensité affective et ambivalences

Chez l'ensemble des participant·e·s, la passion du jardinage se manifeste dans une intensité affective qui, loin d'être un simple plaisir, oscille entre exaltation, débordement et contrainte. Tous évoquent, de manière singulière, combien cette pratique peut nourrir, occuper et apaiser, mais aussi envahir et exposer à une forme d'excès. Cette intensité apparaît donc comme constitutive de la passion, qui ne se maintient pas dans un équilibre tranquille, mais se vit dans des oscillations et des contrastes.

M.G. illustre peut-être le plus clairement cette ambivalence en parlant du risque d'« envahissement » de sa passion. Avoir trop de plantes, multiplier les achats, céder à la tentation de l'obsession : autant de situations qui peuvent faire perdre le contrôle. Comme nous l'avons déjà relevé, sa passion jardinière a pu lui servir d'exutoire, un espace de liberté face au secret de son homosexualité. Mais cette intensité, si elle est émancipatrice, porte aussi une menace : « on pourrait y laisser sa peau ».

Cette expression, qui condense le vécu, dit à la fois l'ampleur de l'investissement et le danger qu'il comporte. Laisser sa peau renvoie au risque d'épuisement, de se perdre soi-même dans un trop-plein de soins, d'achats ou d'acharnement à faire pousser ce qui ne peut l'être. Elle exprime la conscience aiguë d'une frontière fragile : ce qui nourrit et structure pourrait aussi consumer. En même temps, la formule

souligne l'attachement vital à la passion jardinière : y « laisser sa peau », c'est reconnaître que cette activité touche au corps, au vécu intime, jusqu'à engager la survie psychique.

Ainsi, les mots de M.G. mettent en évidence une double fonction : d'un côté, la passion jardinière ouvre un espace vital d'affirmation de soi et de libération intérieure ; de l'autre, elle demeure traversée par un risque d'excès, où l'investissement se retourne en contrainte compulsive et en menace d'usure.

Parce que les plantes elles ne se développent pas comme un animal là... c't'une plante. Pis euh, on se rend compte que... on pourrait euh, **on pourrait y laisser sa peau là**. On pourrait euh... on pourrait avoir trop de plante là, pis euh... perdre le contrôle là. Pis euh... j'veux dire euh... une plante, tu ne finis plus de la... de l'engraisser, pis elle ne finit plus de se multiplier, pis euh... Euh... une plante qui n'est pas faite pour le climat, t'auras beau te battre! Elle n'est pas faite pour pousser là! T'sais. Ça sert à rien là. À un moment donné il faut lâcher prise.

L'analyse met ici en lumière une double fonction : d'un côté, la passion jardinière ouvre un espace vital d'affirmation de soi et de libération intérieure ; de l'autre, elle comporte un risque d'excès, où l'investissement passionné menace de se transformer en contrainte compulsive.

Chez Rose, la passion jardinière joue un rôle d'appui dans la vulnérabilité : « Même quand on est malade... pendant que tu arraches les mauvaises herbes, tu t'évades ». Les gestes répétés fonctionnent comme une manière de contenir la douleur et de maintenir un mouvement vital. Son investissement passionnel traduit aussi une continuité identitaire. Même une seule plante suffisait à nourrir son besoin de nature : « J'ai déjà semé une plante à la maison [...] toute mon attention était tournée vers le jardin. » Cette intensité montre combien la passion peut concentrer l'énergie affective, parfois jusqu'à l'exclusivité.

Mais Rose insiste aussi sur une vigilance : ses expérimentations d'hybridation respectent « la logique du vivant ». Sa passion se vit donc dans une tension entre débordement possible et recherche d'équilibre. Elle apparaît à la fois comme tentative de réparation, source de vitalité et espace d'ambivalence, où l'excès côtoie la régulation.

Même quand j'ai un grand jardin mais j'ai déjà eu un tout p'tit. J'ai déjà semé une plante à la maison, dans ce temps-là, je pouvais avoir une plante, c'était ça mon jardin. Donc, toute mon attention était tournée vers le jardin. Ce n'est pas ma principale tâche parce que j'avais d'autres choses à faire. J'avais l'école, j'avais le travail, j'avais les enfants, plein d'autres

choses. Mais, y'a aussi le jardin. Il faut que la nature nous accompagne normalement mais moi je la rends présente dans ma vie avec juste un un morceau de nature à l'intérieur de la maison. [...] On fait, on fait l'hybridation en respect avec la nature selon les règles de l'art. On ne va pas donner de gel des crevettes à des tomates, non. C'est ça, cette manipulation là j'suis contre de cette manipulation. Mais, la manipulation qu'on fait, on prend euh, on croise ce que les abeilles pourraient faire à notre place. J'suis en accord avec la nature, je respecte la nature, je suis pour ça.

Jasmine, quant à elle, parle explicitement d'« obsession saine ». Elle reconnaît le risque de se laisser happer pendant des jours entiers par ses plantes. Mais cet excès est aussi décrit comme rassurant, porteur d'une responsabilité agréable, d'un « amour de la nature aux limites du possible ». L'intensité, ici, ouvre donc à la fois sur un danger de perte de contrôle et sur un espace de continuité affective.

C'est une obsession saine je dirais. Ça vient par vague. Parce que c'est ça, si je commence à partir là dessus, je vais faire ça pendant trois jours sans arrêt. C'est un peu propre aux personnes avec des troubles d'attention. Puis euh, je vais oublier tout le reste. (Rire) Fait que il faut que je me garde une petite gêne... Mais euh... Il y a un aspect de perfectionnisme là-dedans, mais il y a aussi beaucoup un amour de la nature en... aux limites du possible là.

Ce qui frappe dans son témoignage, c'est le paradoxe : la même intensité qui menace de devenir excessive se transforme en ressource structurante. La passion jardinière fonctionne comme un ancrage qui compense les fluctuations psychiques, même si elle reste traversée par la possibilité d'un débordement.

M. Fleur, pour sa part, exprime l'intensité par la métaphore de la « décharge d'adrénaline » : chaque geste de jardinage suspend les tracasseries du quotidien et alimente une quête perfectionniste d'« agencement paysagé de mes rêves ». Son discours met en avant la jouissance créative, mais suggère aussi une part d'usure liée à l'effort constant et à la répétition.

La passion jardinière se vit ici comme une expérience euphorique, où l'exaltation et la fatigue sont indissociables. La recherche du « jardin de ses rêves » illustre cette dynamique passionnée : une quête sans fin qui nourrit et épuise tout à la fois.

Ainsi, chez tous, la passion jardinière apparaît traversée par une même tension : source d'énergie, de vitalité et de création, mais aussi porteuse d'un risque d'envahissement, de compulsion ou d'épuisement.

L'ambivalence affective semble constitutive de l'expérience passionnée elle-même : les plantes, à la fois fragiles et proliférantes, exigeantes et gratifiantes, deviennent le support d'une dynamique où l'excès côtoie la réparation, et où le débordement peut paradoxalement nourrir un certain équilibre psychique.

Plutôt que de considérer l'intensité comme un simple danger, on peut la lire comme une vitalité en excès : elle met le sujet à l'épreuve tout en relançant son énergie et son rapport au monde. La passion jardinière témoigne alors, pour l'ensemble des participant-e-s, d'un investissement affectif où le risque et la ressource demeurent indissociables.

#### 4.2.4.3 Héritages, filiations et substitutions

Si la passion jardinière se vit dans l'intensité du présent, elle s'inscrit aussi dans des histoires plus anciennes : transmissions familiales, filiations culturelles, mais aussi manques ou ruptures qui appellent des reprises créatives. Elle semble toujours articulée à un passé, qu'il s'agisse de le prolonger, de le réinventer ou de le combler.

Chez Rose, l'héritage se présente d'abord sous la forme d'un savoir savant : « Mon grand-père était agronome. J'avais un oncle agronome ». Dès l'enfance, elle fréquente les espaces cultivés, interroge sans cesse son grand-père et intègre des croyances locales, comme l'interdit de planter du persil : « Si tu plantes ça, moi je vais mourir ». En le transgressant obstinément, elle affirme déjà une manière singulière de reprendre la filiation entre fidélité et dépassement.

Lyse, quant à elle, insiste sur l'héritage pratique et collectif : « Quand on arrivait de l'école... fallait aller dans le jardin, enlever les mauvaises herbes, cueillir les fraises ». Le jardin était d'abord un espace utilitaire et nourricier, mais les gestes contraints de l'enfance se sont transformés en passion, entretenue jusqu'à aujourd'hui : savoir cueillir, bouturer, transmettre des « petits bébés » de plantes.

Chez M.G., la question de l'héritage se joue dans une tension entre transmission et manque. Il évoque l'importance de son oncle, qui lui apprend « l'observation, la patience », mais aussi la conflictualité avec son père, dont la tondeuse détruisait ses plates-bandes. Son récit témoigne d'une filiation ambivalente, à la fois reçue et déniée.

Cette ambivalence se retrouve dans ses substitutions affectives. D'abord attiré par les animaux puis par les insectes, il raconte comment ce désir d'élever ou de collectionner se heurtait à des interdits parentaux : « Ma mère... elle ne voulait pas qu'on rentre ça dans la maison... ça va attirer la vermine ». Ce rejet l'a conduit progressivement vers les végétaux, perçus comme un domaine plus « acceptable », mais où il pouvait satisfaire son besoin de construire et de prendre soin.

L'attachement passionnel aux plantes prend alors une valeur quasi filiale. Il rapporte avec humour : « Toi tes orchidées là, euh, c'est tes filles. C'est tes petites filles ! [...] Moi je n'avais pas famille, rien ». Cette comparaison souligne la manière dont la passion jardinière comble un vide relationnel : les orchidées deviennent substituts d'une famille absente, investies comme des objets affectifs à part entière.

Dans ce mouvement, la passion jardinière chez M.G. apparaît comme une filiation réinventée. Elle s'enracine dans des héritages partiels (un oncle valorisant, un père conflictuel), mais se déploie surtout dans la création de liens symboliques avec le vivant. Les plantes deviennent non seulement des supports de soin et d'observation, mais aussi des substituts d'appartenance et de continuité affective.

Jasmine n'évoque pas de transmission familiale claire. Elle raconte plutôt une découverte contingente : « C'est en travaillant dans la section jardinage d'un magasin que j'ai fini par me trouver une passion ». Cet héritage indirect, adossé à des épreuves personnelles et à une histoire de dépressions, devient un point d'ancrage : le jardinage comme « obsession saine », comme appui thérapeutique et chemin vers une nouvelle continuité (formation en horticulture).

Chez M. Fleur, le silence sur l'origine familiale est frappant. Aucune filiation explicite n'est évoquée ; à la place, il met en avant la quête esthétique et la singularité de son style : « Je suis le seul maître de mon jardin ». Son récit suggère que les pertes vécues — mentionnées à demi-mot — sont partiellement transformées par l'attachement passionnel aux plantes : « Cette passion s'est révélée être un refuge de paix et un petit baume ». La filiation se déplace ici vers la création d'un « tableau vivant », et vers une transmission symbolique (les jeunes du voisinage l'appellent affectueusement « M. Fleur »).

Ces récits suggèrent que la passion jardinière n'est jamais "hors-sol". Elle s'appuie tantôt sur des filiations explicites (Rose, Lyse, M.G.), tantôt sur des filiations de substitution (Jasmine, M. Fleur). Dans les deux cas, elle semble fonctionner comme un processus de reprise : reprendre un savoir transmis, transformer un travail en passion, ou inventer une filiation symbolique là où la rupture ou la perte pourraient creuser un vide.

#### 4.2.4.4 Manque et relance : cabane, sanctuaire, campagne, chalet et paysage rêvé

Le thème du manque et de la relance traverse l'ensemble des récits. Il ne se dit pas de façon abstraite, mais toujours à travers des images précises : cabane, campagne, sanctuaire, chalet, paysage rêvé. Ces images ouvrent des espaces absents ou idéalisés, qui ne se combleront pas mais entretiennent le désir.

Rose parle d'une expérience imaginaire marquée par la cabane : « Oh ! après je sors de ma chambre et le jardin est partout. C'est comme si j'avais une p'tite cabane, comme j'avais vu quoi en Honduras. »

Elle ajoute : « Il y avait des cabanes dans les arbres... j'avais trouvé ça magnifique. » Ce souvenir la marque par sa simplicité : « faites avec le strict minimum ». Le contraste est souligné : « Les touristes payent cher... moi, j'ai pas loué... j'étais juste pour visiter. »

Son discours relie cette fascination au quotidien le plus ordinaire : « Quand tu sors même de la douche... tu es comme en pleine nature. »

Enfin, elle évoque ses plantes comme une présence constante : « Quelle que soit la saison, j'ai des plantes qui descendent de l'escalier, j'ai le bananier, mon pothos qui descend... donc mes plantes sont là avec moi. »

La répétition de « mes plantes » traduit une appropriation affective et l'idée que leur présence relance en continu son rapport au vivant.

Chez Lyse, le manque se dit à travers la comparaison explicite : « C'est comme si j'étais à la campagne... C'est un peu ma campagne ici. »

Elle projette aussi un projet : « Je songe d'avoir un petit toit... transparent, pour faire passer la lumière. C'est un projet. » Cette image suggère le désir d'un espace ouvert et protecteur à la fois.

Ses gestes sont associés à l'idée de renaissance : « Peut-être je vais la couper, et repartir une plante... la plante va renaître, va revivre. »

Elle s'émerveille aussi de l'imprévu : « Parfois les graines tombent entre deux fentes de bois, et une plante pousse... comme entre deux roches. »

Le souvenir de l'enfance revient avec force : « Autour de la maison de mes parents, c'était des grands champs... On cueillait des marguerites, des pissenlits, du trèfle. »

Puis elle constate le contraste : « Aujourd'hui... ce n'est plus des jardins, c'est un petit village... des maisons très petites, sans jardin. »

Et l'évocation du « grand grand grand jardin » insiste sur la dimension affective d'un espace idéalisé : « On pouvait courir, travailler dans les champs de fraises. »

Chez M.G., le manque s'exprime d'abord à travers sa relation au père. Il souligne la manière dont ce dernier s'est voué entièrement au travail : « pis il est tout le temps occupé. Tout l'temps tout l'temps tout l'temps! Pis c'est lui qui va le faire, pis y'a personne qui va le faire à sa place. C'est un petit peu épeurant quand il monte sur le toit, mais bon. (rire) »

Cette image du père infatigable se cristallise dans une métaphore végétale. M.G. raconte :

Lui il s'enracine comme ses pommiers là, t'sais... ça prend du temps, pis on voit rien, pis y'a rien qui paraît, puis on sait pas, puis... Il a semé ses pommiers ça fait 6-7 ans, mais là à Val-des-Lacs, ça pousse pas vite, fait que le pommier qui a poussé le mieux, il faisait peut-être 7 pieds de haut, mais il ne fleurissait pas encore. On n'a pas vu aucune fleur, rien.

Le parallèle est explicite : « C'est ça mon père. Il s'est enraciné, comme il dit, mais on n'a pas eu le temps de voir une fleur, rien. » L'absence de floraison devient une image de transmission inachevée : un enracinement qui ne donne pas ses fruits, qui laisse le sentiment d'un manque.

La vente du chalet familial renforce ce vécu de coupure : « Pis là y'est triste, comme quand qu'on coupe un arbre là. Ça fait un grand vide là. » Le deuil de ce lieu s'exprime dans une langue végétale, comme si la perte du chalet et la perte d'un arbre se confondaient.

Face à ce manque, M.G. se tourne vers d'autres images : « Mais moi je suis plus avec des p'tites fleurs, des vivaces. Ça se transporte, ça... c'est ça. » Contrairement à l'enracinement massif et inachevé du père, il choisit la mobilité et la légèreté des vivaces, capables de survivre aux déplacements.

Ce contraste se rejoue dans son installation au nouveau chalet. Après la perte du lieu familial, il investit ce nouvel espace comme un abri pour son jardin : les transplantations de ses plantes deviennent autant de gestes de continuité, transformant le vide laissé par le départ en un recommencement. Le manque initial, lié au père et au chalet perdu, se trouve ainsi déplacé et partiellement réparé par la présence vivante de son propre jardin.

Chez Jasmine, le rapport au manque se dit d'abord par l'absence d'héritage familial direct. Le jardin est associé à sa mère, mais comme un espace qui lui reste étranger :

Le jardin chez ma mère c'est à ma mère. (Rires) J'peux pas aller commencer à jouer là-dedans nécessairement. Pis... c'est quelqu'un qui est vraiment dans ses choses, fait que... je suis mieux de ne pas nécessairement aller jouer dedans justement.

Ce jardin est donc identifié comme « à l'autre », fermé, et Jasmine se tient en retrait. À ce manque s'ajoute une accumulation d'attentes et de projections tournées vers ses propres plantes :

Mais... c'est ça, ces temps-ci ça c'est plus mon obsession de plantes. Pis elle aussi je ne sais pas si elle va survivre. Fait que là c'est tout un téléroman dans ma tête... de... comment elle

va ? Là je la regarde pis je me dis : “il y a tu encore des pucerons dedans ? J’pense pas. Est-ce qu’elle va survivre ? Je l’sais pas.”

Cette plante est directement liée à sa mère :

Ça c’est une plante que ma mère m’a donné, parce qu’elle m’a dit : “Celle-là je ne suis pas capable de m’en occuper.” Quand je les ai eu ben... celle-là pis celle-là, les petites orchidées (phalaenopsis ?), elles sentaient le moisi !

Recevoir une plante endommagée devient une mise à l’épreuve :

Là ben c’est tout le temps de me dire que, j’ai... j’ai tout un... est-ce que je vais être capable de (petit rire)... de la faire survivre ? Même si ma mère lui a fait pas mal de dommage ? Pis j’veux j’veux réussir à prouver que je suis capable de m’en occuper.

Cette parole souligne la dynamique d’un soin chargé de réparer et de montrer qu’elle est capable là où sa mère a échoué. Les plantes deviennent ainsi des supports de continuité et de mémoire : « Mais t’sais, y’ont toutes, y’ont toute leurs p’tites histoires. Y’a tous les moments aussi où je les ai achetés. C’est un peu comme regarder un album-photos prog... qui progresse... qui est vivant aussi. »

Ce déplacement du lien maternel sur les plantes nourrit aussi une idéalisation plus large. Jasmine dit : « Je suis pas mal sûre qu’il y a des gens qui voient leur jardin un peu comme un sanctuaire. »

En parlant des « gens », elle semble aussi parler d’elle-même. Le sanctuaire devient figure idéale : un lieu de retrait, de protection et d’ancrage. Dans ce contexte, son souhait d’avoir un jardin extérieur à elle prend une valeur particulière. Vivant « en appartement depuis trop longtemps », elle se projette dans ce jardin comme dans un horizon désiré, où le sanctuaire pourrait exister autrement que dans l’imaginaire. Le manque d’un espace à soi relance donc son désir : ses plantes d’intérieur fonctionnent comme substituts provisoires, en attendant ce jardin rêvé où elle pourrait investir pleinement sa passion.

Chez M. Fleur, le manque se dit d'abord à travers la perte des êtres chers. Il évoque sa passion comme une ressource face à ces absences, une manière de trouver un peu de répit : « Cette passion s'est révélée être un refuge de paix et un petit baume. »

Mais son engagement ne se limite pas à cette fonction apaisante. Il décrit son jardin comme « un tableau final attendu », orienté par une vision intérieure qui guide ses choix et nourrit son désir. L'expression « paysage de mes rêves » situe clairement son investissement à la croisée du réel et de l'imaginaire : le jardin est à la fois un espace concret et une œuvre en devenir.

Il insiste d'ailleurs sur la recherche constante d'harmonie qui anime sa pratique :

Je suis à la recherche constante d'un équilibre dans la disposition des arbustes, arbres, haies, roches de rocailles, plantes vivaces, annuelles ou bulbes et ce par couleur, par hauteur graduelle, le tout en respectant les contrastes imposés par la surabondance ou le manque d'ensoleillement et en fonction de la présence de ces arbres magnifiques qui constituent la trame de fond de la toile que j'ai imaginée au départ.

Enfin, il ajoute : « J'imagine souvent ce que serait mon jardin si je possédais le double ou le triple de ma superficie avec en prime l'énergie que j'avais à 25 ans. » Cette rêverie d'expansion montre que la passion se relance dans l'horizon de ce qui manque — plus d'espace, plus de force, plus de temps — et que c'est précisément ce décalage entre ce qu'il a et ce qu'il imagine qui entretient la vitalité de son désir.

Pour l'ensemble de participant.é.s le manque n'apparaît pas comme une absence à combler une fois pour toutes, mais comme une force qui relance. Le jardin passionné semble se construire dans cet écart : il reste toujours inachevé, mais c'est cet inachèvement qui nourrit le désir. Du point de vue psychanalytique, les images — cabane, campagne, sanctuaire, chalet, paysage de rêves — peuvent être comprises comme des figures de l'imaginaire du manque et de la réparation.

Elles traduisent un besoin d'abri (cabane, sanctuaire), elles rappellent une scène originaire de vitalité (campagne), elles condensent le rapport à la filiation et à la perte (chalet), elles ouvrent un horizon d'idéalisation et de projection (paysage de rêves).

Toutes nous semblent mettre en jeu une même dynamique : transformer un manque (absence, perte, distance) en image investie qui relance le désir, soutient la continuité psychique et nourrit la passion jardinière.

Or, l'analyse comparatif a montré que la passion du jardinage dépasse largement le cadre d'un loisir. Elle apparaît comme un espace psychique vivant où s'articulent différentes fonctions, mais aussi comme une expérience marquée par l'intensité, l'ambivalence et l'excès. L'expérience des participantes révèlent que le jardin est une scène où peuvent se rejouer pertes et filiations, où s'inventent continuités et où se relance sans cesse le désir. La discussion (chapitre 5) cherchera à mettre en dialogue ces constats empiriques avec le cadre psychanalytique.

## CHAPITRE 5

### DISCUSSION

Ce chapitre discute les principaux résultats à la lumière du cadre psychanalytique élaboré précédemment. L'objectif n'est pas de confirmer un modèle explicatif ni d'attribuer au jardin des effets univoques, mais de dégager les processus psychiques que la passion jardinière semble mobiliser, ainsi que les significations qu'elle ouvre pour comprendre le lien entre l'humain et le vivant. Les propositions formulées doivent être entendues comme des hypothèses cliniques situées, issues d'une recherche qualitative exploratoire, et non comme des généralisations.

Dans cette perspective, le jardin est envisagé à la fois comme aire transitionnelle (Winnicott, 1971) et comme enveloppe de type Moi-peau (Anzieu, 1995) : un espace de médiation entre dedans et dehors, où s'articulent corps, affects, pensée et monde.

Les récits recueillis suggèrent que la passion jardinière excède le registre du loisir. Elle s'inscrit dans un travail psychique de continuité, de transformation et de régulation. À travers la relation au jardin, les participant·e·s semblent mobiliser des fonctions de contenance, d'expression identitaire, de création et de mise en lien, soutenant une vitalité psychique où s'entrelacent plaisir, effort et symbolisation. Plusieurs discours donnent à entendre une économie affective singulière, marquée par des tensions : jouissance et apaisement, maîtrise et lâcher-prise, perte et relance du désir.

La discussion s'organise en cinq volets :

(1) l'identité passionnée, (2) les modalités symboliques du soin (repères maternel/paternel pensés comme un continuum non genré), (3) les fonctions psychiques et symboliques du jardin, (4) la dynamique passionnelle, (5) une ouverture vers l'écologie affective comme mode de régulation et de symbolisation co-élaboré entre psychisme et vivant. Le chapitre se conclut par une réflexion sur les limites, la portée et les pistes d'ouverture.

## 5.1 Identité passionnée

Dans l'ensemble des récits, l'identité de « passionné·e de jardinage » apparaît comme un appui narcissique et symbolique, soutenant un sentiment de compétence, de continuité et d'estime de soi. Chez certain·e·s, cette identité s'enracine dans un héritage familial ou sensoriel ancien, assurant une continuité entre enfance et présent. Chez d'autres, elle se construit plus tardivement, comme une réaffirmation de soi dans des contextes de perte, de rejet ou de fragilisation identitaire.

Ainsi, chez certain·e·s participant·e·s ayant traversé des expériences de dévalorisation ou de rupture biographique, la passion jardinière pourrait fonctionner comme un espace d'individuation et de revalorisation symbolique. Le végétal apparaît alors comme une matière investissable, susceptible de soutenir une réélaboration narcissique — non pas au sens d'une réparation achevée, mais comme une relance de la capacité à se sentir vivant et en lien (Freud, 1914).

La passion jardinière peut ainsi être comprise comme un remaniement identitaire discret, souvent silencieux. À travers les gestes, la temporalité du vivant et la relation au jardin, certain·e·s participant·e·s semblent trouver une manière de se reconnaître autrement, parfois en marge de catégories sociales vécues comme réductrices. Le jardin devient alors une forme de langage non verbal : se dire sans se raconter, se projeter sans s'exposer, transformer sans devoir tout élaborer par la parole (Winnicott, 1971).

### 5.1.1 Le jardin comme scène de présentation de soi

Les observations de terrain suggèrent que le jardin peut devenir une scène de présentation de soi, un espace où l'on se montre à travers le filtre protecteur du végétal. La parole semble parfois soutenue, voire précédée, par la présence du lieu, comme si le jardin jouait un rôle de tiers médiateur, facilitant la mise en mots et la circulation des affects.

Cette exposition demeure traversée par une forme de pudeur : ajuster une plante, justifier une absence, évoquer la saison. Ces gestes traduisent moins une défense qu’une mise en forme narcissique structurante. Le jardin devient un double symbolique du Moi, un espace que l’on protège, embellit et offre au regard.

Sur le plan psychanalytique, cette dynamique peut être comprise comme une dialectique entre exposition et protection, le jardin fonctionnant comme une enveloppe intermédiaire — un Moi-peau étendu — permettant d’être vu sans se sentir totalement vulnérable (Anzieu, 1995).

## 5.2 Modalités symboliques du soin

Dans les récits recueillis, la relation au jardin et au monde végétal apparaît fréquemment comme une expérience de soin au sens large : soin donné, soin reçu, soin éprouvé. Ce soin ne se réduit ni à une activité utilitaire ni à une métaphore abstraite, mais s’inscrit dans des gestes concrets, des rythmes et une attention soutenue au végétal. À travers ces pratiques, les participant·e·s semblent mobiliser différentes modalités symboliques du soin, que l’on peut penser, à titre heuristique, selon un continuum entre deux registres complémentaires : une tonalité enveloppante, dite « maternelle », et une tonalité structurante, dite « paternelle ».

Ces termes ne renvoient ni aux figures parentales réelles ni à des rôles genrés. Ils désignent des fonctions psychiques — contenant et organisatrices — qui participent à la régulation des affects, à la mise en forme de l’expérience et au maintien de la continuité psychique des participants. L’intérêt de ce modèle tient précisément à sa souplesse : les deux registres ne s’opposent pas, mais s’articulent, se déplacent et se combinent différemment selon les sujets, les moments de vie et les configurations passionnelles.

Tonalité enveloppante : contenance, continuité et régénération

Chez certain·e·s participant·e·s, la relation au jardin se déploie principalement sous une tonalité enveloppante. Le soin s’exprime à travers une attention régulière, parfois tendre, portée aux plantes :

arroser, observer, protéger, attendre. Ces gestes, souvent décrits comme apaisants, instaurent une temporalité lente et répétitive qui contraste avec les exigences du quotidien. Le jardin devient alors un espace où il est possible de se déposer tout en prenant soin du vivant.

Sur le plan psychique, cette modalité évoque une fonction contenant : le sol, l'humidité, la croissance progressive des plantes offrent un cadre sensoriel stable, susceptible de soutenir l'apaisement des éprouvés internes. Le soin donné au végétal semble permettre une transformation silencieuse des tensions affectives, dans un mouvement proche de la fonction alpha décrite par Bion : les émotions diffuses trouvent à se métaboliser par l'action et le contact avec la matière vivante. Jardiner offrirait ainsi une forme de contenance incarnée, où le corps et l'environnement participent conjointement à la régulation.

Tonalité structurante : mise en forme, limite et transmission

Chez d'autres participant-e-s, le soin s'exprime davantage à travers une recherche d'organisation et de mise en forme. Planifier l'espace, ajuster les volumes, choisir les espèces, maîtriser la croissance sont autant de gestes qui témoignent d'un rapport plus structurant au jardin. Le plaisir n'est pas tant lié à la protection qu'à la composition, à la justesse des formes et à l'équilibre obtenu.

Cette tonalité peut être rapprochée d'une fonction structurante, au sens symbolique : introduire des limites, différencier, ordonner sans rigidifier. Le jardin devient un espace où le sujet pense par la forme, où l'agencement extérieur répond à une quête interne de cohérence. Il ne s'agit pas d'un contrôle défensif, mais d'une médiation : la rigueur du soin canalise l'élan pulsionnel et transforme l'impulsion en création. Le soin prend alors valeur de transmission — transmission d'un savoir-faire, d'un ordre vivant, d'une manière d'habiter le monde.

### *Entrelacement des registres et réciprocité affective*

Dans la majorité des récits, ces deux tonalités ne se présentent pas de manière exclusive. Jardiner consiste souvent à veiller et réguler simultanément : protéger sans étouffer, soutenir la croissance tout en la limitant, intervenir sans annuler l'autonomie du vivant. Le soin apparaît ainsi comme un espace de négociation entre enveloppement et cadre, entre disponibilité affective et exigence de forme.

Plusieurs participant·e·s décrivent également une réciprocité affective : le soin apporté au jardin procure en retour apaisement, vitalité ou sentiment de justesse. Sans supposer une réponse intentionnelle du végétal, cette expérience d'accordage souligne un mouvement circulaire, où le soin devient échange. Le jardin se situe alors comme un médiateur entre intériorité et extériorité, permettant au sujet d'éprouver simultanément sa capacité à contenir et à être contenu, à organiser et à se laisser transformer.

Ainsi, la passion jardinière peut être comprise comme un espace psychique où se rejouent et s'articulent les fonctions symboliques du soin. Le continuum entre registres enveloppant et structurant offre une lecture fine de la diversité des investissements passionnels, sans réduire ceux-ci à une logique univoque. Le jardin devient un lieu d'expérimentation de l'équilibre — toujours précaire, toujours à réajuster — entre protection et différenciation, continuité et transformation.

### 5.3 Les fonctions du jardin et leurs prolongements psychiques

Dans le prolongement des modalités symboliques du soin décrites précédemment, l'analyse des récits permet de dégager plusieurs fonctions psychiques du jardin, telles qu'elles sont investies dans l'expérience passionnelle. Ces fonctions ne constituent ni un système fermé ni un modèle universel : elles se manifestent de manière située, variable selon les trajectoires subjectives, les moments de vie et les modalités d'engagement dans la passion jardinière. Elles peuvent se renforcer, se déplacer ou, ponctuellement, perdre leur efficacité symbolisante.

Le jardin n'apparaît donc pas comme un espace thérapeutique en soi, mais comme un support médiateur, susceptible de soutenir certains processus psychiques lorsque des conditions internes et relationnelles

sont réunies. À ce titre, il peut être pensé comme une aire transitionnelle élargie et comme une enveloppe psychique vivante, où se rejouent des mouvements de dépôt, de transformation et de relance des éprouvés.

#### *Fonction contenant : refuge, régulation et reprise*

Pour l'ensemble des participant·e·s, le jardin est d'abord évoqué comme un lieu de calme, de protection et de retrait relatif. Les termes employés — refuge, baume, sanctuaire, enveloppe de verdure — traduisent une expérience de contenance à la fois sensorielle et psychique. Cette fonction contenant ne relève pas d'un évitement du monde, mais d'un temps de régulation, où les affects peuvent se déposer sans être immédiatement sollicités par l'exigence relationnelle ou sociale.

En période de vulnérabilité (deuil, isolement, maladie, vieillissement, fragilisation identitaire), le jardin devient parfois un espace de reprise du mouvement psychique. Le contact avec la matière vivante, la répétition des gestes et la temporalité cyclique du végétal offrent un cadre stable, susceptible de soutenir la continuité d'être. Le jardin agit alors comme une enveloppe externe, qui amortit les excitations et permet au sujet de se maintenir sans s'effondrer.

#### *Fonction identitaire : individuation, dépôt projectif et transformation*

Au-delà de la contenance, le jardin se révèle comme un support identitaire majeur. Il porte l'empreinte du sujet : choix des plantes, organisation de l'espace, styles esthétiques, récits associés. Jardiner devient une manière de se dire autrement, par le détour de la matière et de la forme.

Pour certain·e·s, le jardin prolonge une filiation ou un héritage ; pour d'autres, il incarne une rupture ou une réinvention de soi. Sur le plan psychique, le jardin fonctionne comme une surface de dépôt projectif : couleurs, textures, vitalité ou fragilité des plantes peuvent résonner avec des états internes, sans être figés dans une symbolisation explicite. Cette fonction ne fige pas l'identité ; elle la met en mouvement. Le jardin

évolue, se transforme, se défait et se reconstruit, permettant au sujet d'éprouver la continuité de soi dans le changement.

#### *Fonction interrelationnelle : médiation du lien humain et non humain*

Le jardin apparaît également comme un lieu de médiation relationnelle. Les échanges autour des plantes — dons de boutures, conseils, photographies partagées, visites — témoignent de la capacité du jardin à soutenir des liens humains indirects, souvent vécus comme moins exposants. Le végétal fonctionne alors comme un tiers symbolique, facilitant la rencontre sans confrontation directe.

Cette fonction s'étend au rapport au non humain. Plusieurs participant·e·s décrivent les plantes, les oiseaux ou les insectes comme des présences stables, non jugeantes, participant à une forme d'apaisement relationnel. Le sujet se sent inscrit dans un réseau vivant plus large, où l'altérité n'est ni intrusive ni indifférente. Le jardin soutient ainsi une écologie du lien, reliant intériorité, socialité et environnement vivant.

#### *Fonction créative et régulatrice : jeu, rythme et symbolisation incarnée*

Enfin, le jardin constitue un espace de créativité incarnée. La composition, l'expérimentation, l'agencement des formes et des couleurs mobilisent l'imaginaire autant que le corps. Pour plusieurs participant·e·s, le plaisir du jardinage ne réside pas seulement dans le résultat esthétique, mais dans le geste lui-même, dans le faire répété et ajusté.

Cette créativité remplit également une fonction régulatrice. Les gestes concrets — bêcher, tailler, arroser, semer — installent un rythme qui soutient l'équilibre psychique. Le temps du vivant, lent et cyclique, réintroduit mesure et continuité dans des existences parfois marquées par l'urgence ou la discontinuité. Le jardin devient ainsi un lieu de symbolisation en acte, où les éprouvés bruts trouvent à se transformer par le corps et la matière, sans nécessairement passer par la parole.

### *Articulation des fonctions : le jardin comme espace transitionnel et enveloppe vivante*

Ces fonctions — contenante, identitaire, interrelationnelle et créative-régulatrice — ne s'excluent pas. Elles s'entrelacent et se répondent selon les moments et les besoins du sujet. Leur coexistence permet de penser le jardin comme un espace transitionnel, où le sujet peut expérimenter, créer, transformer, sans que son identité soit menacée.

Le jardin apparaît alors comme une enveloppe psychique élargie : il contient, protège, exprime et relie. Il n'est ni un refuge fermé ni une simple projection, mais un espace de rencontre et de transformation, où s'articulent intériorité et extériorité. En ce sens, la passion jardinière soutient un travail de liaison discret mais essentiel, où le jeu, la pensée et la matière vivante participent ensemble au maintien de la continuité psychique.

#### 5.4 Dynamiques passionnelles : entre excès, manque et relance

Les analyses précédentes montrent que la passion jardinière ne se réduit ni à un intérêt soutenu ni à une activité gratifiante. Elle s'accompagne d'une intensité affective qui engage le corps, le temps, l'attention et l'imaginaire. Cette intensité constitue l'un des traits distinctifs de la passion : elle peut soutenir la vitalité psychique, mais elle expose aussi à des mouvements d'excès, de dépendance ou de rigidification. La passion jardinière se situe ainsi dans une zone de tension entre plaisir et contrainte, liberté et obligation, investissement et perte.

Loin de résoudre les conflits ou d'abolir le manque, la passion jardinière semble maintenir le sujet en mouvement, en offrant un espace où l'excès peut trouver forme et où le manque peut devenir moteur plutôt que point d'effondrement. Elle s'inscrit dans une économie psychique de la relance, où l'inachèvement du jardin soutient la continuité du désir.

### *Tentatives de réparation et continuité psychique*

Pour plusieurs participant·e·s, la passion jardinière s’ancre dans des périodes de vulnérabilité — deuil, isolement, fragilisation identitaire, vieillissement. Le jardin apparaît alors comme un refuge actif : le travail concret, loin de détourner de la souffrance, soutient la reprise du mouvement psychique. Jardiner ne signifie pas effacer la perte, mais la rendre habitable, en l’inscrivant dans des gestes répétitifs et signifiants.

Sur le plan psychanalytique, ces dynamiques peuvent être rapprochées des processus de sublimation et de transformation silencieuse : l’énergie affective trouve à se déplacer vers une activité créative, incarnée, qui ne nie pas le manque mais le transforme. La temporalité du vivant — croissance lente, cycles, reprises — offre un cadre où la continuité peut se reconstruire sans exiger de résolution définitive.

### *Intensité, jouissance et travail de la limite*

L’intensité affective décrite par les participant·e·s évoque parfois une forme de jouissance, à la fois nourricière et débordante. Fatigue heureuse, excitation devant une floraison, difficulté à « s’arrêter » ou à renoncer à de nouvelles plantations témoignent de cet engagement total. L’enjeu n’est pas de pathologiser cette intensité, mais d’interroger la manière dont elle trouve — ou cherche — sa limite.

Lorsque l’excès est contenu par la matière, la temporalité du vivant ou la rigueur du soin, il devient énergie transformatrice. À l’inverse, lorsque la limite se rigidifie — idéal de perfection, contrôle excessif, fermeture à l’imprévu — la passion peut se rapprocher d’un idéal défensif. La passion jardinière apparaît ainsi comme un équilibre toujours négocié, où la vitalité dépend de la capacité à tolérer l’inachevé et l’imperfection.

Cette intensité ne constitue pas seulement un débordement affectif ou un excès d’investissement ; elle peut être comprise comme un mode de régulation psychique actif. En engageant le corps, le temps et l’attention dans une relation soutenue au vivant, la passion jardinière canalise des tensions internes qui, sans cet investissement, pourraient rester diffuses ou désorganisantes.

L’intensité passionnelle agit alors comme un organisateur de la vie psychique : elle concentre l’énergie affective autour d’un objet investi, lui donne forme, rythme et orientation. Ce mouvement permet au sujet

d'éprouver ses limites — fatigue, découragement, perte — tout en expérimentant sa capacité à les traverser. La passion jardinière apparaît ainsi moins comme une fuite hors du conflit que comme un travail psychique incarné, où l'excès devient progressivement habitable, pensable et transformable.

### *Héritages, filiations et déplacements affectifs*

La passion jardinière s'inscrit fréquemment dans des logiques de transmission : gestes appris, plantes reçues, souvenirs d'un parent ou d'un grand-parent. Toutefois, elle ne se contente pas de reproduire l'héritage ; elle le transforme. Le jardin devient un lieu où la filiation se rejoue de manière créative, par la réappropriation et la mise en forme singulière de ce qui a été transmis.

Dans certains récits, le jardin accueille aussi des déplacements affectifs : il devient support d'investissement là où un lien humain a été fragilisé ou perdu. Ce déplacement ne relève pas d'une confusion entre humain et végétal, mais d'une médiation symbolique, permettant de maintenir un rapport au lien sans s'y engoutir. Le vivant offre alors une présence stable, non jugeante, qui soutient la continuité sans exiger de réciprocité explicite.

### *Le manque comme moteur du désir*

Le jardin demeure fondamentalement inachevé. Il appelle le projet, l'attention, le recommencement. Loin d'être uniquement frustrante, cette incomplétude semble constitutive du plaisir même de jardiner. Le manque devient moteur du désir, au sens où il maintient le mouvement plutôt qu'il ne vise une clôture.

Chaque saison, chaque perte végétale, chaque nouvelle plantation relance l'engagement. Le jardin offre ainsi un terrain où perte et renaissance, destruction et réparation peuvent s'articuler. La passion jardinière s'inscrit alors dans une économie de la relance, où le désir se soutient de l'inachevé et de la transformation continue.

### *Entre dépendance et liberté*

Enfin, la passion jardinière se déploie dans un paradoxe central : engagement total et contrainte du soin. Le jardin exige présence, constance, responsabilité. Cette dépendance consentie fonde aussi la valeur du lien : la liberté se découvre dans la fidélité à un engagement vivant.

La passion ne « guérit » pas nécessairement ; elle maintient en mouvement. Elle offre un espace où l'excès peut être travaillé, où le manque peut être investi, et où le sujet peut éprouver sa capacité à soutenir un lien durable avec le vivant. En ce sens, la passion jardinière apparaît comme une force ambivalente mais structurante, dont la vitalité repose précisément sur la négociation permanente entre intensité et limite, attachement et transformation.

#### 5.5 L'écologie affective : continuité, symbolisation et soin au végétal

Dans le prolongement de ces analyses, la passion jardinière peut être envisagée dans le cadre d'une écologie affective, où les processus de régulation émotionnelle et de symbolisation se déploient dans l'interaction entre le psychisme et l'environnement vivant (Schinaia, 2022 ; Morin, 2020 ; Drummond, 2022). Cette perspective ne constitue pas un modèle explicatif clos, mais une grille de lecture clinique permettant de penser conjointement subjectivité, corporéité et monde vivant, sans réduire le lien à la nature à un simple effet contextuel ou instrumental.

Dans cette optique, le jardin apparaît comme un micro-écosystème psychique, soutenant des processus de transformation par le corps, les sens et la temporalité du vivant. L'environnement n'y est pas conçu comme un décor neutre, mais comme un partenaire psychique potentiel (Searles, 1986), offrant au sujet une expérience de résonance plutôt que de fusion, de lien plutôt que de maîtrise (Rosa, 2018).

### *Le jardin comme espace de régulation et de symbolisation incarnée*

Le jardin peut ainsi être compris comme un espace de régulation incarnée : les gestes répétés, les cycles saisonniers, la lenteur et la matérialité du vivant soutiennent une continuité là où la vie psychique ou sociale impose des discontinuités. La symbolisation ne s'y opère pas principalement par la mise en mots, mais par le corps : toucher, sentir, regarder, respirer deviennent des modalités d'élaboration psychique.

Dans cette perspective, le jardin offre un cadre où les éprouvés bruts peuvent se transformer sans nécessairement passer par la parole, dans un processus proche de ce que Roussillon (1999) décrit comme la transformation des éprouvés non symbolisés. La matière vivante devient alors support de métabolisation affective, permettant au sujet d'inscrire ses tensions internes dans une temporalité plus vaste et plus contenante.

### *Le végétal comme tiers symbolisant*

À la suite de Searles (1986), l'environnement non humain peut être pensé comme un tiers de la vie psychique, participant à la structuration du rapport au monde. Dans les récits recueillis, la continuité avec le vivant s'exprime souvent sous forme de sensations d'accordage : non pas une fusion avec la nature, mais une relation, marquée par la présence d'une altérité vivante non intrusive et non jugeante.

Le végétal agit ainsi comme un tiers symbolisant : il relie sans confondre, il permet d'éprouver le lien plutôt que la séparation. Le sujet y dépose des fragments de son monde interne, tout en recevant du vivant une forme d'écho — non pas une réponse intentionnelle, mais une expérience subjective d'étayage et de continuité. Ce va-et-vient soutient une élaboration psychique où projection et introjection demeurent en mouvement, sans se figer dans une logique de maîtrise ou d'idéalisation.

## *Le soin de soi et le soin du monde*

L'écologie affective invite enfin à penser conjointement le soin de soi et le soin du monde. Prendre soin d'une plante, c'est aussi s'éprouver comme capable de constance, d'attention et de responsabilité. Dans un contexte écologique marqué par l'anxiété, le sentiment d'impuissance ou la perte de sens, ces micro-expériences de continuité et de lien peuvent être entendues comme des pratiques modestes mais significatives de résonance et de reliance, où le soin du vivant soutient la subjectivité (Rosa, 2018).

Ainsi, la passion jardinière ne saurait être envisagée comme une solution universelle ni comme un facteur de bien-être en soi. Les processus décrits doivent être compris comme des configurations singulières, dépendantes des trajectoires subjectives, des contextes de vie et des modalités d'investissement du lien au vivant. Les interprétations proposées relèvent d'hypothèses cliniques, issues d'une recherche qualitative exploratoire, et visent avant tout à ouvrir des voies de compréhension plutôt qu'à établir des modèles généralisables.

### 5.6 Limites et ouvertures de la recherche

#### *Une approche interprétative située et co-construite : enjeux et limites*

Cette recherche s'inscrit dans une approche clinique et interprétative qui reconnaît d'emblée que les matériaux recueillis ne constituent pas un accès direct à une réalité objective de la passion jardinière, mais à une mise en récit située de l'expérience. Les entretiens et les observations des jardins donnent ainsi accès à des constructions narratives façonnées par la mémoire, le langage et le contexte même de la rencontre avec la chercheuse. Le jardin y apparaît moins comme un objet neutre que comme un espace investi, raconté et parfois mis en scène.

Le dispositif de recherche instaure par ailleurs un cadre relationnel et transférentiel dans lequel le jardin peut devenir un support projectif du lien à l'enquêtrice. Cette dimension ne saurait être réduite à un biais méthodologique à éliminer : elle constitue au contraire un élément central de l'approche clinique, en ce qu'elle rend visibles les modalités de présentation de soi, de transmission de sens et de mise en forme du

vécu. Elle rappelle toutefois que les données produites relèvent d'une co-construction, influencée par les attentes, les résonances affectives et les positions subjectives en présence.

À cet égard, le positionnement de la chercheuse — sensible aux questions de lien au vivant — a pu favoriser l'émergence de récits mettant davantage en valeur les dimensions créatives, soutenantes et symboliques de la passion jardinière. Cette reconnaissance ne remet pas en cause la validité du matériau, mais invite à une vigilance interprétative constante, notamment quant aux effets possibles du désir de donner sens, de valoriser son engagement ou de transmettre une expérience signifiante.

### *Les risques de surinterprétation et de sur-symbolisation*

Si l'approche psychanalytique permet de dégager des processus tels que la projection, l'introjection, la symbolisation ou le déplacement des investissements sur le végétal, elle expose également au risque de surdétermination conceptuelle. Certaines lectures pourraient ainsi privilégier la dimension symbolique au détriment de fonctions plus pragmatiques, rituelles ou simplement plaisantes de la passion jardinière.

Un autre point de tension concerne la distinction entre l'expérience vécue et sa mise en mots a posteriori. Cette recherche analyse principalement la passion jardinière telle qu'elle est racontée et réfléchie dans un cadre académique valorisant la réflexivité. Elle ne permet pas de trancher nettement entre ce qui relève d'une élaboration psychique en acte et ce qui se construit dans le récit de soi, parfois sous l'effet même de la situation d'entretien. Ce flou constitue à la fois une limite méthodologique et un enjeu théorique, dans la mesure où la narration participe elle-même à la construction et à la consolidation de l'identité passionnée.

Ces éléments invitent à considérer les interprétations proposées comme des hypothèses cliniques étayées, visant à ouvrir des voies de compréhension plutôt qu'à établir des correspondances causales ou des modèles explicatifs généralisables.

### *L'absence d'une observation prolongée des pratiques*

Une autre limite concerne la temporalité et le cadre d'observation. Le dispositif a privilégié l'entretien clinique et l'analyse du discours, au détriment d'une observation participante ou ethnographique prolongée des pratiques jardinières. Bien que certains échanges aient eu lieu in situ, l'étude ne permet pas d'observer de manière fine et continue les interactions répétées entre le sujet, la matière et le vivant au fil des saisons.

Seul un participant a partagé un matériel photographique témoignant de l'évolution de son jardin dans le temps. Cette absence d'observation longitudinale limite l'accès aux dimensions processuelles de la passion jardinière, notamment aux moments de découragement, aux pertes végétales, aux périodes de désengagement ou de rupture, susceptibles de nuancer certaines interprétations. Il est ainsi possible que des dimensions corporelles, automatiques ou peu réflexives de la passion — gestes routiniers, plaisir moteur, régulation par l'action — aient été moins directement accessibles au dispositif, appelant à une prudence dans l'élaboration symbolique de ces aspects.

### *Une focale assumée sur la passion*

Le choix de centrer l'étude sur la passion jardinière constitue à la fois une orientation théorique assumée et une limite. Ce positionnement met l'accent sur la vitalité, la créativité et les fonctions de continuité psychique, plutôt que sur les formes de déliaison, de contrainte ou de désorganisation. Il en résulte une lecture où la passion apparaît le plus souvent comme potentiellement structurante, même lorsqu'elle est traversée par l'ambivalence.

Il demeure toutefois possible que des formes de passion jardinière plus envahissantes, rigides ou défensives n'aient pas été captées par le dispositif, soit parce qu'elles ne se sont pas présentées dans l'échantillon, soit parce que le cadre de recherche n'était pas conçu pour les faire émerger. Cette étude ne permet donc ni de généraliser les fonctions soutenant de la passion jardinière à l'ensemble des modalités passionnelles, ni d'en proposer une lecture psychopathologique. Elle se situe résolument du côté de la compréhension des processus de liaison, sans prétendre couvrir l'ensemble du spectre clinique.

### *Ouvertures vers une écopsychanalyse clinique*

Ces limites ouvrent néanmoins des perspectives de recherche fécondes. L'articulation entre psychisme et environnement vivant, explorée ici à travers la passion jardinière, pourrait être approfondie par des dispositifs intégrant une observation plus directe des pratiques, ou par des cadres cliniques faisant intervenir le vivant comme espace de médiation symbolique.

Les perspectives contemporaines en écopsychanalyse et en écologie affective invitent à penser le cadre clinique comme un champ de résonance élargi, impliquant le sujet, les autres humains et le monde non humain. De futures recherches pourraient explorer comment certaines expériences de co-présence au vivant — hortithérapie, ateliers art et nature, dispositifs thérapeutiques en extérieur — soutiennent la symbolisation et la continuité psychique, sans présumer de leur efficacité clinique.

Une approche comparative entre différentes passions liées au vivant (jardinage, soin animalier, pratiques artistiques botaniques, marche) permettrait également de mieux cerner ce qui relève spécifiquement de la passion jardinière et ce qui renvoie plus largement à des modes d'habitation affective du monde. Ces pistes relèvent de perspectives de recherche et d'élaboration théorique, et non de recommandations cliniques, et visent à prolonger la réflexion engagée par cette étude.

## CONCLUSION

Cette thèse s'inscrit dans une recherche exploratoire plus large portant sur les relations entre l'humain et la nature. Elle propose une lecture approfondie de la passion jardinière comme forme singulière d'engagement psychique envers le monde végétal. En mobilisant un regard psychanalytique sur le lien au jardin, ce travail invite à penser le rapport à la nature non pas comme une simple interaction sensorielle ou une activité favorable au bien-être, mais comme un espace psychique investi, porteur d'affects, de représentations, de conflits et de processus inconscients.

Trois objectifs ont guidé la démarche : décrire le vécu subjectif des personnes passionnées à partir de leurs expériences concrètes et affectives ; mieux comprendre les dynamiques intrapsychiques et interrelationnelles engagées dans cet investissement passionné ; et éclairer les fonctions psychiques et symboliques que le jardin peut revêtir dans l'expérience vécue. Les analyses menées ont permis d'atteindre ces objectifs en ouvrant des pistes de compréhension cliniquement étayées, attentives à la singularité des trajectoires, aux contextes de vie et à la diversité des formes que prend la passion jardinière.

Les résultats montrent que la passion jardinière peut constituer un espace de continuité, de symbolisation et de transformation, dans lequel se rejouent des expériences affectives fondamentales et se construit un rapport singulier au vivant. Quatre axes structurent cette compréhension :

- l'identité passionnée, qui soutient la reconnaissance et la recomposition du Moi ;
- le végétal comme partenaire relationnel, à la fois miroir, tiers et médiateur de l'intériorité ;
- les fonctions psychiques et symboliques du jardin, notamment contenantes, identificatoires, interrelationnelles et créatives ;
- enfin, la dynamique passionnelle, traversée par l'intensité, l'ambivalence et la relance du désir.

Ensemble, ces axes dessinent une écologie psychique et affective, dans laquelle le sujet et le monde végétal se co-engagent dans une mise en forme sensible et symbolique du lien, sans fusion ni maîtrise, mais dans un mouvement d'ajustement et de réciprocité.

Sur le plan scientifique, cette thèse enrichit la littérature sur les relations humain-nature en proposant une conceptualisation de la passion jardinière comme processus psychique complexe, articulant identité,

affectivité, symbolisation et relation au vivant. Elle souligne l'intérêt d'une approche qualitative et clinique pour saisir des dimensions subjectives du lien à la nature, difficilement accessibles par des méthodologies centrées sur les effets mesurables ou les indicateurs de bien-être. Ce travail contribue ainsi à élargir les cadres de compréhension du rapport à la nature, en y réintroduisant la conflictualité, l'ambivalence et la profondeur psychique.

Sur le plan clinique, cette recherche ouvre des repères pour penser la passion jardinière comme ressource psychique potentielle, susceptible de soutenir la continuité du Moi, la régulation affective et les processus de symbolisation, notamment dans des contextes de fragilité, de perte ou de transition de vie. Elle invite à reconnaître la valeur des gestes ordinaires, des rythmes, du soin au vivant et de la temporalité du jardin comme supports d'élaboration psychique. Le jardin peut ainsi être envisagé comme un espace transitionnel élargi, offrant un cadre vivant où se déploient des mouvements de réparation, de créativité et de mise en lien, sans se substituer à l'espace thérapeutique, mais en le prolongeant autrement.

Sur le plan sociétal, cette recherche met en évidence la dimension relationnelle et symbolique du lien au vivant dans un contexte marqué par la transformation des modes de vie, la technicisation du quotidien et les enjeux écologiques contemporains. Elle suggère que la passion jardinière ne relève pas uniquement d'un loisir individuel, mais participe à des formes d'ancrage, de transmission et de responsabilité envers le monde végétal. En ce sens, elle ouvre une réflexion sur le rapport à la nature comme expérience de reliance, susceptible de nourrir des manières plus sensibles, plus situées et plus engagées d'habiter le monde.

Par son orientation exploratoire, cette recherche ne vise pas à clore la réflexion sur le rapport psychique à la nature, mais à y apporter des outils de pensée, des repères cliniques et des ouvertures théoriques. Les apports proposés doivent être compris dans les limites d'une recherche qualitative exploratoire, attentive aux singularités, et ne sauraient être généralisés au-delà des contextes étudiés. Ils suggèrent toutefois que le bien-être ne se réduit pas à un état intérieur, mais qu'il s'élabore dans la qualité du lien entretenu avec l'environnement, entendu comme espace relationnel, symbolique et vivant.

Dès lors, si la passion jardinière éclaire certaines manières de soutenir la vie psychique et d'habiter le monde, une question demeure ouverte : comment poursuivre l'exploration de ces formes de lien au vivant, sans en figer le sens, tout en respectant leur ambivalence, leur diversité et leur potentiel de transformation, tant sur le plan clinique que sur le plan collectif ?

**ANNEXE A**  
**FORMULAIRE DE CONSENTEMENT**



**Formulaire d'information et de consentement**

**Vous êtes invité(e) à participer à un projet de recherche. Le présent document vous renseigne sur les modalités de ce projet de recherche. S'il y a des mots ou des paragraphes que vous ne comprenez pas, n'hésitez pas à poser des questions. Pour participer à ce projet de recherche, vous devrez signer le consentement à la fin de ce document et nous vous en remettrons une copie signée et datée.**

**IDENTIFICATION**

**Nom du projet :** Étude exploratoire sur l'expérience de passionnés du jardinage

**Étudiante-chercheuse responsable du projet :** Mariu Romero

**Programme d'études :** Doctorat en psychologie

**Adresse courriel :** romero.mariu\_josefina@courrier.uqam.ca

**Téléphone :** (514) 586-2286

**BUT GÉNÉRAL DU PROJET ET DIRECTION**

**Vous êtes invité (e) à prendre part au présent projet visant à étudier la relation des humains aux plantes. Plus spécifiquement, il vise à décrire et à mieux comprendre le sens de l'expérience de passionnés du jardinage. Ce projet est réalisé dans le cadre d'une thèse de doctorat sous la direction d'Irène Krymko-Bleton, professeure du département de psychologie de la Faculté de sciences humaines de l'UQÀM. Elle peut être jointe au (514) 987-3000 poste 4806 ou par courriel à l'adresse : krymko-bleton.irene@uqam.ca.**

**TÂCHES DEMANDÉES AU PARTICIPANT**

**Votre participation consiste à donner une entrevue individuelle au cours de laquelle il vous sera demandé de parler de votre vécu en tant que passionné du jardinage. Cette entrevue aura lieu à l'endroit**

qui vous convient, selon vos disponibilités. L'entrevue sera enregistrée sur bande audio avec votre permission et prendra environ une heure de votre temps. La transcription sur support informatique qui en suivra ne permettra pas de vous identifier.

Acceptez-vous que l'entrevue soit enregistrée sur bande audio?

☐ Oui    ☐ Non

Il est possible que des photographies de votre jardin soient prises lors de l'entrevue. Nous aimerions pouvoir utiliser ces dernières, avec votre permission, à des fins de formation et/ou de présentations scientifique. Il n'est cependant pas nécessaire de consentir à ce volet pour participer au présent projet. Si vous refusez, les photographies vous concernant seront détruits à la fin du projet dans le respect de la confidentialité.

Nous autorisez-vous à utiliser vos photographies à des fins de formations ou de présentations scientifiques et à les conserver avec vos données de recherche?

☐ Oui    ☐ Non

#### **AVANTAGES ET RISQUES**

Votre participation contribuera à faire avancer les connaissances scientifiques dans le domaine de la psychologie pour mieux comprendre la relation que l'individu entretient avec les plantes et le jardin. Votre participation à la recherche ne devrait pas comporter d'inconvénients significatifs, si ce n'est le fait de donner de votre temps. Vous pourrez demander de prendre une pause ou de poursuivre l'entrevue à un autre moment qui vous conviendra. Il se pourrait, lors de l'entrevue, que le fait de parler de votre expérience vous amène à vivre des émotions ou réflexions prenantes. Dans ce cas, si vous ressentez le besoin d'obtenir un soutien psychologique, nous pourrions vous référer au Centre de services psychologiques de l'UQAM: (514) 987-0253, 200 rue Sherbrooke Ouest H2X 3P2, Montréal. Nous pourrions aussi vous fournir le nom d'un professionnel qui pourra vous donner du support, si vous le souhaitez.

#### **ANONYMAT ET CONFIDENTIALITÉ**

Il est entendu que les renseignements recueillis lors de l'entrevue sont confidentiels et que seules, la responsable du projet, sa directrice de recherche Irène Krymko-Bleton et ses deux collègues de travail auront accès à votre enregistrement et au contenu de sa transcription. Le matériel de recherche, enregistrement numérique et transcription codés ainsi que votre formulaire de consentement seront conservés en lieu sûr, sous clé, par l'étudiante-chercheuse responsable du projet pour la durée totale du projet. Les données ainsi que les formulaires de consentement pourront être détruits 5 ans après le dépôt final du travail de recherche.

## **PARTICIPATION VOLONTAIRE**

Il est entendu que votre participation à ce projet de recherche est tout à fait volontaire et que vous restez libre, à tout moment, de mettre fin à votre participation sans avoir à motiver votre décision ni à subir de préjudice de quelque nature que ce soit. Advenant que vous vous retiriez de l'étude, demandez-vous que les documents audio, écrits ou photographies vous concernant soient détruits?

☐ Oui    ☐ Non

Il vous sera toujours possible de revenir sur votre décision. Le cas échéant, la chercheuse vous demandera explicitement si vous désirez la modifier.

Tous les renseignements recueillis au cours du projet de recherche demeureront strictement confidentiels. Afin de préserver votre identité et la confidentialité de ces renseignements, vous ne serez identifié(e) que par un numéro de code. La clé du code reliant votre nom à votre dossier de recherche sera conservée par la chercheuse responsable du projet de recherche. Les données recueillies seront conservées, sous clé, pour une période n'excédant pas 5 ans.

La chercheuse principale de l'étude utilisera les données à des fins de recherche dans le but de répondre aux objectifs scientifiques du projet de recherche décrits dans ce formulaire d'information et de consentement. Les données analysées et réorganisées du projet de recherche pourront être publiées dans des revues scientifiques ou partagées avec d'autres personnes lors de discussions scientifiques. Aucune publication ou communication scientifique ne renfermera d'information permettant de vous identifier. Dans le cas contraire, votre permission vous sera demandée au préalable.

## **COMPENSATION FINANCIÈRE**

Votre participation à ce projet est offerte gratuitement. Un résumé des résultats de recherche vous sera transmis au terme du projet.

## **DES QUESTIONS SUR LE PROJET OU SUR VOS DROITS ?**

Vous pouvez contacter l'étudiante-chercheuse responsable du projet au numéro 514-586-2286 pour des questions additionnelles sur le projet. Vous pouvez également discuter avec la directrice de recherche des conditions dans lesquelles se déroule votre participation et de vos droits en tant que participant (e) de recherche.

Le projet auquel vous allez participer a été approuvé par le comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains. Pour toute question ne pouvant être adressée au directeur de recherche, ou à l'étudiante responsable, ou pour formuler une plainte ou des commentaires, vous pouvez contacter la Présidente du comité d'éthique de la recherche pour étudiants (CERPE1), par l'intermédiaire de sa coordonnatrice au numéro 514-987-3000 poste 3642 ou par courriel à : [sergent.julie@uqam.ca](mailto:sergent.julie@uqam.ca)

## REMERCIEMENTS

Votre collaboration est importante à la réalisation de ce projet et nous tenons à vous en remercier.

## SIGNATURES

Je déclare avoir lu et compris le présent projet, la nature et l'ampleur de ma participation, ainsi que les risques et les inconvénients auxquels je m'expose tels que présentés dans le présent formulaire. J'ai eu l'occasion de poser toutes les questions concernant les différents aspects de l'étude et de recevoir des réponses à ma satisfaction.

Je, soussigné(e), accepte volontairement de participer à cette étude. Je peux me retirer en tout temps sans préjudice d'aucune sorte. Je certifie qu'on m'a laissé le temps voulu pour prendre ma décision.

---

Prénom Nom

---

Signature

---

Date

Engagement de l'étudiante-chercheuse

Je, soussigné(e) certifie

(a) avoir expliqué au signataire les termes du présent formulaire ;

(b) avoir répondu aux questions qu'il m'a posées à cet égard ;

(c) lui avoir clairement indiqué qu'il reste, à tout moment, libre de mettre un terme à sa participation au projet de recherche décrit ci-dessus ;

(d) que je lui remettrai une copie signée et datée du présent formulaire.

---

**Prénom Nom**

---

**Signature**

---

**Date**

**ANNEXE B**  
**CERTIFICAT D'APPROBATION ÉTHIQUE**



No. de certificat: 3323

Certificat émis le: 17-06-2019

Le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERPE FSH) a examiné le projet de recherche suivant et le juge conforme aux pratiques habituelles ainsi qu'aux normes établies par la *Politique No 54 sur l'éthique de la recherche avec des êtres humains* (Janvier 2016) de l'UQAM.

|                         |                                                                                                                                       |
|-------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Titre du projet:        | Étude exploratoire sur la relation Humain-Nature: un regard psychanalytique sur l'expérience des passionnés du jardinage et du jardin |
| Nom de l'étudiant:      | Mariu Josefina ROMERO                                                                                                                 |
| Programme d'études:     | Doctorat en psychologie (profil scientifique-professionnel)                                                                           |
| Direction de recherche: | Irène KRYMKO-BLETON                                                                                                                   |

Toute modification au protocole de recherche en cours de même que tout événement ou renseignement pouvant affecter l'intégrité de la recherche doivent être communiqués rapidement au comité.

La suspension ou la cessation du protocole, temporaire ou définitive, doit être communiquée au comité dans les meilleurs délais.

Le présent certificat est valide pour une durée d'un an à partir de la date d'émission. Au terme de ce délai, un rapport d'avancement de projet doit être soumis au comité, en guise de rapport final si le projet est réalisé en moins d'un an, et en guise de rapport annuel pour le projet se poursuivant sur plus d'une année. Dans ce dernier cas, le rapport annuel permettra au comité de se prononcer sur le renouvellement du certificat d'approbation éthique.

Anne-Marie Parisot

Professeure, Département de linguistique Présidente du CERPÉ FSH

## BIBLIOGRAPHIE

- Abensour, L. (2007). L'attraction vers l'illimité : sensation océanique, psychose et temporalité. *Revue française de psychanalyse*, 71(4), 1061–1076.
- Abraham, N., & Torok, M. (1978). *L'écorce et le noyau*. Flammarion.
- Adevi, A. A., et Lieberg, M. (2012). Stress rehabilitation through garden therapy: The garden as a place in the recovery from stress. *Urban Forestry & Urban Greening*, 11(1), 51–58.
- Allain, P., & Christiany, M. (2006). *L'histoire du jardin et ses métamorphoses*. Presses Universitaires de France.
- Alvarez, A. (1993). *L'introjection et la projection : Le processus fondamental de transformation psychique*. PUF.
- American Psychological Association. (2017). *Les impacts psychologiques des changements climatiques*.
- Anzieu, D. (1995). *Le Moi-peau* (2e éd.). Dunod. (Ouvrage original publié en 1985)
- Appleton, J. (1996). *The Experience of Landscape* (2nd ed.). Wiley. (Ouvrage original publié en 1975)
- Assoun, P.-L. (1990). Nature, inconscient et culture chez Freud. In *Analyses & réflexions sur la nature*. Marketing.
- Atik, D., Boussoulaim, M., & Mehaoued, M. (2021). Multisensory experience in green spaces and its impact on well-being. *Environmental Psychology Review*, 23(3), 145–160.
- Aulagnier, P. (2003/2019). *La violence de l'interprétation : Du pictogramme à l'énoncé* (2e éd.). PUF. (Ouvrage original publié en 1975)
- Bachelard, G. (1957). *La poétique de l'espace*. PUF.
- Bachelard, G. (1994). *L'eau et les rêves : Essai sur l'imagination de la matière*. José Corti. (Ouvrage original publié en 1942)
- Bain, A. (2021). *Le jardin : Mémoire, temps et présence*. Éditions du Champ Social.
- Baklien, B., Marthoenis, M., & Thurston, M. (2024). Existential well-being in nature: A cross-cultural and descriptive phenomenological approach. *Journal of Medical Humanities*, 45(3), 225–242.
- Balling, J. D., & Falk, J. H. (1982). Development of visual preference for natural environments. *Environment and Behavior*, 14(1), 5–28.
- Baraton, M. (2012). *L'âme du jardin : Histoires et secrets des jardins français*. Arthaud.
- Barbu, D. (2013). *Mondes clos : Cultures et jardins*. Infolio.

- Baridon, M. (1998). *Les jardins : Paysagistes, jardiniers, poètes*. Robert Laffont.
- Bateson, G. (1977). Vers une écologie de l'esprit (Trad. F. Granger). Paris : Seuil. (Ouvrage original publié en 1972)
- Bazin, G. (1999). *La naissance du jardin : Origines et développement de l'horticulture*. Éditions de la MSH.
- Benoist-Méchin, J. (1975). *Les jardins du monde*. Robert Laffont.
- Berleant, A. (1998). *The Aesthetics of Engagement*. Temple University Press.
- Berleant, A. (2015). *Aesthetics and the Environment: Variations on a Theme*. Ashgate.
- Berque, A. (1994). *Écoumène : Introduction à l'étude des milieux humains*. Belin.
- Berque, A. (1995). *Les raisons du paysage : De la Chine antique aux environnements de synthèse*. Hazan.
- Bion, W. R. (1989). *L'apprenti psychanalyste* (J. Rousselle, Trad.). PUF. (Travail original publié en 1962)
- Bloch-Dano, E. (2015). *Jardins de papier*. Éditions de l'Observatoire.
- Bollas, C. (1987). *The Shadow of the Object: Psychoanalysis of the Unthought Known*. Free Association Books.
- Bouchard, A. (2004). *La recherche qualitative en éducation : L'approche de la phénoménologie*. Presses de l'Université du Québec.
- Bourdin, D., & Tabone-Weil, D. (Dirs.). (2022). *Planète en détresse : Fantômes et réalités*. PUF.
- Bowlby, J. (2002). *Attachement et perte : Vol. 1. L'attachement*. PUF.
- Bratman, G. N., Anderson, C. B., Berman, M. G., Cochran, B., de Vries, S., Flanders, J., ... Daily, G. C. (2019). Nature and mental health: An ecosystem service perspective. *Science Advances*, 5(7), eaax0903.
- Brengman, M., Willems, K., & Joye, Y. (2012). The influence of plants on indoor environmental quality and human health. *Urban Forestry & Urban Greening*, 11(4), 352–359.
- Bringslimark, T., Patil, G. G., & Hartig, T. (2008). The psychological benefits of indoor plants: A critical review. *Journal of Environmental Psychology*, 28(3), 420–429.
- Bringslimark, T., Hartig, T., & Patil, G. G. (2009). The psychological benefits of indoor plants: A critical review of the experimental literature. *Journal of Environmental Psychology*, 29(4), 422–433.
- Brookes, J. (1987). *Gardens of Paradise: The History and Design of the Great Islamic Gardens*. New Amsterdam Books.
- Brookes, M. (1987). *The Garden in Islamic Art: Its Meaning and Design*. Routledge.
- Brunon, J. (1999). *Les jardins, histoire et symbolique*. Seuil.

- Busch, J., & Engelmann, M. (2017). L'impact de l'exploitation des forêts tropicales... *Environmental Science & Policy*, 78, 123–132.
- Chalmin-Pui, L. S., Griffiths, A., Roe, J., Heaton, T., Cameron, R., & Brindley, P. (2021). Why garden? – Attitudes and the perceived health benefits of home gardening.
- Capaldi, C. A., Passmore, H. A., Nisbet, E. K., Zelenski, J. M., & Dopko, R. L. (2015). Flourishing in nature: A review. *The Journal of Positive Psychology*, 10(6), 477–485.
- Capek, K. (1929/2000). *L'année du jardinier* (J. Gagnaire, Trad.). 10/18.
- Caplier, V. (2023, juillet). Les reliques des passions. *Institut Français de Psychanalyse*.
- Châtel, G. (2006). Le jardin anglais et les enjeux patriotiques (1688–1820). *Revue des sciences sociales*, 12(3), 45–67.
- Châtel, L. (2006). Le jardin et l'idéologie nazie. In M. Mosser & G. Teyssot (Eds.), *Histoire des jardins de l'Antiquité à nos jours* (pp. 402–415). Flammarion.
- Ciccone, A. (2001). Enveloppe psychique et fonction contenante. *Cahiers de psychologie clinique*, 17(1), 49–66.
- Ciccone, A. (2012). Contenance, enveloppe psychique et parentalité interne soignante. *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 2(2), 397.
- Clayton, S. (2017). L'interdépendance entre la santé de l'environnement et celle des populations.
- Colloque « Sortir de l'enclos : jardins et politique(s) » (2022). *Sortir de l'enclos : jardins et politique(s)* [Conférence].
- Cooper Marcus, C. (1990). *Healing Gardens: Therapeutic Benefits and Design Recommendations*. Wiley.
- Cooper Marcus, C., & Sachs, N. (2014). *Therapeutic Landscapes: An Evidence-Based Approach to Designing Healing Gardens and Restorative Outdoor Spaces*. Wiley.
- Cosgrove, D., & Daniels, S. (1998). *The Iconography of Landscape*. Cambridge University Press.
- Coss, R. F., & Moore, J. E. (2002). Landscape and perception: A psychological approach. *Journal of Environmental Psychology*, 22(2), 183–196.
- Crouch, D., & Ward, C. (2003). *Les jardins ouvriers : Une histoire de résistance sociale* (C. Gueneau, Trad.). Éditions de l'Atelier. (Ouvrage original publié en 1997)
- D'Unrug, M.-C. (1974). *Analyse de contenu et acte de parole*. Éditions universitaires.
- Deborah, E. (1994). *Landscape Preference and Garden Meaning: A Psychoanalytic Contribution*. California School of Professional Psychology. UMI.
- Denis, C. (2005). La terreur sans nom et la fonction contenante. In *Les phénomènes de la rencontre psychanalytique* (pp. 143–157). PUF.

- Descartes, R. (1996). *Les passions de l'âme*. GF Flammarion. (Ouvrage original publié en 1649)
- Descola, P. (2005). *Par-delà nature et culture*. Gallimard.
- Detweiler, M. B., Sharma, T., Detweiler, J. G., Murphy, P. F., Lane, S., Carman, J., ... et Kim, K. Y. (2012). What is the evidence to support the use of therapeutic gardens for the elderly? *Psychiatry Investigation*, 9(2).
- Di Pietro, F., Bonthoux, S., & Brun, M. (2024). Les jardins et les jardiniers dans la ville : Liens entre diversité végétale et diversité sociale. *Développement durable et territoires*, 15(1).
- Duchemin, E., Wegmuller, F., & Legault, A.-M. (2009). Les jardins communautaires urbains. *VertigO*, 9(2).
- Dubost, R. (1984). *Le jardin et la nature : Une histoire*. Albin Michel.
- Ducrocq, J. (2018). *Le jardin et l'Éden : Mythes et symboles du paradis terrestre*. Cerf.
- Ducrocq, V. (2018). *Jardins et civilisations : Histoire, mythes et symboles*. Presses Universitaires de Rennes.
- Dufour, A.-H. (1998/1999). Une passion pacifique : le jardinage. *Terres marines*.
- Drummond, T. (2022). Écologie affective et souffrance psychique : l'habiter comme espace de liaison entre soi et le monde. *Revue française de psychothérapie psychanalytique de groupe*, (78), 95-108.
- Dupont, J., Fognini, M., & Adam, E. (Dir.). (2020). *La psychanalyse face au péril environnemental*. Le Coq-Héron.
- Eiguer, A. (1997). *Les passions dans la vie quotidienne*. Dunod.
- Eliade, M. (1960/1991). *Le sacré et le profane*. Gallimard.
- Elsie, D. (2013). The Virgin Mary and the typology of paradise. *Journal of Religious Studies*, 45(3), 303–312.
- Eveno, R., & Clément, G. (1997). *Les jardins de l'âme : Le jardin et l'homme*. PUF.
- Ferenczi, S. (1932). *Confusion de langues entre les adultes et l'enfant*. Payot.
- Flahault, F. (1978). *La parole intermédiaire*. Seuil.
- Francis, C., & Hester, R. (1990). *The Meaning of Gardens*. Yale University Press.
- Franco, M., Smith, G., & Thomas, C. (2017). Multisensory environments and well-being. *Journal of Urban Health*, 94(1), 21–34.
- Fremont, A. (1978). La géographie humaine et la phénoménologie. *Revue de géographie de Lyon*, 53(1), 17–31.
- Freud, S. (1911). Formulations on the two principles of mental functioning. In J. Strachey (Ed.), *Standard Edition* (Vol. 12, pp. 213–226). Hogarth Press.

- Freud, S. (1914/1969). Pour introduire le narcissisme. In *La vie sexuelle* (pp. 81–105). PUF.
- Freud, S. (1915/1977). Observations sur l'amour de transfert. In *La technique analytique*. PUF.
- Freud, S. (1915). Pulsions et destins de pulsions. In *Œuvres complètes* (Vol. XIII, pp. 163–187). PUF.
- Freud, S. (1916/1977). *Leçons d'introduction à la psychanalyse* (Vol. 2). PUF.
- Freud, S. (1916). On transience. In *Standard Edition* (Vol. 14, pp. 303–307).
- Freud, S. (1920/1996). *Au-delà du principe de plaisir*. PUF.
- Freud, S. (1929). *Civilization and its Discontents*. Hogarth Press.
- Fromm, E. (1956/2005). Les besoins psychiques de l'homme et la société. *Le Coq-Héron*.
- Fromm, E. (1973). *L'Art d'aimer*. La Table Ronde.
- Fromm, E. (1973). *The Anatomy of Human Destructiveness*. Holt, Rinehart & Winston.
- Fromm, E. (2002). *Le cœur de l'homme : Sa propension au bien et au mal*. Payot & Rivages.
- Furnelle, V. (2012). Le jardin comme possibilité d'une rencontre de soi. *Symposium international : Les jardins à but thérapeutique*.
- Furnelle, V. (2015). *La musique du paysage*. Presses agronomiques de Gembloux.
- Gaudriault, P. (2018). Des images dans le processus de changement psychique. *Bulletin de psychologie*, 71(2), 609–617.
- Gonzalez, M. T., Hartig, T., & Patil, G. G. (2010). Social and emotional support in gardening. *Journal of Environmental Psychology*, 30(3), 341–350.
- Gonzalez, M. T., Hartig, T., Patil, G. G., Mårtensson, F., & Kirkevold, M. (2009). Therapeutic horticulture in clinical depression. *Journal of Advanced Nursing*, 65(6), 1202–1213.
- Gonzalez, M. T., Hartig, T., Patil, G. G., Martinsen, E. W., & Kirkevold, M. (2009). Therapeutic horticulture in clinical depression: A prospective study. *Research and Theory for Nursing Practice*, 23(4), 312–328.
- Detweiler, M. B., Sharma, T., Detweiler, J. G., Murphy, P. F., Lane, S., Carman, J., ... & Kim, K. Y. (2012). What is the evidence to support the use of therapeutic gardens for the elderly? *Psychiatry Investigation*, 9(2), 100–110.
- Guattari, F. (1989). *Les trois écologies*. Galilée.
- Green, A. (1980). Passions et destins des passions. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 21, 5–24.
- Green, A. (1990). *Le travail du négatif*. Free Association Books.

- Greenbie, B. (1998). Landscapes of the maternal. In D. Deborah (Ed.), *Symbolic Landscapes* (pp. 101–115). Academic Press.
- Grinde, B., & Patil, G. G. (2009). The mental health benefits of indoor plants. *Journal of Environmental Psychology*, 29(4), 211–217.
- Grol, M., Zijlstra, W., & Korpershoek, H. (2014). Gardening and well-being. *Psychology of Well-Being*, 4(1), 21.
- Guéguen, N. (2014). The effects of flowers and plants on emotions and behavior. *International Journal of Environmental Research and Public Health*, 11(6), 5921–5932.
- Guéguen, N., & Meineri, S. (2015). Attention involontaire et bien-être dans les espaces verts. *Psychologie du Bien-être*, 12(4), 567–578.
- Hadot, P. (1995). *Qu'est-ce que la philosophie antique ?* Gallimard.
- Harrison, R. P. (2007/2008). *Jardins : Réflexions sur la condition humaine*. Le Pommier / Bayard.
- Hartig, T., et al. (2003). Psychological restoration and the natural environment. In *The Role of Nature in the Urban Environment* (pp. 113–132). Springer.
- Heerwagen, J. H. (2008). Biophilia and environmental design. In *Handbook of Environmental Psychology* (pp. 485–501). Wiley.
- Heimann, P. (1983). Le processus de formation de l'objet... In D. Rosenfeld (Ed.), *Essais sur la théorie des relations d'objet* (pp. 45–65). Payot.
- Herzog, T. R., & [co-auteur à compléter]. (2003). Environmental preference and natural landscapes. *Journal of Environmental Psychology*, 23(3), 287–298.
- Hess, G. (2013). *Éthiques de la nature*. Vrin.
- Hinshelwood, R. D. (1991). *A Dictionary of Kleinian Thought*. Free Association Books.
- Houzel, D. (1999). *Le développement psychologique selon Melanie Klein*. PUF.
- Hunt, J. D. (2000). *Greater Perfections: The Practice of Garden Theory*. University of Pennsylvania Press.
- Hunt, J. D. (2002). *Jardins et paysages : Une anthologie de la pensée paysagère occidentale*. Actes Sud.
- Hussein, S., Dube, S., & Ali, S. (2016). Therapeutic gardens and mental health: A systematic review. *Journal of Therapeutic Horticulture*, 27(4), 81–94.
- Ives, C. D., Abson, D. J., von Wehrden, H., Dorninger, C., Klaniecki, K., & Fischer, J. (2018). Reconnecting with nature for sustainability. *Sustainability Science*, 13(5), 1389–1397.
- Jonas, H. (1979). *Le principe responsabilité*. Flammarion.

- Joye, Y., & De Block, A. (2011). The role of green spaces in human well-being. *Environmental Psychology*, 33(4), 334–350.
- Joye, Y., et al. (2016). Gardens and environmental psychology. *Environment and Behavior*, 48(5), 682–700.
- Joye, Y., Van den Berg, A. E., & Bolderdijk, J. W. (2019). Restorative potential of nature: Recent developments. *Environmental Psychology*, 62, 122–132.
- Jung, C. G. (1964). *L'homme et ses symboles*. Seuil.
- Jung, C. G. (1981). *Man and His Symbols*. Aldus Books.
- Kaës, R. (2008). Du Moi-peau aux enveloppes psychiques. In *Didier Anzieu : le Moi-peau* (pp. 67–87). Érès.
- Kaes, R. (2009). *Les objets psychiques et les lieux de l'inconscient*. Éditions de l'Université de Bruxelles.
- Kamioka, H., Tsutani, K., Yamada, M., Park, H., Okuizumi, H., Honda, T., ... & Mutoh, Y. (2014). Effectiveness of horticultural therapy: A systematic review of randomized controlled trials. *Complementary Therapies in Medicine*, 22(5), 930–943.
- Kaplan, R. (1987). The restoration of nature. *Environmental Psychology*, 7(3), 203–209.
- Kaplan, R., & Kaplan, S. (1989). *The Experience of Nature: A Psychological Perspective*. Cambridge University Press.
- Kaplan, S. (1995). The restorative benefits of nature. *Journal of Environmental Psychology*, 15(3), 169–182.
- Kaplan, S., & Berman, M. G. (2010). Directed attention as a common resource. *Environmental Science & Technology*, 44(1), 27–34.
- Kaswin-Bonnefond, B. (2003). *Les objets internes et la structure psychique*. Éditions d'Encre.
- Kiesling, F. M. (2010). How green is your thumb? Environmental gardening and identity construction. *Journal of Environmental Psychology*, 30(3), 315–327.
- Kristeva, J. (1974). *La révolution du langage poétique*. Seuil.
- Kristeva, J. (1980). *Pouvoirs de l'horreur*. Seuil
- Kristeva, J. (1988). *Étrangers à nous-mêmes*. Fayard.
- Kristeva, J. (1993). *Les nouvelles maladies de l'âme*. Fayard.
- Krymko-Bleton, I. (2014a). Recherche psychanalytique à l'université. *Recherches qualitatives – Hors-série*, 16, 52–60.
- Krymko-Bleton, I. (2014b). Rencontre et discours de la méthode. *Filigrane*, 23(2), 109–124.
- Krymko-Bleton, I. (2016). Entre la psychanalyse et la linguistique. *Recherches qualitatives – Hors-série*, 20, 487–499.

- Lacan, J. (1960/1999). Les quatre concepts fondamentaux. In *Écrits*. Seuil.
- Lacan, J. (1966). *Écrits*. Seuil.
- Lahire, B. (2004). *La culture des individus*. La Découverte.
- Lalande, P. (1947). *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*. PUF.
- Laplanche, J., & Pontalis, J.-B. (1967/1992). *Vocabulaire de la psychanalyse*. PUF.
- Laroze, J.-P. (1990). *L'art des jardins : Une histoire culturelle*. Gallimard.
- Laureano, P. (2005). *Le jardin et l'agriculture : Un héritage culturel et spirituel*. Verdier.
- Lauwerijssen, R. (2025). Exploring domestic garden identities: Personal histories and everyday meanings in private green spaces. *Landscape Research*, 50(2), 145–162.
- Lefèvre, A. (2011). *Le jeu et la transitionnalité : À la lumière de Winnicott*. PUF.
- Levine, H. (2014). *Fairbairn's Object Relations Theory*. Routledge.
- Lewis, C. (1996). *Green Nature/Human Nature: The Meaning of Plants in Our Lives*. University of Illinois Press.
- Lewis, R. (1972). *The Healing Garden: A Garden for the Soul*. Harper & Row.
- Lewis, R. (1990). *Gardens of the Soul: A Therapeutic Approach to Healing*. HarperCollins.
- Ley, D., & Samuels, M. (1978). Phenomenology and human geography. *Human Geography*, 1(3), 213–224.
- Lothian, A. (1999). Landscape aesthetics: A reappraisal. *Landscape Research*, 24(1), 75–90.
- Maddali, M., & Lazar, J. (2022). Sociality and skill sharing in the garden: Collaborative practices and ecological learning. arXiv preprint arXiv:2211.10766.
- MacCannell, D. (1990). The garden as metaphor of the Other. In M. Francis & R. T. Hester (Eds.), *The Meaning of Gardens* (pp. 121–126). MIT Press.
- Macé, R. (2013). *Les jardins japonais : Philosophie, esthétique et spiritualité*. Seuil.
- Magenat, L. (Dir.). (2019). *La crise environnementale sur le divan*. In Press.
- Marcus, C., & Sachs, N. (2014). *Therapeutic Landscapes*. Wiley.
- Mayer, F. S., Frantz, C. M., Bruehlman-Senecal, E., & Dolliver, K. (2009). Why is nature beneficial? *Environment and Behavior*, 41(5), 607–643.
- McMahan, E. A., & Estes, D. (2015). The role of nature in well-being. *Environmental Design Research Journal*, 18(2), 71–83.

- Meltzer, D. (1988). *The Dynamics of the Psychoanalytic Process*. Karnac.
- Meltzer, D. (2013). *Le processus psychanalytique : La symbolisation du monde interne*. Payot.
- Miller, J. (1993). *The Garden as a Cultural Space*. Cultural Studies Press.
- Milner, M. (1952/2010). *On Not Being Able to Paint* (D. M. Milner, Ed.). Routledge.
- Milligan, C., Gatrell, A., & Bingley, A. (2004). "Cultivating health": Therapeutic landscapes and older people in northern England. *Social Science & Medicine*, 58(9), 1781–1793.
- Minov, S. (2013). Paradise and femininity in ancient Christian theology. *Journal of Early Christian Studies*, 21(2), 129–144.
- Mitchell, W. J. T. (2003). *The cultural landscape and the politics of space*. University of Chicago Press.
- Morin, I. (2020, novembre). Écologie affective et subjectivité contemporaine : perspectives cliniques et psychanalytiques. Communication présentée au colloque L'humain au monde des plantes, Université du Québec à Montréal.
- Mooney, R., & Nicell, J. A. (1992). Therapeutic benefits of plants in hospitals. *Environmental Design*, 15, 61–68.
- Mucchielli, A. (2004). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines*. Armand Colin.
- Naess, A., & Rothenberg, D. (2009). *Vers l'écologie profonde*. Wildproject.
- Olivos, P., & Clayton, S. (2017). Gardens and well-being. *International Journal of Environmental Research and Public Health*, 14(8), 809.
- Paillé, P., & Mucchielli, A. (2012). *L'analyse qualitative en SHS*. Armand Colin.
- Păntiru, C. G., Astell-Burt, T., Feng, X., & Richards, D. (2024). The impact of gardening on mental health and wellbeing: A systematic review and meta-analysis. *Systematic Reviews*, 13(1), 98.
- Park, S. H., & Mattson, R. H. (2008). The benefits of indoor plants on health. *HortTechnology*, 18(1), 1–7.
- Park, S. H., & Young, W. K. (2009). Indoor plants and stress in hospitals. *Environment and Behavior*, 41(5), 731–741.
- Parkinson, S., Lowe, C., & Vecsey, T. (2011). The therapeutic benefits of horticulture. *British Journal of Occupational Therapy*, 74(11), 525–534.
- Pontalis, J.-B. (1986). *L'amour des commencements*. Gallimard.
- Pontalis, J.-B. (1997). *Ce temps qui ne passe pas*. Gallimard.
- Poupart, J., Deslauriers, J.-P., Groulx, L. H., Laperrière, A., Mayer, R., & Pires, A. P. (1997). *La recherche qualitative : Enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Gaëtan Morin.

- Puyelo, R. (1982). Le dire avec des fleurs. *Revue française de psychanalyse*, 46, 1149–1163.
- Rabain, J.-F. (2002, 10 octobre). Le maternel et la construction psychique chez Winnicott. *Société psychanalytique de Paris* (conférence).
- Ricœur, P. (1985). Monde du texte, monde du lecteur. In *Temps et récit III* (pp. 284–328). Seuil.
- Ricœur, P. (2010). *Herméneutique et monde du texte*. Seuil.
- Riley, D. (1990). *The Garden and Its Meaning*. University Press.
- Riley, R. B. (1998). *The Garden as a Cultural Artifact*. Garden Art Press.
- Romanens, M., & Guérin, P. (2010). *Pour une écologie intérieure*. Payot.
- Roszak, T. (1995). *L'éco-psychologie*. La Table Ronde.
- Rousseau, J.-J. (1966). *Émile ou De l'éducation*. Garnier-Flammarion. (Ouvrage original publié en 1762)
- Roussillon, R. (1990). Clivage du moi et transfert passionnel. *Revue française de psychanalyse*, 54(2), 345–363.
- Roussillon, R. (1991). *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*. PUF.
- Roussillon, R. (1999). *Agonie, clivage et symbolisation*. PUF.
- Roussillon, R. (2023). *Le vivant et ses traces : Mémoire corporelle et symbolisation*. PUF.
- Sabini, M. (2002). *The Earth Has a Soul: C. G. Jung on Nature, Technology and Modern Life*. North Atlantic Books.
- Sachs, H. (1911). Le sentiment de la nature. Conférence, Société psychanalytique de Vienne, 13 décembre.
- Schinaia, C. (2022). *La crise écologique à la lumière de la psychanalyse*. Imago.
- Schlaepfer, J., & Uhlig, S. (2013). *Islamic Gardens: Their Symbolism and Design Principles*. Thames & Hudson.
- Schmid, J. (2008). Passion amoureuse et clivage du moi. *Psychothérapies*, 28(3), 189–200.
- Schweitzer, R. D., Glab, H. L., & Brymer, E. (2018). The human–nature experience: A phenomenological-psychoanalytic perspective. *Frontiers in Psychology*, 9, 969.
- Searles, H. F. (1986). *L'environnement non humain*. Gallimard.
- Sédat, J. (2009). *Clinique de l'objet transitionnel*. Dunod.
- Société Psychanalytique de Paris. (2002). *Les traumas de la passion à l'adolescence*.
- Soga, M., Cox, D. T. C., Yamaura, Y., Gaston, K. J., Kurisu, K., & Hanaki, K. (2017). Health benefits of urban allotment gardening. *International Journal of Environmental Research and Public Health*, 14(1), 71.

- Soga, M., Gaston, K. J., & Yamaura, Y. (2017). Gardening is beneficial for health: A meta-analysis. *Preventive Medicine Reports*, 5, 92–99.
- Spano, G., D'Este, M., Giannico, V., Carrus, G., & Elia, M. (2020). Are community gardens good for health? A systematic review. *International Journal of Environmental Research and Public Health*, 17(2), 511.
- Stefan, J., Guéguen, N., & Meineri, S. (2015). Influence des plantes sur la santé. *Canadian Psychology / Psychologie canadienne*, 56(4), 405–425.
- Sternberg, E. M. (2010). *Healing Spaces: The Science of Place and Well-Being*. Harvard University Press.
- Stuart, S. (1990). *The Chinese Garden: History, Art, and Design*. Oxford University Press.
- Stuart-Smith, S. (2021). *L'équilibre du jardinier*. Albin Michel. (Original : *The Well-Gardened Mind*, 2020)
- Taylor, A. F., & Spehar, B. (2016). Nature and cognition. *Journal of Environmental Psychology*, 47, 73–83.
- Terrasson, F., & Miller, R. (2007). *La peur de la nature*. Sang de la terre.
- Tournier, I., & Postal, V. (2014). Modèle intégratif des bénéfices psychologiques du jardinage chez les personnes âgées. *Gérontologie et Psychologie Neuropsychiatrie du Vieillissement*, 12(4), 424–431.
- Tournier, I., & Postal, V. (2014). The benefits of horticultural therapy... *Therapeutic Horticulture Journal*, 25(3), 67–78.
- Tuan, Y.-F. (1974). *Topophilia*. Prentice-Hall.
- Tuan, Y.-F. (1977). *Space and Place*. University of Minnesota Press.
- Tuan, Y.-F. (1979). *Paysages de peur*. Payot.
- Tuan, Y.-F. (1989). The relation between environment and experience. In R. D. Kates & J. P. Orton (Eds.), *The Environment as a Resource* (pp. 15–35). Cambridge University Press.
- Ughetto, G., & Valette, R. (1990). L'attachement ambivalent à la nature. *Revue de Psychologie Appliquée*, 40(2), 112–124.
- Uhl, M. (2004). *La subjectivité en sciences humaines*. Beauchesne.
- Ulrich, R. S. (1983). Aesthetic and affective response to natural environment. In I. Altman & J. F. Wohlwill (Eds.), *Human Behavior and Environment: Vol. 6. Behavior and the Natural Environment* (pp. 85–125). Plenum.
- Ulrich, R. S. (1984). View through a window may influence recovery from surgery. *Science*, 224(4647), 420–421.
- Ulrich, R. S. (1999). Effects of gardens on health outcomes: Theory and research. In C. C. Marcus & M. Barnes (Eds.), *Healing Gardens* (pp. 27–86). Wiley.

- Ulrich, R. S. (2017). Biophilia, biophobia, and natural landscapes. In *Nature, Health, and Wellbeing* (pp. 1–20). Springer.
- Ulrich, R. S., & Parsons, R. (1992). Influences of passive experiences on health: The case of gardens. *Journal of Environmental Psychology, 12*(3), 215–230.
- Ulrich, R. S., Simons, R. F., Losito, B. D., Fiorito, E., Miles, M. A., & Zelson, M. (1991). Stress recovery during exposure to natural and urban environments. *Journal of Environmental Psychology, 11*(3), 201–230.
- Vadrot, F. (2009). *Les jardins interdits : Symbolisme et sacralité*. Verdier.
- Vallerand, R. J. (2015). *The Psychology of Passion: A Dualistic Model*. Oxford University Press.
- Vallerand, R. J., Blanchard, C. M., Mageau, G. A., Koestner, R., Ratelle, C., Léonard, M., Gagné, M., & Marsolais, J. (2003). On obsessive and harmonious passion. *Journal of Personality and Social Psychology, 85*(4), 756–767.
- Van den Berg, A. E., & Custers, M. H. (2011). Gardening promotes neuroendocrine and affective restoration from stress. *Journal of Health Psychology, 16*(1), 3–11.
- Van den Berg, A. E., Hartig, T., & Staats, H. (2007). Preference for nature in urbanized societies. *Journal of Social Issues, 63*(1), 79–96.
- Wadbled, N. (2018). Une attention suffisante à l'intimité. *Recherches qualitatives, 37*(1), 57–74.
- Westmacott, R. (1992). *African-American Gardens and Yards in the Rural South*. University of Tennessee Press.
- White, M. P., Alcock, I., Wheeler, B. W., & Depledge, M. H. (2013). Would you be happier living in a greener urban area? *Psychological Science, 24*(6), 920–928.
- White, M. P., Alcock, I., Grellier, J., Wheeler, B. W., Hartig, T., & Bond, T. L. (2013). The effects of gardens on health outcomes: A meta-analysis. *Journal of Environmental Psychology, 34*, 307–317.
- White, M. P., Pahl, S., & Wheeler, B. W. (2013). Greening the urban environment: The benefits of gardening. *Environment and Behavior, 45*(2), 150–175.
- Wilson, E. O. (1984). *Biophilia*. Harvard University Press.
- Winnicott, D. W. (1965). *La nature humaine*. Gallimard.
- Winnicott, D. W. (1971/2002). *Jeu et réalité*. Gallimard.
- Winnicott, D. W. (1993). *La capacité à être seul*. Gallimard.
- Winnicott, D. W. (2010). *Les objets transitionnels*. Payot & Rivages.

- Winnicott, D. W. (1960). The theory of the parent-infant relationship. *International Journal of Psycho-Analysis*, 41, 585-595.
- Wirth, C. (2013). Le jardin comme métaphore du paradis et de la féminité. *Revue de Théologie et de Philosophie*, 85(4), 295–310.
- Wolschke-Bulmahn, J., & Groening, G. (1992). The ideology of the nature garden. *Studies in the History of Gardens & Designed Landscapes*, 12(1), 73–80.
- Wolschke-Bulmahn, J. (1992). Politics, gardening and identity: German allotment gardens in the 1920s and 1930s. In J. Wolschke-Bulmahn (Ed.), *Nature and Ideology: Natural Garden Design in the Twentieth Century* (pp. 115–141). Dumbarton Oaks.
- Wood, D. (1992). *The Power of Maps*. Guilford Press.
- Yin, R. K. (2003). *Case Study Research: Design and Methods* (3rd ed.). Sage.
- Zelenski, J. M., & Nisbet, E. K. (2014). Happiness and the natural environment. *Journal of Environmental Psychology*, 39, 108–115.